SEP 17 1921

28e Année. N° 16. 15 Août 1921.

GENERAL LIBRARY
SEP 19 1921
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
André Beaunier. . .	*Suzanne et le Plaisir.* — I.	673
Gabriel Bounoure. .	*La 22e Division au Chemin des Dames.* — I. . .	719
H. Berlioz.	*Lettres sur « les Troyens ».* — II.	749
Brada.	*Madame Chrestienne de France, princesse de Piémont.*	771
Victor Cyril.	*L'Amour avait raison* (fin).	806
Joseph Aynard. . . .	*Un Critique anglais de Verlaine.*	854
Docteur Paul Duhem.	*Le Danger des Rayons X.*	864
Henry Bidou.	*Parmi les Livres.*	872
X. X. X.	*Les Alliés et la Haute-Silésie.*	884

Copyright 1921 *Revue de Paris*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

LA DERNIÈRE AMBASSADE DE FRANCE EN AUTRICHE

par **Alfred Dumaine**.

La ruine de la monarchie austro-hongroise, consacrée par le statut actuel de l'Europe, confère un intérêt tout particulier aux Mémoires de notre dernier ambassadeur à Vienne, M. A. Dumaine. C'est vraiment d'un passé évanoui qu'on nous entretient; les intrigues sont mortes, qui ont exercé le sens subtil et délié du représentant français; les pions ont changé sur l'échiquier diplomatique. Mais quel pathétique mêlé, par un unique destin, à quelle frivolité, dans la vie de cette Vienne d'avant-guerre! Et chez François-Joseph ou le prince Rupprecht, quelle disproportion entre le sort et le caractère, douloureuse peut-être, s'ils en étaient conscients, pour ceux qui la subissaient, fatale en tout cas à l'Europe. Le livre de M. A. Dumaine est ainsi rempli de portraits et de réflexions dont on ne saurait quoi louer davantage, l'exactitude ou le pittoresque, l'aisance ou la pénétration.

LES DÉBUTS DE L'ADMINISTRATION FRANÇAISE EN ALSACE ET EN LORRAINE

par **Georges Delahache**.

En quarante-huit ans les Allemands avaient accompli en Alsace-Lorraine une œuvre administrative et législative considérable, et, s'ils avaient refusé aux annexés la liberté, ils leur avaient donné des fonctionnaires exacts et zélés, armés des méthodes et des règlements les plus modernes. La rentrée des deux provinces dans l'unité française nécessita un réajustement et un travail d'adaptation immédiats. On les a, les premiers mois surtout, vivement critiqué : un peu de désordre, en fin de guerre, était inévitable. Mais, après deux ans, on s'aperçoit de la grandeur de l'œuvre accomplie. Elle fait honneur à notre pays. Peu d'écrivains étaient plus qualifiés pour la présenter au public que l'auteur de *la Carte au liséré vert* et de *l'Exode*. Sa connaissance profonde du passé du pays, son objectivité le désignaient pour grouper et coordonner des documents qu'il importe de faire connaître non seulement en France, mais chez nos alliés et nos amis.

APRÈS LA VICTOIRE

NOTES ET CRITIQUES

par le général **G. Rouquerol**.

Ce livre est un recueil de notes prises presque au jour le jour dans les deux premières années de la guerre, auxquelles l'auteur a mis des additions et rectifications au fur et à mesure que le développement de la guerre l'exigeait. Il en faut louer le bon sens, la clarté, la sobre fermeté. L'élément capital dont le chef devait se servir; la bonne volonté et l'intelligence de l'homme, est analysé avec finesse. L'organisation de l'armée est l'objet de critiques de détail dont les tardives réformes ont montré le bien-fondé. Ce livre est une œuvre de logicien et de raisonneur, qui ne fait aucune concession à l'imagination et ne vise pas au pittoresque.

SOUVENIRS DE GUERRE

par **Mathias Erzberger**.

Tandis que les autres Allemands publient leurs mémoires de guerre pour justifier leur politique guerrière, Erzberger, ancien chef du parti catholique allemand, chargé de la propagande à l'étranger, ancien ministre, cherche à justifier son pacifisme et à montrer que si on l'avait écouté, l'Allemagne eût fait une paix moins onéreuse. Sur les coulisses de la guerre, le rôle du Vatican, de la franc-maçonnerie, sur la révolution allemande et la conclusion de la paix, M. Erzberger apporte des révélations d'un très grand intérêt pour les lecteurs français. Son récit, traduit par M. Maurice Muret, est d'une lecture singulièrement attachante.

LA QUESTION D'ORIENT DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A LA PAIX DE SÈVRES (1920)

par **Édouard Driault**.

M. Driault vient de donner une édition entièrement refondue, et mise à jour jusqu'à la paix de Sèvres, de son histoire désormais classique de la question d'Orient. Sans qu'on ose dire que cette question, aussi vieille que la civilisation, ait reçu une solution du récent traité de paix — elle est de celles dont l'essence est de rester en suspens —, du moins peut-on maintenant l'envisager d'ensemble, en distinguer, sous le chaos apparent, les éléments permanents et l'évolution fatale. C'est à quoi le livre de M. Driault nous aide plus que tout autre. Rien de plus suggestifs que les derniers chapitres où l'auteur, montrant l'Islam en recul et l'Europe aux portes de l'Asie, nous fait souvenir que nous sommes fils d'Alexandre.

A L'AMBASSADE DE WASHINGTON (OCTOBRE 1917-AVRIL 1919)

par **R. de Villeneuve-Evans**.

L'auteur, attaché à l'ambassade de Washington à partir d'octobre 1917, a vécu là-bas la période décisive de l'intervention américaine. Il nous en donne un récit simple et net, où les diverses phases sont bien indiquées, les passions et les intérêts en présence bien dégagés; où aucun détail n'est négligé, ni les contre-coups des affaires d'Extrême-Orient, auxquels la politique américaine a toujours été particulièrement sensible, ni le retentissement qu'ont pu avoir sur les relations diplomatiques entre les États-Unis et la France les animosités mutuelles, heureusement passagères, des chefs d'État. Des correspondances, des articles de journaux, complètent la documentation personnelle.

LES AMANTES

par **Alexis Couët**.

Ce livre de vers exprime une sensibilité délicate et fine, un peu grêle peut-être, et trop nourrie de réminiscences. Le poète eût mieux fait de suivre sa veine d'intimité, où sa sincérité sobre et profonde trouve d'émouvants accents, que d'imiter Hérédia en des sonnets au symbolisme suranné. Sa lyre, heureusement, a une corde grave, celle qui résonne dans sa *Consolation à Éva*, un optimisme stoïque et sans illusion y chante à l'homme du XXe siècle la noblesse du travail et de la douleur par lesquels il réalisera son destin.

SUZANNE ET LE PLAISIR

I

Il se fit un attroupement, comme dans la rue ; et c'était dans les beaux salons illuminés et fleuris de madame de Maure. Les hommes en frac et les femmes décolletées à merveille devinrent une foule, curieuse, empressée ; et la politesse n'est pas une vertu si naturelle et si répandue que la bonne société ne ressemble parfois à la cohue populaire autour d'un accident.

Quelqu'un demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a?

L'on répondit :

— C'est une petite femme qui danse mieux que les autres.

Les autres, qui dansaient, ne dansèrent plus. Elles avaient envie de regarder leur émule victorieuse et avaient envie de n'être plus regardées. Dans le cercle des spectateurs aguichés, des garçons courts et qui, même en se perchant sur la pointe des pieds, ne voyaient pas tout leur soûl, s'éloignaient et grimpaient sur des fauteuils. Une grosse dame, pour qu'on lui voulût laisser le passage au premier rang, poussait de petits gémissements de chatte exaspérée.

La danseuse n'avait presque pas l'air de savoir qu'elle suscitât ce vif émoi de surprise enchantée. Son danseur était moins naïf et, tout en s'occupant de bien faire, il éprouvait un peu

de peine à réunir la modestie et la fierté. Mais elle, tout simplement, s'amusait ; et les petites filles qui dansent des rondes en chantant le Pont d'Avignon ne sont pas moins attentives à plaire. Une musique très violente et le bras de son cavalier robuste la menaient avec énergie : elle devançait toute rudesse et ne paraissait pas obéir, mais vouloir ; et l'on eût dit que l'esclavage fût son caprice.

Elle ressemblait aux figurines de Tanagra. Elle avait, de la Grèce antique, le nez court et droit dont la ligne prolonge la ligne du front, le cou flexible et une élégance du corps toujours parfaite en sa mobilité. Elle avait les cheveux bruns, légers comme des cheveux blonds et qui n'étaient pas coiffés, mais relevés en un tournemain, sans art, de telle sorte que l'on vît que le hasard lui était favorable. Elle avait les yeux d'un bleu pâle et qui allait au gris. Elle avait la bouche rieuse, qui faisait rire tout son visage. Ces danses, qui nous viennent des pays de moindre civilité, dansées par elle, ne gardaient qu'une ardeur jolie ; et l'on eût dit que la jeune Athéna rendait conforme à l'usage décent des Grâces une frénésie importée de chez les barbares.

— Qui est, monsieur, cette petite femme qui danse comme un oiseau vole?

— C'est madame François Debaines.

— Ah ! Et qui est monsieur François Debaines?

— C'est moi, monsieur.

— Charmé, monsieur !

François Debaines, ce fut comme si on lui avait demandé : « C'est à vous, cette petite femme? »

Et il n'aurait pas répondu avec un sentiment de vérité que oui, tant à ce moment Suzanne, sa jeune épouse, était peu à lui, beaucoup moins à lui qu'à tout le monde et au gaillard qui l'étreignait sans faiblesse. Le questionneur, un homme d'âge, si charmé qu'il fût d'avoir fait connaissance avec François Debaines, s'en tint là et prouva qu'au surplus il préférait à la causerie le spectacle. François Debaines, lui, n'avait qu'un souci, et tel que l'importunité de ce voisin bavard et trop soudainement silencieux n'y compta guère : il épiait les deux mains du danseur ; l'une qui, de la paume de Suzanne, glissait jusqu'au poignet et à l'endroit où la peau, plus fine,

laisse voir en sa transparence les veines bleues ; et l'autre qui, dépassant l'étoffe du corsage, touchait le dos largement découvert. Il épiait Suzanne et il ne lui trouvait qu'un air d'innocence et d'enfantillage ; mais il la trouvait plus aimable qu'une autre et plus abandonnée à la folie de la danse. Il lui reprochait injustement d'être si patiente à une étreinte peu discrète et dont elle ne s'apercevait pas. Le danseur, il l'eût étranglé : ce qui l'empêcha de commettre ce crime ne fut que le scrupule mondain, la peur de paraître gauche et mal informé des règles de la bonne compagnie.

— Et qui est le danseur? — reprit le voisin.

— Je n'en sais rien, monsieur ! — répondit François.

Il le dit sans trop y songer ; puis cette vérité qu'il avait crue anodine l'épouvanta comme une énormité : somme toute, il ne savait absolument rien, pas même le nom, de l'homme qui tenait Suzanne entre ses bras et la maniait à son gré. Le temps que la danse dura, il eut au visage une montée de sueur froide ; et la honte se mêlait à son extrême jalousie.

Quand Suzanne eut dansé, les applaudissements éclatèrent. Pour François, ce fut comme des claques. Mais le remous des gens qui se hâtaient d'aller complimenter la danseuse le bouscula. Il resta seul en arrière de la ruée. Un camarade qui survint lui dit :

— Quel succès !

Et il répondit :

— N'est-ce pas?

Mais il répondit avec tant d'amertume que le camarade allait s'éloigner : il le retint, afin de n'être pas seul, de causer, d'avoir l'air d'un mari comme un autre ; il aurait, à ce moment-là, causé avec n'importe qui, avec le danseur qu'il pensait tout à l'heure étrangler, plutôt que de rester morne et saugrenu dans son isolement. Puis madame de Maure le félicita sur la danse de Suzanne.

La vieille comtesse de Maure dédiait au plaisir d'autrui la fin d'une existence consacrée à se divertir : douce femme et devenue la servante de la frivolité après en avoir été la déesse. Elle ne conservait de sa beauté que le sourire, de même que d'une belle journée le soir ne garde qu'une clarté vague

dans la pénombre. Elle avait difficilement passé le temps de la guerre, qui offensait sa religion d'épicurienne ; et, dès l'armistice, elle s'était remise à la gaieté : un peu trop vite, disait-on. Mais elle :

— Si l'on attend, la gaieté sera morte ; et comment faire pour la ranimer?

Elle possédait une philosophie ou transformait, comme tous les dogmatistes, ses goûts en doctrine assez respectable. Son rôle était, à son avis, de renouer au plaisir ancien le plaisir nouveau, par-dessus la guerre...

— Par-dessus les tombeaux ! — dirent les malins.

— Mais oui ! — répliqua-t-elle sans barguigner ; — par-dessus les tombeaux !

Elle y mettait de l'héroïsme, en quelque sorte, et ajoutait :

— Si tout le monde en faisait autant, chacun dans son domaine, les financiers à la Bourse, les laboureurs aux champs et les ouvriers à l'usine, les malheurs de la guerre seraient bientôt réparés.

Tout se passait comme si on l'eût approuvée. Les fêtes qu'elle donna, soit à Paris ou, l'été, dans sa belle demeure de Neuilly, furent les plus brillantes de ces années où il sembla qu'après la guerre, ainsi qu'après la Terreur, les gens cédaient à une espèce de fureur joyeuse.

Elle dit à François :

— Votre Suzanne est l'hirondelle qui, après ce grand déluge, annonce les beaux jours, l'hirondelle de l'arche...

Quelqu'un nota que ce n'était point, après le déluge, une hirondelle, mais une colombe...

— Une colombe ! — fit-elle ; — je veux bien.

Mais François ne le voulait pas et crut qu'au sujet de la colombe sa femme on allait rire : alors, il se fâcherait. Puis Suzanne vint à passer. Elle était au bras de son même danseur, un grand jeune homme glabre et, s'il ne dansait pas, l'air idiot. Suzanne aperçut François et, comme si elle ne l'avait pas vu de longtemps et eût oublié qu'il fût là, elle lui dit :

— Tiens ! c'est toi ?

Il répondit, avec une ironie chagrine :

— Eh ! oui. Comme on se rencontre !

Elle ne soupçonna point, dans ces mots, peine ou méchanceté. Elle continua son chemin, qui était celui d'une reine enfant parmi sa cour.

Le camarade que François retenait pour qu'il le sauvât d'être seul était un industriel opulent et malin qui, avec la meilleure entente de ses intérêts bien comptés, avait l'art nonchalant de vivre en amateur. Bernard Lestac se connaissait en peinture ; il en achetait à bon escient : sa galerie était fameuse. Célibataire à quarante ans, il profitait de sa fortune, que n'entamaient pas ses fortes dépenses. Les mères l'avaient recherché pour leurs filles ; mais il avait su les décourager, disant :

— Je n'aime que les vieilles femmes ; j'en suis honteux !

Et, comme si la loyauté l'engageait à ne se point dédire, il était devenu l'amant de la belle baronne de Turnèbe qui, sans être vieille encore, avait passé le printemps. Cette liaison datait d'avant la guerre et il n'était personne à Paris qui ne la reconnût, même le mari, le plus étrange des maris.

Bernard Lestac et François Debaines s'écartèrent de la cohue et, dans un petit salon, trouvèrent un coin de tranquillité. Ils se voyaient assez souvent et causaient peu. Ils causèrent, ce jour-là, plus que d'habitude : et ce fut à la faveur du remuement qu'il y avait autour d'eux, auquel François ne désirait pas de participer et auquel Bernard se sentit, par une espèce de langueur, étranger ; la solitude se fait parfois mieux dans la foule et dans le bruit que dans le désert et le silence.

— En somme, — dit Bernard, — tu as donné ta démission : pourquoi?

— Mais parce que la guerre était finie.

— Tu as trente-cinq ans ; chef d'escadrons : une belle carrière devant toi...

— Seulement, je suis de ceux qui, à dix-huit ans, sont entrés à Saint-Cyr pour la revanche, pas pour autre chose. Pour reprendre l'Alsace et la Lorraine : un point, c'est tout. Maintenant, cette besogne est faite. Et, s'il plaît à des politiciens de gâter notre victoire, ce n'est plus notre affaire. Je suis parti, parce que le rôle des vrais soldats est terminé.

— Je n'en suis pas sûr.

François se tut quatre secondes et dit :

— Moi non plus ! Mais, que veux-tu? j'en avais assez : à d'autres !

Il ne disait que la vérité, mais non toute la vérité. Ce qui l'avait détaché de servir, après la guerre, était aussi le même besoin de repos et de diversion plaisante que tous les combattants ont éprouvé, que la France tout entière a subi et qui a marqué très dangereusement les lendemains de l'immense effort. Sa démission, qu'il savait rendre légitime et honorable avec de bons arguments, était pourtant de la même nature que la futilité mondaine à laquelle présidait la vieille et absurde comtesse de Maure ; et, bien qu'il fût un vaillant homme, assidu au devoir, il avait cédé aux attraits de la douce vie. Pour y céder plus volontiers, il suivait du reste un sillage de volupté ensorcelante, jeune mari de Suzanne en fleurs.

Bernard, l'examinant avec curiosité, reprit :

— Que vas-tu faire?

— J'ai des projets...

Seulement, sur le point d'énoncer ses projets, François se crut mieux avisé de n'en rien dire : ses projets étaient vagues et lui parurent encore plus vagues ; puis Bernard, en deux mots ou d'un sourire, les lui déferait. Il n'eut envie que de se taire. Mais il rougit de son hésitation, qui lui sembla humiliante. Alors, il se rebiffa contre lui-même et, avec plus d'assurance que de naturel, déclara :

— Je veux entrer dans l'industrie.

— Toi?

L'étonnement que Bernard ne dissimulait pas aurait abattu François tout d'un coup ; mais la volonté soudain le dressa pour la polémique.

— Eh ! oui. Je ne suis pas arrivé à mon âge sans m'apercevoir que les diverses corporations nous montent le cou et s'enferment dans une imposture de compétence. La stratégie n'est que du bon sens : le reste aussi. J'en ai vu, de vos hommes d'affaires qu'on dit très forts : ce sont à peine des malins, pour la plupart.

— Ne t'y fie pas !

— Je n'ai pas l'intention de les rouler. Mais, sans vouloir

rouler personne, j'ai l'intention de n'être pas un jobard.

Bernard faisait une moue, dont François fut irrité.

— Vous autres grands industriels, — continua-t-il, — êtes-vous très contents de vous-mêmes? Vous gagnez beaucoup d'argent...

— C'est toujours ça !

— Oui ; mais vous êtes à la merci de vos ouvriers.

— Ah ! les canailles !

— Ils sont plus forts que vous...

— Plus nombreux !

— Enfin, plus forts ! Ils vous auront !... Ce qui vous perd, c'est l'attitude de vaincus à laquelle vous vous résignez. Ça ne vaut rien, d'être des vaincus : c'est tout le temps ce que vous êtes. Vos ouvriers réclament une augmentation? Vous répondez qu'autant vaudrait fermer l'usine. Vos ouvriers ne pipent pas : ils se mettent en grève. Alors, vous capitulez ; vous accordez les trois quarts de ce qu'on vous demandait, ou les quatre cinquièmes. Trois mois plus tard, vous accordez le double. Et vous ne fermez pas l'usine. Et vous continuez à gagner de l'argent. Les ouvriers s'en aperçoivent : et ils recommencent ; et vous recommencez... La fin de tout ça?

Bernard souriait : François ne lui apprenait rien qu'il ne sût déjà. Et François le mettait en demeure de répondre. Mais il ne répondit pas et, au lieu de regarder son interlocuteur, il fit le signe de passer le soin de la causerie au baron de Turnèbe qui, étant venu à petits pas sautillants, écoutait avec avidité les propos de François.

— La fin de tout ça? — reprit ce drôle d'homme. — C'est la révolution. Vous en doutez? Quelle folie !... Depuis le temps que je l'annonce !

— C'est ce qui nous rassure, — dit Bernard.

— Mais vous avez grand tort. J'ai annoncé la guerre, j'ai annoncé le cubisme, j'ai annoncé tout ce qu'on a vu, tout ce qu'on voit... Mais, si vous doutez de la révolution, mes pauvres petits, vous êtes aveugles. Vous l'avez sous les yeux, la révolution ! C'est commencé, c'est en plein.

— Vous allez trop nous rassurer, baron !

— Les cambrioleurs sont au coffre-fort, avec leur attirail de pince-monseigneur. Que dis-je? Ils n'ont que faire de

fausser la serrure : ils savent le mot !... Voyons ; c'est pourtant clair. Il y a eu l'esclavage : il a bien fallu l'abolir. Le servage : il a bien fallu l'abolir. Le salariat? Mais il en sera de lui comme de l'esclavage et du servage et de toutes conventions provisoires qui retardent l'universelle anarchie.

Ce qui rendait le baron de Turnèbe comique dans l'exercice habituel de la prophétie, c'était le jubilant orgueil avec lequel il annonçait les pires désastres. N'avait-il rien à redouter de l'anarchie? Tout comme un autre, et plus qu'un autre, car il avait les habitudes de sa vie dans l'opulence et profitait abondamment du vieil état de choses qu'il déclarait caduc et vermoulu. Dans l'incertitude où la dialectique nous laisse, nous aimons que les gens aient un peu les opinions de leur âge, de leur fortune et de l'ensemble des coïncidences que résume leur personnage : il avait, lui, ses opinions à l'inverse de son personnage et se défendait de ce ridicule en notant que sa doctrine était ainsi plus évidemment désintéressée. On l'accusait de n'être pas sincère ; et c'est un reproche qu'on a peu d'occasions de faire, tant les gens sont plus étourdis qu'il ne faut l'être pour avoir pris l'assurance d'une opinion. Il avait l'esprit léger. Mais il avait la passion de comprendre et, sous prétexte de comprendre, il adoptait le plus volontiers les idées les moins raisonnables, en politique, en littérature, en art et en toute matière à bavardage. Ce qui n'était pas vrai, il ne doutait pas que ce ne fût la vérité de l'avenir : et vous lui auriez demandé pourquoi, sans obtenir d'autre réponse qu'une affirmation redoublée. Il était entiché de l'avenir et logeait dans le luxe contemporain, que le passé nous a transmis, une âme de démolisseur éperdu. Il approchait de soixante ans et ne devenait pas moins fol. Grand, maigre et tout dégingandé, remuant comme une marionnette, il promenait dans les salons une coquetterie de fat qui s'est démoralisé.

Bernard et lui s'entendaient assez bien sur l'opportunité de vivre le mieux du monde en ce monde si menacé. Mais Turnèbe philosophait davantage, tandis que Bernard se tenait aux conclusions désenchantées d'un pessimisme qu'il se rendait agréable. En outre, Bernard était le praticien très positif de leur commun désespoir. Turnèbe avait sa fortune — ou, plus exactement, la fortune de sa femme — dans l'usine

de caoutchouc dont Bernard s'occupait sans niaiserie. Et, si la baronne était la maîtresse de Bernard, ce détail ne dérangeait le baron ni de toucher ses dividendes ni d'annoncer que le mariage est une institution périmée comme la monarchie absolue et le pouvoir temporel de l'Église.

François leur dit :

— Vous êtes plus dangereux que vos ennemis ; vous êtes l'ennemi dans la place. Vous êtes la garnison qui fait sauter la citadelle.

Turnèbe intervint :

— Mais ce ne sont pas mes ennemis, ceux que vous appelez nos ennemis. Je les regarde comme l'avenir : et l'avenir n'est pas mon ennemi.

— Si ! — reprit Bernard. — Moi, je les tiens pour mes ennemis. Car ils en veulent à ma fortune et à ma peau. Ils ne sont pas encore plus forts que moi ; ils le seront : tant qu'ils ne le sont pas, je profite de ma prépondérance.

Le baron fit une moue dégoûtée.

— Vous aussi, baron, vous en profitez ! Ça durera ce que ça durera : un peu de temps.

— Très peu de temps ! — corrigea Turnèbe.

— Autant que nous?

— Jamais de la vie !

— Autant que ma jeunesse ; autant que ce qui me reste de jeunesse à finir le plus gentiment que je pourrai : voilà tout !

François maîtrisait mal une colère naïve et généreuse. Il était d'une autre espèce et n'avait, ni dans les idées ni dans les manières, l'indolence de ces trop cyniques apôtres de leur découragement. Il gardait, en civil et après sa démission, l'air d'un officier d'autrefois, vigoureux, net en son allure. Il semblait seulement un peu dépaysé, dans le monde; et parfois il renonçait à rien dire, parce qu'il sentait qu'entre lui et ses interlocuteurs les différences de nature ou d'habitude créaient un désaccord. Un autre désaccord était en lui, entre son caractère énergique et une timidité qu'il éprouvait, non point à l'égard des gens ou des idées, plutôt à l'égard de lui-même : il n'osait pas se fier à ses velléités et demeurait inactif sans bien savoir les motifs de sa défaillance. Un observateur soigneux eût démêlé dans

sa physionomie les traces de cette dualité morale : son visage au nez solide, à la forte mâchoire, avait la carrure des masques volontaires, tandis que ses yeux avaient une douceur un peu féminine ou orientale.

Mais Bernard et le baron le scandalisaient; et soudain le voici plein de fougue et de valeur combative.

— Au bout du compte, il y a bien de la lâcheté, dans votre affaire, — dit-il. — Mais le plus grave est que vous ne connaissez rien aux ouvriers.

— Et toi? — reprit Bernard.

— Et moi, je les connais. Je les ai vus à la guerre... Toi aussi. Mais moi, je les ai mieux vus, parce que j'étais un officier de troupe : un cavalier, c'est vrai ; seulement les cavaliers, pendant la guerre, ont fait métier de fantassins plus souvent qu'à leur tour. Eh bien, j'avais un escadron... Je ne me vante pas : nous sommes entre nous... Un escadron qui ne valait rien quand on me l'a donné. Je l'ai pris en mains : il a valu ce que je vaux.

— Alors, — dit Bernard, — il a valu cher.

— Oui... ! Ça peut se dire, quand on n'a pas dessein d'en profiter... Mes bougres n'avaient d'abord qu'une idée, qui était de n'être pas tués. Ne riez pas : c'est un sentiment naturel. Vos bougres, à vous, — ce sont les mêmes, — n'ont qu'une idée, qui est de ne pas travailler. Donnez-les-moi : ils travailleront !

— Mais non, mais non, — fit Turnèbe, — ne croyez pas cela. Nos bougres ne travailleront pas. Ils travaillaient, à la guerre : pourquoi?

— Parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement ! — reprit Bernard.

François releva cette injure à l'adresse de ses soldats :

— Ah ! mon pauvre vieux, si tu en es là !... Tu as pourtant combattu? Alors, tu n'ignores pas qu'au seul commandement de sortir de la tranchée, sous un feu d'enfer, tout ce qu'on a de vivant se rebiffe. Un soldat qui sort de la tranchée est un homme qui a dompté son corps et son âme. Et moi, leur officier, quand je les mène à la mort, c'est prodigieux qu'ils me suivent.

Il aurait continué, le baron l'interrompit :

— Vos soldats ont été des héros...

— Je ne vous en demande pas tant : mes soldats ont été des soldats.

— Parce qu'ils défendaient leurs femmes, leurs enfants et leur peau... Écoutez-moi, écoutez-moi... Tandis qu'à l'usine les mêmes hommes refuseront de travailler... pour moi. Vous entendez? Pour moi, le patron, le capitaliste, le riche. Et, moi, je les comprends !...

La causerie dura, sans apporter à nulle thèse aucun argument neuf. Mais, dans cette chamaillerie, se révélait le désordre moral de notre temps où la querelle est embrouillée par le déclassement des opinions. Les deux capitalistes songeaient, l'un aux droits de l'adversaire, l'autre à ses droits qu'il n'estimait ni valables ni assurés. Et François? Bernard l'interpella :

— Si tu as résolu la question sociale... mais à notre avantage... dis-le !

— Mes soldats ont valu ce que je valais. Vos ouvriers valent ce que vous valez : tant vaut le chef, tant vaut la troupe !

— A la guerre ! — lança Turnèbe. — Oui, à la guerre, la troupe et le chef ont à se dévouer pareillement : la troupe ne se fait pas tuer pour le chef.

— Tandis qu'à l'usine ? — insinua François.

Le baron ne fut point effaré :

— Tandis qu'à l'usine la troupe se fait tuer pour le chef.

— Chut ! — fit Bernard, qui riait avec une sorte de mauvaise humeur.

— Ce n'est pas vrai ! — répliqua François.

— Mais si ! mais si ! — répétait le baron. — C'est ça, c'est exactement ça, le patronat. On a mis des siècles à s'en apercevoir : à présent, on s'en est aperçu; aussitôt, c'est fini !... c'est fini !... c'est fini !...

Bernard s'était levé, haussant les épaules. Le baron remuait les bras, les jambes, la tête et n'arrêtait pas de bredouiller : « C'est fini ! c'est fini ! c'est fini ! » comme si sa mâchoire était remontée à perpétuelle répétition.

— Il est fou ! — dit Bernard.

Cependant, l'absurdité du baron l'offensait ; et, pour que se tût ce bonhomme, il emmena François et crut ainsi faire dévier une causerie peu à peu déplaisante. Mais François, qui

avait rassemblé toutes ses intentions, naguère assez vagues, soudain précises, l'arrêta et lui demanda :

— Écoute. Prends-moi comme contremaître, à l'essai, dans ton usine?

— Toi, contremaître?...

— Ou au titre que tu voudras. Nous verrons bien ce que ça donne. J'ai mon idée : tu n'en veux pas?

Bernard eut l'air d'hésiter. François l'épiait avec une extrême curiosité, comme si l'intérêt de sa vie était en jeu.

— Non, — répondit Bernard, — non.

— Pourquoi? Je ne te demande pas d'argent...

— Alors, à quoi bon?

— Pour voir!

— C'est bien de ça que j'ai peur ! — consentit Bernard. — Je n'ai pas envie de voir : c'est dangereux. Quand cet idiot de baron te dit que le patronat menace ruine, il n'a pas tort. C'est fragile : n'y touchons pas.

— Tu préfères que la bâtisse dégringole?

— Je préfère y demeurer tranquillement jusqu'à ce qu'elle dégringole.

Et, pour que François n'eût point à se méprendre sur le motif de sa résolution, qui réservait l'amitié, l'estime et le reste, il lui tendit la main.

II

Après la danse, on alla souper au jardin, sous la nuit charmante. Le jardin de madame de Maure, à Neuilly, était une imitation des anciens jardins à la française, avec des allées droites et un miroir d'eau. La grande chaleur de la saison durait jusqu'aux approches du matin ; à peine si, par instants, passait un souffle d'air qui, sur les tables et parmi les fruits, les fleurs et les gâteaux, jetait en légers brins de soie jaune ou blanche le pollen des arbres, poussière de vie errante et hasardeuse.

A la musique de la danse avait succédé celle d'un seul violon qui, d'une mélodie plus pensive, amusait la rêverie un peu lasse d'une fête à son déclin. Les couples, au nombre d'une

soixantaine, s'étaient groupés en quelque douze tables, selon les sympathies ou les rencontres. Et François n'avait guetté qu'une chose, les voisins qu'aurait Suzanne : ce furent le danseur aux bras duquel, ayant triomphé d'abord, elle ne s'était point arrachée, et Bernard de l'autre côté. Le danseur déplut à François. Bernard devait le rassurer, Bernard qui était un homme de tout repos, et beaucoup mieux qu'un mari, un amant sous la surveillance aiguë de sa maîtresse. Hélas ! Francine de Turnèbe n'irait pas se placer à la même table que son amant : l'usage est de séparer les ménages et, pareillement, les liaisons reconnues ; ni Bernard ni Francine n'auraient manqué au cérémonial de rigueur. Quant au baron, madame de Maure le prit à sa droite, afin qu'il n'importunât personne de ses jérémiades joyeuses : elle saurait le contredire.

François cherchait madame de Turnèbe et s'aperçut qu'elle était l'une de ses voisines ; l'autre ne comptait pas, faisant effrontément tête-à-tête avec un jeune homme empressé.

— Voulez-vous de moi? — demanda Francine. — Du reste, je ne serai pas fatigante : j'ai sommeil.

Il y avait, pour ainsi parler, deux Francines : l'une assez peu jolie et qu'on ne voyait jamais ; c'était Francine au repos, quand son étrange physionomie, quasi sauvage et attrayante, ne lui animait pas tout le visage. Mais Francine en verve était mieux que belle. Ses yeux rieurs et à la fois impertinents et câlins, ses narines qui semblaient ouvertes à respirer l'odeur éparse du plaisir, ses lèvres rouges et charnues, la prodigue nudité de ses bras, de sa gorge et le perpétuel mouvement de tout son être composaient une image libertine que savait commenter son esprit volontiers cynique et ingénieusement drôle. D'ailleurs, elle était de bonne souche : mais le baron l'avait démoralisée, par jeu d'abord, ensuite par toquade ; et la folie que le bonhomme goûtait dans les idées, elle l'eut dans les sentiments, avec un beau luxe de fantaisie.

Le temps du souper, François l'écouta distraitement. Plutôt, il songeait au refus que lui avait infligé Bernard. Et il songeait à Suzanne, que sa place ne lui permettait pas de voir et de guetter comme l'y excitaient son amour et sa jalousie. Pourquoi Bernard ne l'agréait-il pas? François se souvint

d'avoir dit à Bernard qu'il ne demandait pas d'argent. Que demandait-il? Une occasion d'activité, de maîtrise ; une occasion d'être fort, afin que Suzanne ne doutât point d'avoir épousé un chef : sa gloire militaire étant passée, il en cherchait une autre. Suzanne aussi ne mépriserait pas un accroissement de leurs revenus. Il avait bien quelque fortune ; mais le monde où Suzanne s'était lancée, non que ce fût celui qu'il eût choisi pour elle, menait la vie avec entrain. Parmi les diverses raisons qui le décidaient à ne plus vivre dans l'oisiveté, la meilleure, qu'il n'osait pas formuler à lui-même, n'était-ce pas qu'après un an de mariage il sentait Suzanne moins généreuse de tout son temps, et des journées comme des nuits, de toutes ses pensées et de sa futilité comme de sa vraie tendresse?

Vers la fin du souper, les causeries d'amitié, d'amour peut-être, ou de ce badinage mêlé de coquetterie qu'inventent les hommes en compagnie des femmes qui ne sont pas les leurs, allaient à quelque langueur douce et presque silencieuse. On entendait, de place en place, un éclat de voix, un rire ; mais l'exubérance était calmée : les couples se laissaient acheminer insensiblement et par degrés bien agréables au demi-sommeil ou à la confidence.

— Je vous jure qu'ils vont s'endormir ! — dit Francine.

François avait allumé une cigarette et regardait monter le fil ténu de la fumée, qui le menait de la lumière jaune des tables vers la nuit bleue et vers le ciel plein d'étoiles. Francine reprit :

— Madame de Maure fait bien les choses et n'est point novice dans l'art d'être une bonne hôtesse ; mais il faudrait, pour cette heure-ci...

— Quoi donc? — demanda François, qui n'avait plus envie de rien.

— Des lits !...

François eut un sursaut ridicule. Comme il chassait sa fumée en l'air, le buste renversé, ses jambes tendues inclinant sa chaise en arrière, soudain se détendit sa pose et il omit toute hypocrisie mondaine pour regarder, à quelque distance et du côté où n'était pas Francine, la table où était Suzanne, son amoureux souci.

— Jaloux ! — dit Francine en riant.

Il ne répondit pas. Et que lui importait l'opinion de Francine ou peut-être sa moquerie? Car il était jaloux et ne doutait pas de l'être. La rude plaisanterie de Francine lui avait réveillé cette jalousie, la lui avait taquinée, rendue extrêmement douloureuse : un maladroit vous excite ainsi une blessure ancienne et qui faisait l'endormie. Suzanne, auprès de Bernard, riait joliment : et c'est que Bernard, sans doute, lui contait une histoire drôle, mais une histoire telle qu'il dût la conter à demi-voix, de sorte qu'elle était penchée vers lui. François se fût élancé pour l'ôter à l'intimité d'un entretien qu'il devinait trop familier, pour l'avertir au moins que sa pose penchée lui découvrait la gorge et la livrait à la concupiscence d'un viveur.

— Vous voyez bien, — dit Francine, — que vous avez grand tort d'être jaloux.

Sans rien dire, François demandait pourquoi.

— Mais regardez-la : elle rit ! Quand une femme est gaie, son mari n'a rien à craindre.

— Pourquoi ? — demanda François, avec un intérêt véritable et qu'il s'avisa enfin de dissimuler sous les dehors de quelque philosophie souriante.

— Mais parce que l'amour n'est pas gai. Si vous croyez que c'est gai, pour une femme, d'être amoureuse?...

François était à l'un de ces moments d'inquiétude où l'on accepte, sans faire le renchéri, le secours de la plus futile assurance. Les aphorismes de Francine lui furent de la certitude : il en avait besoin ; c'est pour cela qu'il saisit avec tant de rapidité celle qui se présentait. Seulement ses idées, qui étaient alors de qualité vive et sentimentale, firent dans son esprit un chemin capricieux comme celui que fait sur une étoffe une tache d'huile. Et il se dit que, si la gaieté de Suzanne, en cette minute, prouvait qu'elle ne fût point émue, sa perpétuelle gaieté prouvait qu'elle ne fût jamais touchée d'amour et touchée de l'amour de lui. Cette dialectique avait une rigueur déconcertante. Il la détesta.

Il eût aussi détesté cette Francine de Turnèbe, qui lui agaçait méchamment sa jalousie. Méchamment? Il n'en savait rien ; d'ailleurs, il n'était pas en train de justice. Mais enfin,

cette bavarde lui rendait service en lui offrant un alibi de causerie, quand il avait à éconduire ses velléités de colère et de révolte amoureuse. Il l'interrogea :

— Pourquoi dites-vous que l'amour n'est pas gai?

Elle répondit, avec un air de sincérité qui la changeait de son air habituel :

— C'est la vérité, je vous jure !

Et, comme si elle avait honte de paraître sérieuse et d'avouer un sentiment qui fût le sien, vite elle recommença de badiner :

— L'amour coupable, comme on dit. Je ne vous parle que de celui-là.

— Mais l'autre?

— Ça, je n'en sais rien !

Et elle éclata de rire. François dut rire avec elle, et non qu'il fût joyeux. Mais il se souvint de la liaison, devenue quasi conjugale, dont Francine était soigneuse et qui faisait probablement que le tête-à-tête si gai de Bernard et de Suzanne aguichait son attention : de sorte que tous deux, maîtresse et mari de ces deux imprudents, avaient un intérêt semblable au tour que prendrait l'aventure. Ainsi François crut sentir, en cette femme qui n'était pas son amie, une associée de rencontre et qu'il devinait plus maligne que lui. De sa place, Francine voyait la table de Bernard et de Suzanne : et François crut s'apercevoir qu'elle ne manquait pas de vigilance. Il compta sur elle : les yeux de Francine lui seraient un miroir et, ses regards, un avertissement.

Il n'avait pas tort de se fier à elle ; et, bien qu'elle affectât un cynique mépris de toutes choses et de toutes gens, et de l'amour et de la vie, elle était à un âge où les femmes tiennent à leur amant. Bernard, comme certains maris ont l'air en vacances dès que leur femme n'est pas là, semblait en son absence un libre garçon fort aimable et, devant elle, observait d'habitude un protocole de contrainte obéissante. Est-ce qu'il l'observait, ce protocole, durant ce bizarre souper qui avait, ainsi que madame de Maure, un caractère incertain de mondanité mise au point de quelque libertinage? Francine le guettait avec plus d'étonnement que d'alarme et se fût peut-être amusée à l'informer d'une erreur où il se laissait aller

trop agréablement s'il se croyait, au bout du compte, chez les filles. Elle dit à François :

— Où donc a-t-elle appris à danser, votre Suzanne?

Et François répondit, avec une bonne foi ridicule :

— Ça, je me le demande !

Francine rit d'une manière qu'il fallut ajouter un mot de commentaire à cette réponse que regretta François sitôt faite; et il reprit :

— Je ne crois pas qu'elle ait appris à danser. Elle en a probablement le génie, comme de sa gaieté, comme de sa beauté...

Il se tut et promptement coupa court à ces litanies amoureuses où l'emportait sa ferveur de mari jeune et qui célèbre encore son grand bonheur. Francine l'écoutait avec une complaisance qui n'aurait pas été ironique sans être offensante et qui promptement ne fut que distraite. Elle le laissa dire et puis se taire ; elle jugea qu'il n'y avait rien à tirer de raisonnable ou de piquant d'un tel mari tout uniment livré à ses tendresses. Et François continua tout bas sa rêverie... Suzanne de vingt ans à peine, récemment une petite provinciale et, parmi les jeunes filles de Chartres en Beauce, la moins préparée au plaisir, soudain Parisienne, et plus parisienne qu'une autre, et qui inventait le plaisir !... Où avait-elle appris la danse, et non pas les danses que la province a conservées du vieux temps, mais bien celles qui sont la dernière folie de Paris éperdu de plaisir?... Le plaisir : c'était le mot qui venait à l'esprit, dès qu'on pensait à Suzanne et à son charmant génie pareil aux fleurs de l'âge d'or, nées sans semailles et sans culture. Son invention n'était pas de danser ou d'être jolie; son invention n'était pas une merveille séparée, mais toutes les merveilles que réunit le mot de plaisir. Et François, qui le savait, gardait le silence plus volontiers parce qu'il lui semblait que Francine, l'indiscrète, lui avait demandé :

— Où a-t-elle appris le plaisir, votre Suzanne?

Or, il n'aurait pas consenti à répondre :

— Je n'en sais rien !

Mais il n'en savait rien. Suzanne était fille de très dignes gens plus retirés que ne le sont, même en province, les gens qui ont quelque fortune et, dans la société, le rang dû aux bonnes familles. M. de Trémémont, dès sa jeunesse, avait été

magistrat. Puis, lors de l'opération dite des Inventaires, il avait refusé de servir une politique dont la seule idée lui faisait horreur. A la même époque, madame de Trémémont, fort belle et très jeune encore, était tombée malade à mourir ou, du moins, à ne pas guérir. Le ménage, depuis ce temps, vivait à l'écart dans une propriété sise auprès de Chartres et menait une existence uniforme et morne autant que l'est la plaine de Beauce durant les mois que la moisson ne l'emplit pas d'une admirable ferveur. Le magistrat démissionnaire prenait, à faire valoir ses prés, ses champs et à régler ses fermages, le peu d'occupation qu'il faut pour ne point s'endormir à tout jamais et consacrait à sa chère femme son méticuleux et abondant loisir. Madame de Trémémont n'avait pas trop de ses journées et de ses nuits pour l'étonnement et le soin de n'être pas morte et pour les grâces qu'elle en voulait rendre à Dieu. Parfois survenait une crise et il semblait que ce dût être la dernière. Aussitôt, les apprêts de la mort réclamaient toute la maison, jusqu'à un apaisement que l'on interprétait comme un encouragement de la Providence à rechercher plus de perfection. M. de Trémémont n'aimait au monde que sa femme et, à l'occasion de cette pauvre créature douce et tourmentée, passait par les transes d'une tragédie quotidienne et guettait, avec un chagrin d'homme et une patience d'ange, un dénouement de sainteté. Suzanne avait été mise au couvent, puis confiée à des institutrices. Elle avait grandi, elle avait cessé d'être une enfant, parmi ce purgatoire de la terre où ses parents convoitaient et gagnaient la céleste faveur. Quand elle était sortie de son couvent, ses parents l'avaient accueillie avec bonté, mais sans lui offrir autre chose que ce qu'ils possédaient et qui était l'espérance du paradis...

Et François se demandait :

« Où a-t-elle appris le plaisir? »

— Donnez-moi une cigarette, — lui dit Francine, — et parlez-moi !

C'est comme qui dirait aux gens : « Taisez-vous », de leur commander de parler. François crut voir dans les yeux de Francine, et dans son air, une impatience qui ne venait pas de ce qu'il fût silencieux. Elle se leva et, lui, l'accompagnait à vingt pas de là. Mais il l'ennuyait et elle eut vite éludé sa compa-

gnie en se joignant à un groupe d'hommes et de femmes qu'il ne connaissait pas.

Délaissé, François résolut de partir. Il ne fallait qu'y résoudre Suzanne. Elle jouait pour lors à dire la bonne aventure et, dans les mains qu'on était bien content de lui donner, lisait l'avenir, qu'elle voyait en rose. Elle tenait de sa main gauche la main de Bernard et, de l'index de la main droite, elle montrait la ligne de vie, la ligne de cœur et ses accidents qui ne tournaient pas mal, en définitive. A la voir toucher cette main, François sentit un frisson lui passer entre les épaules ; et, à voir Bernard très satisfait, il pensa faire un esclandre. Il fut sauvé d'une sottise par la rencontre d'un importun. Mais, un peu plus tard, son projet de partir le tenta si impérieusement qu'il éconduisit toute urbanité, tourna le dos à l'importun, chercha des yeux Suzanne : il ne la vit plus où elle était peu d'instants passés.

Le beau jardin de madame de Maure s'enfonçait, par des allées de pénombre, jusqu'à un miroir d'eau. Et c'est là que François découvrit Suzanne et Bernard. Elle avait mis des fleurs dans ses cheveux et jouait sans doute à être Ophélie. Elle se pencha, mirant sa beauté dans l'eau nocturne. Et elle ne vit rien, probablement ; mais Bernard prit l'une des lanternes qui n'étaient pas loin de là et l'approcha du souriant visage. Il approchait, puis éloignait la lumière, afin que l'image eût tour à tour le charme de l'ombre et de la clarté.

François regardait ce badinage, et balançait de l'interrompre, et n'était sûr ni de sa patience ni de son audace, quand vint à lui Francine sans qu'il l'entendît ; mais elle lui dit :

— Est-ce vous qui appellerez votre femme?...

Elle hésita une seconde ; puis elle ajouta :

— Ou bien, moi, mon amant?

Et elle rit de telle façon qu'il ne sut pas si elle se moquait de lui ou, tout de bon, l'invitait à se fâcher : faute de quoi, elle se fâcherait.

Mais il y eut un branle-bas. Comme pris de folie, l'orchestre lançait encore une danse et, pour la folie de danser encore, les couples alanguis accouraient du jardin, montaient en hâte le perron. Suzanne avait gardé ses fleurs dans ses cheveux et délaissé la comédie d'être Ophélie auprès de l'eau, délaissé Ber-

nard et, ne songeant qu'au plaisir de la danse, elle courait. François sut manœuvrer, se faufila et la saisit au passage, décontenancée ; il lui demanda :

— Tu m'avais oublié?

— Non ! — fit-elle. — Mais j'allais danser.

Elle riait ; et non François. Il avait un visage tel que les jeunes gens qui faisaient cortège à Suzanne passèrent sans plus attendre. Il n'aurait pas souffert qu'ils s'arrêtassent à l'écouter ; il n'aima point leur discrète complaisance et, délibérément, dit à Suzanne :

— Nous partons.

— Déjà? — répliqua-t-elle. — Mais on danse !

Elle fut si dépitée que François crut avoir pitié d'elle, gentiment ; et sa volonté devint une prière :

— Je t'en supplie, partons !

— Es-tu si las?

— Non... Mais viens-nous-en : j'ai envie de toi !

Elle fit une moue de coquette. Et, comme il était un peu tremblant d'humilité quémandeuse, elle reprit toute suprématie :

— Eh bien, — dit-elle, — encore une danse et nous partons.

Mais, s'il la laissait échapper, quelle imprudence ! Il la tenait au bras et prétendait la convaincre :

— Écoute, Suzanne : sauvons-nous. On te cherchera : tu auras filé avec ton amant. Viens : je sais le chemin, sans qu'on nous voie ; c'est de faire le tour par le jardin... Tu viens?

— Grand fou ! — dit-elle.

Et, pour l'amour d'une escapade, elle obéit mieux qu'à un ordre. Si François s'en aperçut, il n'était point à chicaner sur sa conquête.

Quand ils furent dehors, elle dit :

— Mais nous n'avons pas de voiture !

Il venait d'y songer. Des amis devaient les ramener.

— Allons à pied?

— Oh ! — fit-elle, si indignée qu'elle en rit.

Et lui déjà se délectait à la pensée de la course, elle à son bras et presque dans ses bras : car il la prendrait à la taille et, peu s'en faut, la porterait, une fois passée la file des chauffeurs. Mais il eut conscience de lui demander plus qu'il n'est

permis ; et il compta sur l'aubaine d'un fiacre hasardeux qui, rentrant à Paris au petit jour, les sauverait de leur espèce de naufrage dans les rues : il ne vit que des charrettes de légumes à destination des Halles. Déjà, au bout de cent mètres, Suzanne, oubliant tout l'ennui de leur mésaventure, lui demandait :

— Montre-moi Cassiopée.

Mais il eût donné Cassiopée, la Lyre et les autres constellations pour une haridelle attelée à la dernière des guimbardes. Une voix le héla, de la portière d'une automobile ; et c'était la voix de Bernard :

— Ah ! ça, voyons, tu es fou !...

Et Bernard le chapitrait sur le scandale de trimbaler par les chemins nocturnes, qui? la déesse de la danse. Il eut pitié de ces pieds charmants que ne devait meurtrir ou offenser l'ignoble pavé des rues populaires : ah! les maris sont une engeance affreuse, qui ne savent jamais, entendez-vous? jamais, apprécier le merveilleux trésor dont ils ont le privilège ; tant pis pour eux !...

Les remontrances de Bernard étaient d'un genre à impatienter François, qui cependant négligea de montrer sa mauvaise humeur : en somme, Bernard, tout insupportable qu'il fût de galant pédantisme, le tirait d'un mauvais pas et, pour un moment, le privait du bonheur d'avoir à lui tout seul sa bien-aimée, mais quoi ! c'était une folie de compter qu'il ramènerait à pied, de Neuilly jusqu'à leur rue de Bellechasse, une petite enfant de luxe et finement chaussée ! Bernard avait la qualité d'un bienfaiteur ; et, s'il en avait aussi l'impertinence, il fallait le prendre comme il était, le prendre ou le laisser : le laisser, mais rue de Bellechasse. François se croyait ainsi plus malin que Bernard. Et, depuis quelque temps, c'était son étude et son rêve, d'agir sans niaiserie et tout au contraire de ses impulsions. Le monde où il vivait lui semblait dangereux : et il s'avisait de se débrouiller.

Les moqueries et les fadaises que Bernard prodiguait à l'intention d'amuser la jeune femme et de gagner son assentiment ne manquaient pas leur effet. François s'aperçut qu'elle souriait. Seulement, le sourire de Suzanne était sans malice ou méchanceté ; puis le sourire de Suzanne avait le don natu-

rel d'enchanter François, quel qu'en fût le motif ou le hasard.

Dans la voiture, le ménage eut les meilleures places, au fond des coussins. Bernard, un peu en avant, s'assit, comme on dit, en lapin. Et, derrière le dos de Bernard, François, qui avait allongé la main, la passa dans la manche large du manteau de Suzanne, de manière qu'il lui caressait le bras, nu, tiède à peine et merveilleusement doux ; ses doigts se posaient avec une volupté adroite et s'attardaient, puis allaient aux endroits les plus chéris et, à la saignée, l'index et le médius, comme deux lèvres, appuyèrent un baiser. Bernard continuait de bavarder ; bientôt ni François ni Suzanne ne l'écoutèrent presque pas, François qui ne songeait qu'à de prochaines félicités, et elle qui gentiment cédait à son appel silencieux. Mais François oubliait davantage la présence de Bernard : Suzanne, à la pensée de l'intrus, s'égaya et, du sentiment d'être caressée, fut distraite par l'idée d'une farce un peu osée dont Bernard était la victime. Elle n'étouffa point un petit éclat de rire ; et la chance fit que son rire coïncidait avec un mot que Bernard voulait qui fût drôle : mais elle regarda François d'une sorte qu'il sût qu'elle était bien sa complice.

Ils demeuraient au troisième étage d'une vieille maison remise à neuf et qui n'avait pas d'ascenseur. La montée de l'escalier dura longtemps, malgré la hâte de François et à cause de cette hâte qui le persuadait de goûter par avance un peu de la joie qu'il s'était promise. Il tenait Suzanne enlacée, la serrait contre lui, la baisait aux yeux et aux lèvres, l'empêchait d'aller droit devant elle et, comme de marche en marche elle risquait de tomber, il s'amusait à la rattraper et à la sentir dans ses bras menue et défaillante. Par moments, elle étouffait un peu ; elle fermait les yeux et feignait de s'endormir la tête sur l'épaule de François qui, soudain, pris d'impatience, l'emportait. Et c'est ainsi, par une alternance de langueur et de vivacité, qu'ils arrivèrent à leur chambre, où Suzanne ôta son manteau. Elle dit :

— Je suis lasse. Et j'ai grand sommeil. Si tu étais gentil...

Mais il ne l'écoutait pas : il ne sut pas qu'elle avait eu quelque pensée de l'éconduire. Il annonça le projet de couvrir de ses baisers tendres et méthodiques ce que l'on avait pu

voir d'elle, ses cheveux, son visage, son cou, sa gorge et ses bras, afin qu'il n'y eût pas une place que le regard des indiscrets eût profanée qui ne redevînt à lui par l'invisible marque de ses lèvres. Ce fut comme s'il effaçait un sacrilège et lavait de quelque impureté son idole à demi dévêtue et si blanche.

Elle ne résistait point à son entreprise et voulait bien être passionnément aimée. Elle participait au jeu qu'il savait mener d'un bon train. Pourtant, elle n'oubliait pas qu'elle était l'idole et, tout à coup, fut prompte à se dégager ; elle eut alors un petit air de souveraineté bizarre et dont il fallut que François prît quelque timidité.

Un peu plus tard, elle choisit bien son moment pour dire à François :

— Veux-tu me faire un grand plaisir?

Il en éprouva une espèce d'étonnement un peu sot, comme s'il découvrait avec chagrin qu'il y eût pour elle un plaisir qui ne fût pas le leur à tous les deux. Et il la regarda, sans répondre. Elle reprit :

— Ce serait de renoncer à ton idée de ce voyage...

Ils devaient, la suivante semaine, pour l'anniversaire de leur mariage, aller à Chartres et passer deux jours à revoir la maison, le jardin, le paysage où ils s'étaient connus, aimés bientôt et fiancés. Dont François se faisait une fête : il escomptait le délice d'avoir à lui, pendant deux jours, dans une solitude habitée seulement de leurs souvenirs, sa bien-aimée que le divertissement de Paris ne lui laissait point à son gré, lui disputait et lui volait.

— Pourquoi? — demanda-t-il.

— Tu me ferais un grand plaisir : mais, si tu ne veux pas...

— Dis au moins pourquoi.

— Non ! C'est un caprice. Mettons que c'est un caprice et n'en parlons plus.

— Voyons, Suzanne, ce n'est pas un caprice : tu ne voudrais pas, pour un simple caprice, me faire tant de peine?

Elle sourit et fut, en souriant, plus jolie ; puis elle répondit :

— Tu aimes mieux que ce soit toi qui me fasses tant de peine?

— Tant de peine?

— Mais oui !

— Pour un caprice?

— Alors, mettons que ce n'est pas un caprice !

Elle était gentille ; mais, comme François ne se dépêchait pas de se rendre à son vœu, elle devint presque un peu triste et répéta :

— J'ai grand sommeil ; éteins la lampe.

Il la pria de lui pardonner et, sincèrement, crut avoir à se repentir de sa dureté. Le projet de voyage? Abandonné ; mais oui, mais oui ! Et quelle volonté aurait-il jamais, qui ne fût celle de Suzanne? Avait-elle pu en douter? L'ingrate ! Et lui, le méchant : oui, sans doute ! Elle demanda encore :

— C'est promis?

Elle n'eut pas besoin de réponse et leurs pensées à tous les deux allèrent au pays de silence et de volupté.

Quand Suzanne s'endormit, François ne s'endormit pas et, malgré lui, commença de ratiociner avec beaucoup d'ingratitude. Les détails de la soirée, de la nuit, les moindres épisodes lui revenaient à la mémoire et composaient une aventure différente de celle qu'il avait cru vivre et qui, après de mauvaises tribulations, s'était pourtant épanouie dans le bonheur. Maintenant, le bonheur allait à se faner, tandis que le souvenir des mauvaises tribulations prenait une vivacité singulière. Au milieu de laides broussailles, comme on en voit au bord des routes vulgaires et poudreuses, pousse une rose : elle a tant de beauté, une telle couleur et un parfum si doux que vous ne songez plus qu'à elle. Mais un peu de temps suffit pour que tombent les pétales : et alors tombe le prestige ; vous ne regardez plus que laideur et le chagrin vous devient rancune. Ainsi François, près de Suzanne endormie, s'attristait.

Durant tout le bal et puis tout le souper, comme la méchante l'avait négligé, l'avait oublié ! Comme elle se passait de lui, sans même s'apercevoir de son absence ! et — par une hypothèse douloureuse, il faisait abnégation de soi — comme elle se passait d'un mari ! En vérité, dans les salons et les jardins de madame de Maure, elle était analogue à ces petites femmes que l'on rencontre dans les lieux de plaisir et qui ne sont pas gênées d'y être seules : d'ailleurs, elles n'y sont pas longtemps seules, n'est-ce pas? Le danseur, et puis Bernard, et puis d'autres avaient eu, pendant des heures, Suzanne ou dans leurs

bras pour la danse ou à leurs côtés pour un bavardage de coquetterie sans doute assez galante. François cédait à l'exigence d'une logique détestable et qui le conduisait à outrager la petite créature qu'il avait là tout près de lui dormante et ignorante de son procès. A peine s'apercevait-il de ce qu'il était en train de faire et qui n'allait à rien de moins que de lui avilir sa femme : il la traitait mentalement comme une fille et ne prenait pas garde à l'infamie dont il serait éclaboussé.

Pourtant Suzanne, dès qu'il l'avait priée de quitter la danse où elle triomphait si bien, s'était sans rébellion rendue à son désir et, dans la rue, le suivait avec bonne grâce : elle acceptait l'ennui d'une longue marche et fatigante. Mais oui ! les filles ont de la complaisance et l'usage de ne point se fâcher: elles obéissent et ne savent même pas que leur fantaisie a tourné court au gré d'une volonté virile. En outre, il était le mari : c'est une qualité qu'il trouvait naturel qu'on ne méconnût pas. Encore, pour l'emmener, avait-il dû lui offrir l'amusement d'une escapade et revendiquer le titre d'un amant, non d'un mari : est-ce qu'un autre, et Bernard par exemple, ne l'aurait pas emmenée ainsi?... Plus tard, — ah ! plus tard, elle avait été gentille ! — mais, avant de l'être, il y songeait amèrement, ne lui avait-elle pas marchandé ses faveurs et posé pour condition l'abandon qu'il ferait de leur projet d'un court voyage au pays de leurs primes amours? Il hésitait : et elle avait sommeil. Il cédait : et elle était bien éveillée. Il eut honte de sa lâcheté ; mais il détesta surtout cette malice qu'elle avait eue de profiter de sa faiblesse. Et il se rappela les maîtresses d'un jour qui, au temps de sa jeunesse, lui savaient soutirer des cadeaux à la minute où il n'avait rien à leur refuser parce qu'il était en pleine déraison.

François, dans cette abjecte rêverie de lassitude jalouse et malveillante, ne manquait pas de cynisme ; et les pires images se mêlaient à son argumentation pressante. Il ne soupçonnait pas Suzanne de lui être infidèle : mais il la soupçonnait d'avoir l'âme des fautes qu'elle n'avait pas commises jusqu'alors, l'âme d'une fille. Les preuves lui venaient à la pensée nombreuses, méticuleuses, comme des fourmis, et lui accom-

plissaient dans l'esprit une besogne abominable, dont il était le témoin malheureux.

Suzanne !... Et il aurait crié de détresse, à l'idée que sa chère Suzanne fût en train de s'avilir : elle s'avilissait dans la pensée qu'il avait d'elle ; et il assistait avec horreur à ce scandale. Ce qu'il éprouvait d'atrocement pénible ressemblait à la révolte que suscite en nous l'idée d'un cadavre qui se désagrège. Il faut alors, et quel que soit le stratagème, obtenir une diversion, chasser une hantise que ne tolèrent pas nos imaginations de vivants : il n'est pas permis de violer le pudique et horrible secret de la sépulture.

François, qui dans l'obscurité eut peur, alluma, pour voir Suzanne et être sûr qu'elle était là, jolie et telle qu'il l'aimait, jolie et jeune et rose, pareille à la rose qui cache la broussaille. Elle entr'ouvrit les yeux et, d'une faible voix qui ne fit presque pas bouger ses lèvres, dit :

— Tu ne dors pas?

Avant qu'il ne répondît non, Suzanne se rendormit ; plutôt, elle ne s'était point éveillée. Elle étendit le bras, qu'elle avait nu et offrit à François sa main fine à baiser. Sa main retomba sur le cou de François et ensuite ne se retira qu'avec une lente douceur.

Peu s'en était fallu que François ne saisît le court moment de ce réveil pour entamer une querelle où Suzanne aurait dû se disculper. Mais quand il la vit, à la lumière de la lampe, il se tranquillisa et ses rancunes s'évanouirent comme des ombres que met en fuite la clarté. Quand revinrent les ombres, elle s'était réfugiée dans le sommeil.

François s'endormit enfin ou, plus exactement, dégringola jusqu'au fond d'une torpeur où il passa deux heures plus fatigantes que nulle veille.

III

Il se leva ; et la matinée était avancée, que Suzanne dormait encore. Il sortit, ne valant rien, n'ayant aucun désir de travailler ou de ne rien faire. Ni la fraîcheur de l'air sur les quais, ni le soin qu'il avait de laisser vague sa pensée, ne le rendait plus débonnaire à l'égard de Suzanne et de ses frivo-

lités alarmantes. Il continuait de la quereller à part lui. Mais, en plein jour, mieux éveillé, moins pesamment soumis aux dialectiques de hasard que font en nous nos émois, il réussit à mettre en ordre ses rancunes. Ce qui domina fut la surprise que lui causait l'horreur de Suzanne pour leur voyage projeté. Il fallait que Suzanne eût quelque raison de refuser ce voyage. Quant à ce caprice qu'elle invoquait pour se délivrer de questions embarrassantes, il ne l'admettait pas. Il décida d'en avoir le cœur net ; il interrogerait Suzanne : et elle aurait à répondre. Mais si elle s'obstinait à ne pas répondre?... Il saurait l'y obliger !... Comment cela?... Et il sourit en se disant : « Je la battrai ! » Il sourit parce qu'il avait conscience de n'être que par trop timide et indulgent, trop doux et amoureux.

Quand il rentra, c'était environ midi, peu de minutes avant l'heure habituelle de leur déjeuner. Suzanne était aux mains de sa femme de chambre : il y en avait pour un instant ; et elle irait le retrouver au petit salon. C'est là qu'il attendit sa venue ; et il était à lui tout seul Minos, Éaque et Rhadamante, les trois juges, le tribunal qui ne se laisse pas fléchir. Elle arriva, prête à sortir et déjà son chapeau sur la tête.

— Comment, tu sors?

— Oh ! — répondit-elle, — après déjeuner !

— Où vas-tu donc?

— Ça, je ne te le dirai pas.

Il était nerveux ; il lui parut insupportable d'avoir à élucider un mystère encore, quand l'autre suffisait à l'impatienter. Il dit :

— Bon ! Je n'insiste pas.

Il lui tourna le dos et, dans la glace qui était au-dessus de la cheminée, regarda ce qu'elle s'aviserait de faire. Elle s'assit benoîtement sur un fauteuil et elle avait son plus charmant visage de gaieté innocente. Elle murmura, le rire aux yeux et aux lèvres :

— Tu ne te rappelles pas?... Cette nuit?...

Et il trouva qu'elle n'avait pas beaucoup de pudeur, habillée pour sortir et à la lumière du soleil, avec de tels souvenirs dont elle parlait tout haut. Mais elle lui tendit sa joue, puis donna

ses lèvres, de sorte qu'il s'accusa de gaucherie et de sottise. Un domestique annonça le déjeuner.

A table, Suzanne se plaignit d'avoir une journée très occupée et, par-dessus le marché, pas drôle !

— Tiens ! —fit-elle, — j'ai laissé mon petit carnet dans mon sac, et mon sac dans le salon. Va me le chercher, veux-tu? pendant que je te beurre tes mouillettes.

Il rapporta le sac, prit le carnet et, sans plus de façons, lut à ce jour du mercredi 31 mai :

— « Deux heures : sainteté. » Qu'est-ce que c'est?

Et elle pouffa de rire :

— Sainteté, c'est ta sœur qui vient me prendre pour aller voir ses pauvres.

Puis elle allait chez le bottier, chez la modiste... Elle reprit :

— Et, à cinq heures, chez ta mère. Et, à six heures, chez les Turnèbe.

Il feuilleta les jours suivants et dit :

— Jeudi, le 8, nous n'avons rien?

— Mais non, — fit-elle, — puisque nous devions aller à Chartres !

Il ne se tint pas de hasarder :

— Nous n'y allons pas?

— Mais non, — répondit-elle, — puisque tu m'as promis !

Et il se tut. S'il laissa passer le moment de l'interroger, c'est que le domestique était là ; c'est aussi qu'elle était trop évidemment innocente. Elle bavarda. Elle parla des pauvres qui attendaient sa visite ; et elle dit, du fond du cœur :

— C'est heureux qu'il y ait des pauvres. Sans ça, vois-tu? on ne penserait qu'à s'amuser !

— Oui ! Seulement, c'est dommage qu'il faille des pauvres pour divertir les riches de ne songer qu'à leur plaisir.

— Il y a encore ça ! — fit-elle. — Ah oui, c'est grand dommage, qu'il y ait des pauvres ! Mais il y en aura toujours : Notre Seigneur l'a dit.

— Ce n'est pas, — reprit François, — ce qu'il a dit de mieux.

— François ! — s'écria-t-elle.

Et elle ne voulait pas qu'il fût impie. Elle était bonne chrétienne et, avec son caractère naïvement païen, sa religion faisait un contraste plaisant et joli. François ne désirait pas de

la voir tourner à la mécréance et vite corrigea ce qu'avait eu sa pensée d'un peu vif et de libertin :

— J'ai voulu dire qu'on aurait tort d'abuser de cette parole évangélique ; et, si Jésus a dit qu'il y aura toujours des pauvres, ce n'est pas une raison pour que les riches se croient permis de laisser tant de misère en ce monde.

— Ça, — répondit-elle, — je ne dis pas non.

La sœur de François, Geneviève, arriva comme finissait le déjeuner. François n'eut dès lors nulle envie d'être Minos, Éaque ou Rhadamante ; il ne voulait pas que sa sœur fût informée de son inquiétude conjugale et il aimait à savoir que sa petite épouse aurait, cet après-midi, pour compagne Geneviève ou la sainteté.

Geneviève Debaines était une ancienne jeune fille ou, comme on dit, montée en graine. Elle avait passé trente ans ; elle n'était point exactement jolie : mais son visage aurait plu à de vrais amateurs d'âmes, tant il révélait de mélancolie intelligente et de sérénité acquise. Elle était grande, mince et très vive d'allures. Même quand elle souriait, — et c'était assez bien son habitude, — il restait à son regard un air de gravité pensive. D'ailleurs, elle exécrait tout pharisaïsme et blâmait une sagesse querelleuse ; elle disait qu'il vaut mieux pécher plutôt que de donner à la vertu l'aspect rébarbatif. Entre son frère et elle, il y avait une amitié constante. Et Suzanne sans doute ne manquait pas de l'étonner quelquefois ; mais elle aimait que Suzanne fût gaie.

L'après-midi, François se rendit à une réunion que tenaient d'anciens combattants, ouvriers avant la guerre, ouvriers depuis la guerre et qui, de leurs cinq années de souffrance, revenaient avec de vives prétentions au bonheur : légitimes ! songeait François. Seulement, ces combattants qui, au retour, n'ont pas tort de réclamer leur dû, un politicien les endoctrinait de sottise, les dupait de hâbleries, les démoralisait comme à plaisir. Ce gaillard éloquent faisait, d'une troupe d'hommes forts de leurs droits, un troupeau de jobards. Et François avait envie de leur crier :

— Ce n'est pas ça. N'écoutez pas ce menteur : il vous trompe !

Mais, quoi ! le troupeau se fût jeté sur lui; et, sans qu'il eût

peur, étant brave, il détestait une fanfaronnade ou l'éclat d'une activité perdue. Alors, que faire? Car il avait le dégoût d'assister sans réagir à cette ignoble aventure : la jeunesse de France la plus saine et valeureuse, passant des mains qui l'ont menée à la victoire aux mains qui vont la traîner à l'abjection. Et il se disait :

« J'ai raison. Ce politicien de carrefour est une canaille. Bernard et Turnèbe sont d'autres canailles. Il faut, à ce peuple, des chefs. Et moi, je suis un chef. Seulement, on m'a pris mes hommes. Et comment vais-je les reprendre? »

Il était triste, et pourtant animé de certitude. Il hésitait, et ne savait point où se fixer, entre sa volonté nette et une étrange velléité de désespoir. Il lui semblait qu'il n'avait plus son assurance de naguère et son entrain de soldat. Il éprouvait une fatigue du corps et une mollesse de l'âme, dont il eut honte et qu'il se définit à lui-même d'un mot, d'un nom qu'il murmura :

— Suzanne !...

Il se dit que Suzanne était cause de ses paresses, de son hésitation languissante et enfin de la timidité qu'il avait depuis quelque temps, qui le rendait aussi malheureux qu'inutile. Mais il regarda l'heure à sa montre : cinq heures. « Suzanne arrive chez ma mère, à moins qu'elle n'ait point exactement suivi l'ordre de sa journée : où faudrait-il qu'elle fût allée? » Il prit un fiacre et se fit conduire chez ses parents, avenue de Villiers.

Il y avait, chez madame Debaines, un thé. Beaucoup de monde ; et Suzanne était là. François fut content de l'apercevoir et de constater son exactitude. Il chercha des yeux et ne vit pas et fut content de ne pas voir Bernard. Il était jaloux de ce garçon : pourquoi? Tous les hommes que rencontrait Suzanne étaient empressés autour d'elle, et non Bernard plus qu'un autre. Pour le moment, Suzanne faisait la jeune fille, offrait des gâteaux et puis parlait obligeamment à une vieille dame. Les vieilles dames lui étaient le plus favorables, ayant passé le temps d'une émulation qui ne fût point absurde.

Et madame Debaines adorait sa belle-fille. C'était, la mère de François et de Geneviève, une de ces beautés de Paris, célè-

bres et que la célébrité conserve beaucoup mieux que les pommades et les fards. On se souvient d'elles si bien que le charmant souvenir s'interpose entre les regards nouveaux et la réalité fort différente. Il reste à ces visages de naguère un air que l'on retrouve par instants, comme apparaît une fuyante image sur un miroir dont le tain s'est rouillé : cette rapide apparition suffit pour que les mémoires fidèles recomposent la délicieuse vision qui n'est plus vraie. Madame Debaines profitait d'une crédulité de ce genre. Elle était aimable et enjouée. Elle avait de jolies manières et la désinvolture qu'une réputation sans tache autorise.

François n'avait aucune intimité avec sa mère, non plus qu'avec son père, un homme de cercle et de bourse, un homme élégant, de bonne compagnie, un sage en son espèce et qui s'était, depuis sa jeunesse, imposé comme une religion le soin de refuser toute aventure ou d'amour ou d'argent. Sa petite fortune, et qu'il augmentait de bénéfices réguliers comme des rentes, lui suffisait ; et sa femme lui suffisait, bien qu'il la vît très peu, aux heures des repas, au théâtre, en soirée. Mari et femme, et les enfants, faisaient à peine une famille : du moins n'y avait-il de familial, dans cette réunion de personnes variées, que l'amitié du frère et de la sœur. Mais François et Geneviève ne ressemblaient pas plus à leurs parents que Suzanne ne ressemblait aux siens : François et Geneviève, qui paraissaient avoir inventé ce qu'ils avaient de sérieux et de mélancolie, comme Suzanne avait inventé sa frivolité plaisante.

D'ailleurs, madame Debaines atteignait à son âge tranquille sans renoncer à son caractère d'une coquette invétérée. Il fallait sa grâce persistante et les souvenirs pour qu'elle ne fût point ridicule en cet emploi. Mais elle gardait aussi le renom d'une très honnête femme que les hommages les plus vifs n'ont pas dérangée. Ses adorateurs de jadis étaient morts ou peu à peu avaient tourné autre part un zèle qui s'était découragé à la longue. Il lui en restait un seul, mais inusable et comme à toute épreuve, qui la venait voir tous les jours, l'accompagnait au Bois, lui faisait gentiment ses courses et ne prétendait à rien qu'à ne la quitter presque jamais. C'était un vieux garçon nommé Lahoule et qui, sans

bêtise aucune, parlait peu, souriait avec obligeance, approuvait tout le monde et, sous les dehors les plus calmes, cachait une âme de fougue et de passion qu'il avait su discipliner. Les rares témoins de sa jeunesse racontaient de beaux épisodes si romanesques, et absurdes quelquefois, qu'on admirait qu'un tel cavalier fût devenu un si bon homme ; lui-même n'avait pas l'air de se le rappeler et, si madame Debaines le taquinait d'une allusion furtive à ses imprudences, on pouvait douter qu'il s'en aperçût : quant à elle, c'était sa gloire et l'une de ses fatuités, d'avoir su réduire à des mérites anodins cet ancien effronté.

Quand arriva son fils, elle badinait au milieu d'un petit cercle ; on était à épiloguer sur le cas d'un ménage parisien qui alors faisait parler de lui. Et quelqu'un dit :

— Ce n'est pas la peine d'épouser une femme si laide !

— Pour ça, — reprit madame Debaines, — ce serait un peu trop commode, s'il suffisait d'épouser un laideron pour éviter tous les ennuis. Et alors on n'oserait plus épouser une jolie femme? Quel dommage !

Elle dit cela, ne songeant qu'à elle et à son exemple fameux de jolie femme sans reproche. Mais François, qui avait la jalousie en éveil, crut qu'elle détournait les yeux de lui pour ménager ce qu'il pouvait avoir de susceptibilité inquiète. Et elle continua :

— Vous n'y connaissez rien, vous les hommes ; et c'est la cause de bien des malheurs qui ne devraient pas arriver et d'erreurs qui ont souvent les pires conséquences. Vous êtes là comme des fols à vous figurer que c'est la faute de vos femmes, si vous êtes...

— Trompés?... Dame ! on le dirait un peu.

— Ah ! les pauvres petites !... Est-ce leur faute, si vous avez les cheveux blonds, ou bruns, les yeux noirs, ou bleus, et le nez gros ou mince.

— Vous croyez qu'on est trompé si l'on a le nez, les yeux et es cheveux qui ne plaisent point à votre femme?

— Pas du tout ! Mais je dis qu'on l'est comme on est blond, ou brun... je n'ai pas de préférence... comme on a le nez gros ou mince, et les yeux noirs ou bleus : de naissance ! Et vous aurez beau épouser la fée Carabosse ou la vertu même, vous

le serez : vous le serez, parce que vous l'êtes !... Vous n'y pouvez absolument rien : car on ne se refait pas. Et la pauvre enfant que vous avez épousée n'y peut absolument rien, avec la meilleure volonté du monde.

On fit la guerre à madame Debaines sur l'immoralité de sa doctrine et l'indulgence qu'elle accordait à de méchantes femmes ou dépravées. Elle s'entêta :

— Ni méchantes ni dépravées ! Il n'y a pas de méchantes femmes ou dépravées : il y a des femmes qui ont épousé des cocus.

— Parce qu'elles les trompent...

— Pas du tout ! Elles les trompent parce qu'ils sont cocus.

François détesta que Suzanne entendît ces discours et fut mise au courant d'une théorie absurde, qui avait l'inconvénient de prêter à l'inconduite l'excuse de la fatalité. Suzanne riait de tout son cœur, montrant ses jolies dents et montrant aussi son âme égayée. Madame Debaines s'aperçut de l'approbation que lui donnait sa belle-fille et, au lieu d'en être un peu confuse, comme elle aurait dû, elle redoubla de vivacité amusante.

Une pimbèche dit :

— Ce ne sont pas des opinions à répandre.

Une malicieuse ajouta :

— Il y aurait, pour en abuser, de petites épouses qui hésitent.

Et François ne fut pas seul à regarder Suzanne, comme une enfant devant qui les grandes personnes ont tort de ne pas surveiller leur langage.

Lahoule intervint :

— Madame Debaines corrige son opinion par l'exemple de sa vie.

— N'est-ce pas, mon ami? Et vous le savez mieux que personne. Dites-le, pour qu'on vous croie !

Elle était lancée ; et ce n'est pas la considération de son fils, à qui elle ne pensait pas du tout, qui l'eût retenue :

— Ainsi, moi ! Mon mari n'est pas le plus beau des hommes ; et l'on n'a jamais dit qu'il fût un homme de génie. Seulement, il n'est pas...

— Grâce à vous !

— Je n'y suis pour rien, je vous jure. S'il ne l'est pas, c'est qu'il ne l'était pas !

Et l'on crut que Lahoule, immobile et silencieux, contemplait avec chagrin l'inévitable vérité. François, qui maniait par contenance un miroir ancien qu'il avait pris sur un guéridon voisin, tâchait d'y constater furtivement la ressemblance qu'on disait toujours qu'il avait avec son père, afin de conclure que, son père ne l'étant pas, il ne l'était pas davantage et, ne l'étant pas, ne le serait pas. Il se leva et, dans une glace plus haute et large, se trouva bonne tournure et la fierté d'un garçon qui ne l'est pas.

Mais sa terrible mère lui ôta cette fatuité confiante.

— Si l'on voulait m'en croire, et je ne dis rien qui ne soit l'évidence, on ne ferait pas tant d'histoires. Les maris ne tueraient pas leurs femmes pour les avoir pris et laissés comme ils sont. Les maris ne se croiraient pas déshonorés pour être trompés. Ce n'est pas une infirmité. Ça ne prouve pas qu'ils soient laids, ni bêtes, ni dépourvus d'agrément. J'en ai connu de charmants, jolis garçons, pleins d'esprit, de grâce, élégants, faits comme Apollon. D'ailleurs, ils avaient souvent les plus grands succès féminins : mais pas chez eux ! Et encore? J'en ai connu que leurs femmes aimaient assez bien : seulement, ils étaient cocus. J'en ai connu un, l'homme le plus séduisant que j'aie rencontré dans ma jeunesse. Comment donc s'appelait-il?

— Petit des Épars, — répondit Lahoule.

Comme on riait, Lahoule dut rire également.

Et François se disait qu'il était en vain joli garçon. Les plus sottes remarques et les arguments les plus sots, François les portait au compte de sa douloureuse et folle incertitude. Si intelligent qu'il fût, et il l'était, il devenait, dans les péripéties médiocres de la jalousie, pareil à un niais et à la fois crédule et tatillon.

Cette causerie chez sa mère l'avait ému à un tel point qu'un peu plus tard, quand il se trouva dans la rue avec Suzanne, un sentiment le domina, le sentiment d'une extrême pitié qu'il avait pour lui-même et qui valait qu'on dût le consoler. Suzanne allait, avant le dîner, passer quelques minutes au moins chez Francine de Turnèbe. L'accompagnerait-il? Ou plutôt ne voulait-elle pas, en faveur de lui et par simple gen-

tillesse, renoncer à cette visite : et ils rentreraient tous les deux ; ne le voulait-elle pas? Il lui en saurait si bon gré !

— Mais je veux bien : rentrons.

Elle le dit naturellement; et sans doute ce n'était point un sacrifice. François en fut très satisfait. Car, chez Francine de Turnèbe, il y aurait eu Bernard : Suzanne ne tenait donc pas à le rencontrer. François dit à Suzanne, avec trop d'effusion :

— Merci; tu es gentille!

— Ah ! oui, — répondit-elle, — mais pas pour ça. Crois-tu que j'aie si grande envie de voir cette pie-grièche de Francine?

Il crut un instant qu'il prendrait mal et comme le signe d'une jalousie très singulière l'antipathie de Suzanne pour la maîtresse de Bernard. Mais ce n'était pas une antipathie nouvelle et, au surplus, on vient à se lasser d'une ombrageuse inquiétude; il fallait se contenter de la gentillesse que Suzanne avait montrée : il fut content.

— Veux-tu que nous rentrions à pied?

Suzanne le voulait. François lui prit le bras et ils cheminèrent comme des amoureux, d'un pas de nonchalante promenade.

— Je ne peux pas souffrir — dit François — qu'un autre que moi te touche, te tienne le bras et t'emmène ainsi...

— Mais on ne le fait pas !

— Tes danseurs : et bien autrement !

— Ah ! mes danseurs : ça oui ! Mais ce n'est rien.

— Ton danseur de cette nuit avait une façon...

— Dame, c'est comme ça qu'on danse !

Il le savait bien : et la réponse de Suzanne était convaincante, sans l'être. Du reste, il ne parlait de ce danseur que pour donner le change à son autre souci, dont Bernard était la cause : il croyait, en ne parlant point de Bernard, être habile. Suzanne reprit :

— Mais toi, pourquoi ne danses-tu pas?

— Tu danserais avec moi aussi volontiers qu'avec un autre?

— Mais oui... si tu dansais bien !

— Tu ne tiendrais pas à moi plus qu'à un autre?

— Mais non.

— Suzanne !...

— Et ça te prouve que mon danseur n'est rien pour

moi qu'une occasion de danser. Alors, ne sois plus jaloux.

— Je le suis.

— C'est bête !... Mais oui, c'est bête, la jalousie : ça ne change rien.

François crut que Suzanne adoptait en quelque façon la doctrine de fatalité que madame Debaines avait trop vilainement exposée. Il n'eut point envie d'insister à ce propos et laissa tomber ce mauvais motif de causerie ; un bavardage plus anodin les mena jusque chez eux. Et ils étaient à deviser dans le petit salon quand retentit l'appel du téléphone.

— Oui, c'est moi, — dit Suzanne. — Bonjour... Non, je ne suis pas allée voir Francine : j'étais un peu lasse...

— Qui est-ce? — demanda François

— Bernard ! — répondit-elle à demi-voix; et elle continua d'écouter

François n'hésita guère à venir et à saisir le second récepteur. Il observa que Suzanne n'en montrait pas de mauvaise humeur; mais elle dit :

— Je suis allée chez ma belle-mère, où je suis restée longtemps ; puis je suis rentrée, avec mon mari... que voici.

Elle avertissait Bernard de savoir que François était là : dont François fut extrêmement blessé. Elle attendit un instant comme si François allait parler à son tour; mais il fit un signe d'impatience et garda le récepteur à l'oreille. Bernard demandait à Suzanne :

— Est-ce convenu pour jeudi?

— Je ne sais pas, — répondit-elle avec beaucoup d'embarras qu'elle ne réussit point à cacher ; mais elle se ravisa : — Je n'en ai pas encore parlé à François.

— Qu'est-ce qu'il y a jeudi? — demanda François, non point à Bernard, mais à Suzanne, et sur un ton de colère et d'angoisse.

— Bernard nous invite à dîner, en petit comité ; puis il y aurait de la musique...

— Eh bien, dis non.

Suzanne allait dire que non, peut-être. Mais Bernard, qui avait entendu le non rageur de François, demanda :

— Pourquoi? C'est vous qui m'aviez proposé ce jeudi...

François regarda Suzanne dans les yeux ; et l'impatience

où il était ne lui permit pas de rester en place : il raccrocha le récepteur, et s'éloigna, et commença de marcher de long en large, puis, ses deux mains dans ses poches, il attendit. Suzanne put répondre dès lors avec un peu plus de liberté, mais surveillée :

— Non : jeudi, c'est impossible... Je me suis trompée... Nous choisirons un autre jour... Non, jeudi, nous ne sommes pas libres... Au revoir.

Elle se tourna vers François et, d'une voix blanche, lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a?

IV

Elle avait bien l'air de ne pas le savoir. Mais, lui, François, tant d'inconscience lui parut un prodige insupportable.

— Voyons, — fit-il, — et voyons clair, et parlons net.

Il agitait les mains, comme pour écarter un brouillard qui lui eût caché la principale évidence dont il avait besoin...

— Voyons ! Jeudi, c'est le jour qui était fixé pour notre départ : tu t'en souviens?

— Mais puisque nous ne partons pas...

— Ce n'est pas sûr, que nous ne partions pas !

Et, là, elle se révolta, comme si elle n'était point une accusée qui a mille raisons d'être douce, obéissante et résignée.

— Ah ! mais si, par exemple !

— En tout cas, hier, nous devions partir ce jeudi : c'était convenu. Et c'est le jour que tu choisis pour nous faire inviter à ce dîner?...

— Nous n'irons pas ; j'ai dit que nous n'étions pas libres.

— Mais, hier, tu avais choisi ce jour-là.

— Je me suis trompée...

— Suzanne !... Tu n'as point accepté ce jour : tu l'as choisi.

— J'étais sûre que tu ne me refuserais pas de rester.

— Bon ! Mais, à déjeuner, ce matin, quand j'étais à feuilleter ton carnet, tu t'en souviens? tu m'as dit que nous n'avions aucun engagement pour ce jeudi. Tu as même feint d'être surprise de ma question ; tu m'as répondu, avec une

logique imprudente, car elle se tourne à présent contre toi : « Mais non, puisque nous devions aller à Chartres ! » Tu t'en souviens?

— Je m'en souviens ; je ne suis pas si oublieuse !

Et elle essaya de sourire, afin que François consentît à sourire également : ainsi passerait la querelle. Mais François était hors de lui.

— Bref, conclut-il, tu m'as menti !

— Est-ce mentir?... Ah ! si tu aimes ces gros mots, dis-les.

Suzanne, en somme, aboutissait à un aveu : elle écartait le vilain mot de mensonge; mais elle ne prétendait pas avoir dit la vérité. Un aveu, dans une querelle, marque un moment de relâche. Le querelleur qui vient de l'obtenir ne sait qu'en faire et, avant de commencer un nouvel assaut, souffle un peu. Ou bien, comme dans un duel on s'arrête si l'un des combattants est blessé, François eut l'air de regarder si la pauvre petite n'allait point défaillir de honte ou de lassitude. Elle n'en était pas là ; et l'on eût dit qu'elle ne sentait pas sa blessure. Il y a de ces duellistes qui refusent de reconnaître leur défaite et, par fierté, cachent leur souffrance. Telle souffrait Suzanne en son orgueil ; mais elle n'aurait pas laissé voir une larme ni seulement son dépit : de sorte que François redoubla de fougue et, lui qui volontiers se fût arrêté au premier sang, dépensa ce qu'il avait de rudesse. Sur l'abomination de mentir, il énonça des vérités premières, qui ne touchaient Suzanne pas du tout. Car elle avait une finesse de l'esprit que les maximes générales, grosses machines et privées de pointes, n'atteignaient pas. Elle laissa François les prodiguer en pure perte ; et elle reprit :

— Je ne t'ai pas dit la vérité, c'est possible. Mais tu n'avais pas envie de l'entendre...

Il crut qu'elle se moquait de lui et voulut répondre à l'ironie par le sarcasme :

— C'est-à-dire que je devrais te remercier?

— Oui, répliqua-t-elle, si tu étais juste !

Ce n'était pas se moquer de lui, mais l'inviter, par un essai de quelque plaisanterie, à ne prendre pas au tragique ce qui pouvait tourner d'une façon plus aimable. Hélas ! il n'avait pas la liberté sentimentale qui permet qu'on soit subtil, ingé-

nieux ou tendre. Et elle manquait d'à-propos en l'accusant de refuser la vérité, quand il ne cherchait pas autre chose : il était enragé de savoir et pressa de questions l'infortunée. Pourquoi ce jour de leur départ était-il, comme par hasard, celui qu'elle avait choisi? Car elle avait choisi ce jour : et Bernard venait de l'avouer. Comme par hasard? Eh ! bien, oui, ce n'était qu'un hasard, probablement. Un hasard malheureux? Oui, très malheureux : elle n'éprouvait donc que de l'indifférence à l'endroit de leur anniversaire ; et elle qui se vantait de n'être pas oublieuse, avait-elle oublié cette circonstance et la date chérie de leur mariage?

— Nous nous sommes mariés le 9 juin, — dit-elle, — et non le 8.

Or, il aimait passionnément Suzanne ; mais, une seconde, il la détesta. Il ne cessait pas de l'aimer pour cela : c'était son amour qui, aux points extrêmes d'épanouissement, de luxuriance, avait en quelque sorte la maladie, comme on voit une belle fleur atteinte au bout de ses magnifiques pétales, sans que le flux de la sève ou la vivacité de la plante ait périclité. Il se récria :

— Mais oui ! Tu as bonne mémoire...

— Et alors, — reprit-elle, — tu m'avoueras que le 8 n'est pas notre anniversaire et que le 8 n'est rien du tout qu'un jour comme les autres jours. A moins que tu n'aies résolu d'en faire une vigile et d'organiser, je ne sais pas, une neuvaine?...

Il se tut, parce qu'il sentit que sa réplique serait brutale ; mais il était tout frémissant d'une fureur plus douloureuse de n'oser pas se montrer. Cette fureur venait de son amour : voilà ce qui gênait sa fureur. Et comment peut-on se venger d'un être que l'on aime et que l'on hait tout uniment parce qu'on l'aime? François fut désemparé. L'insolente méchanceté de Suzanne raillait ce qui était sa pensée la plus chère. Une neuvaine? Eh ! oui, c'était à peu près cela qui le tentait ; une pauvre neuvaine, abrégée discrètement, une commémoration d'amour, attentive et bien fervente. Il eût pleuré ; tel était son attendrissement qu'il éprouva une courte velléité de se plaindre et de gémir... Mais Suzanne ne le savait pas... S'il n'avait point aux yeux les larmes de sa tristesse

amoureuse et désespérée, c'est qu'il se guindait avec le soin qu'on a de cacher un sentiment précieux si l'on ne compte pas qu'il soit compris. Il regarda Suzanne et il ne la vit aucunement prête à lui donner la compassion qu'il eût voulue. Elle était comme distraite et jouait avec l'une de ses bagues : son visage ne portait nulle marque de mélancolie ou de colère. Il l'accusa mentalement d'une froideur et d'une insensibilité qui lui semblèrent monstrueuses et ne s'avisa point de douter que cette apparence ne fût pas trompeuse : il lui reprochait de ne pas deviner ce qu'il endurait de tendresse déçue et cependant n'essaya point d'aller en elle au delà de ce qui était le costume de l'âme ; mauvais amant qui ne sait plus dévêtir la bien-aimée !

Soudain, ce ne fut pas la tendresse, même blessée, qui domina dans l'esprit de François, mais une ardeur exaspérée : la tendresse, n'ayant pu se faire jour, se retira. Il ne ménagea point les mots et dit :

— Au surplus, je n'admets pas que Bernard intervienne dans mon ménage. De quoi se mêle-t-il? Et qu'est-ce qu'il veut? Ce n'est pas son affaire, de savoir si nous partons ou ne partons pas. Et, toi, je n'admets pas que tu le consultes au lieu de moi...

— Je ne l'ai pas consulté.

— Que tu le prennes pour confident, que tu fomentes avec lui cette espèce de rébellion ridicule contre mes volontés. Mais oui, mes volontés ! On le verra bien. Qu'il installe ses manigances de viveur et de parasite chez les Turnèbe : ça ne me regarde pas. Mais pas chez moi : ça, non, jamais. Et j'y veillerai !

Il s'attendait qu'elle bondît. Elle ne bougea point : c'est qu'il avait dépassé la mesure ; elle assistait à sa fureur comme à une absurdité qui ne la concernait pas. Elle garda un silence qu'il voulut rompre ; et il reprit :

— Il faut en finir : pourquoi ne veux-tu pas aller à Chartres?

Aux récriminations turbulentes, Suzanne ne répondait pas; elle répondit à cette question nette et qui ne l'embarrassait pas :

— Je vais te le dire. Mais après ça, bien ou mal, il faudra

me laisser tranquille : je l'aurai gagné. Je ne veux pas aller à Chartres parce que tu m'as promis que nous n'irions pas. Tu t'en souviens?

Il s'en souvenait ; et il se repentait d'avoir été lâche, comme on est lâche dans le désir et dans les délices d'amour. Elle sourit, trop joliment :

— Tu me l'as promis ; et je n'ai pas été une ingrate !

Il fallut le sourire de Suzanne pour que François fût empêché de la traiter comme une fille et qui se vante d'avoir payé de sa personne. Il ne sut pas si un tel sourire n'était pas une caresse encore, jointe à la caresse d'un souvenir qu'il avait tort de chicaner. Il écarta promptement cette incertitude :

— Mais, avant ça, quand je ne t'avais rien promis et que tu n'étais pas à réclamer ton dû, pourquoi ne voulais-tu pas aller à Chartres?

— Je vais te le dire. Seulement, c'est trop simple ; et toi, tu ne cherches que des complications. Je ne voulais pas quitter Paris, parce que je m'y amuse. Et je ne voulais pas aller à Chartres, parce que c'est là que je me suis ennuyée. Voilà tout. J'ai peur de l'ennui comme d'une maladie. Et je ne comprends pas cette envie que tu as de fêter notre anniversaire au moyen de tout cet ennui que Chartres me rappelle. Si mon mariage m'a délivrée de cet ennui, je t'en remercie. Mais alors, ne m'y ramène point, à cet ennui, quand tu sais bien que j'aime tant le plaisir !

Elle avait une façon de nommer le plaisir, qui ressemblait au chant des oiseaux dans l'air et dans la lumière qui sont leur élément et leur joie. Or, il l'avait aimée pour sa gaieté vive ; et, morose, accoutumée à l'ennui chartrain, sans doute ne l'eût-il pas aimée. Dans les moments où il participait à cette alacrité d'un jeune être et si charmant, il admirait sa prédilection pour le plaisir ; mais il fut jaloux d'un plaisir où il crut ne compter qu'à peine et cet amoureux devint un moraliste en veine de remontrances :

— Le plaisir n'est pas tout en ce monde. Et, à Chartres où l'on ne s'amuse pas, tu as pourtant ta pauvre mère !...

Elle se leva, pâlit et ses lèvres tremblèrent. Elle dit :

— Ça, c'est mon affaire, et non la tienne !

D'ailleurs, elle ne paraissait pas émue : offensée seulement.

Du moins, c'est ainsi que François en eut assez vite jugé : trop vite, peut-être ; son courroux ne lui laissait pas le loisir d'être intelligent avec finesse. S'il l'avait vue pleurer, comme elle ne consentait pas à le faire, sans doute l'aurait-il voulu consoler, fût-ce par quelque repentir. Mais on est maladroit et infirme, si l'on a besoin de tels indices pour comprendre. Il ne vit que l'irritation de Suzanne ; et, comme il ne trouvait pas que ce fût à elle de se fâcher, il se rebiffa. Cependant, il eut conscience de n'être pas le plus habile et se dépêcha de conclure :

— Nous partirons jeudi prochain.

— Non ! — fit-elle, d'une voix douce et résolue.

Il répéta :

— Nous partirons jeudi prochain.

— Mais non.

— Mais si !

Comme il avait donné beaucoup de voix, comme aussi elle s'était abstenue de répliquer, il ne douta point d'avoir eu le dernier mot, qui marquait la suprématie de sa volonté d'homme sur les caprices d'une enfant.

V

Le soir, il fut extrêmement sombre et taciturne. Suzanne négligea de s'en apercevoir. Elle se coucha de bonne heure et, lasse de la veille, s'endormit sans difficulté. Auprès de leur chambre commune, François avait une petite chambre, dont il faisait d'ordinaire si peu d'usage que Suzanne et lui, souvent, le matin, s'amusaient à en défaire le lit, par un joyeux scrupule de respectabilité domestique. François se retira dans sa petite chambre ; et, s'il fut la victime de sa dignité, Suzanne n'en eut pas le sommeil moins tranquille : à son réveil, il lui fallut un peu de temps pour se rappeler qu'elle était en querelle ouverte avec son mari.

Et lui, boudait. Ce qui semblait sa bouderie était pourtant un chagrin véritable. En définitive, son amour subissait une cruelle épreuve. Ce n'est pas la question, de savoir s'il aurait dû n'être pas jaloux : il l'était et endurait ce

malaise qui vous taquine tous les instants de la journée et de la nuit. D'ailleurs, il ne prétendait pas avoir bien mené sa polémique avec Suzanne : on n'est pas malin, si l'on engage tout son cœur et sa passion dans un dialogue de ce genre ; et la victoire de Suzanne était la preuve qu'elle avait la liberté de sentiments que donne l'indifférence. La victoire de Suzanne : des silences, des moqueries et, à plusieurs reprises, l'essai de l'aguicher, tout cela n'était qu'habileté qui laissait exactement subsister le principal, un soupçon.

L'amour que François nourrissait pour Suzanne demandait beaucoup plus que l'ordinaire amitié conjugale et demandait tout, comme il eût tout donné, sauf une liberté que supprime l'exigeant amour et dont, à le croire, il supprime aussi le souhait. Puis François qui, depuis sa démission, n'avait pas recommencé de rien faire, accordait à l'amour de Suzanne tout son loisir : et, pour cette petite enfant, n'était-ce pas une charge un peu accablante? Il lui sacrifiait ce qu'il avait de pensée qui ne fût point à la mesure d'elle et à son goût jeune et folâtre : en échange, ne devait-elle renoncer à quelque privilège de solitude et à quelque fantaisie de vaine indépendance? Or, elle avait eu cette abnégation, d'abord : soudain, l'abnégation lui coûte ; elle sent la contrainte ou la refuse. Enfin, l'amour de François pour Suzanne était plein de rêverie et de sensualité aussi : la rêverie suffit à rendre l'amour alarmé ; la sensualité le rend plus déraisonnable. Et François était malheureux. Par un surcroît de disgrâce, tant de chagrin ne savait se révéler qu'en bouderie.

Quand il examinait avec le plus de sérénité possible son cas et le cas de Suzanne, il ne manquait pas de conclure aux torts de Suzanne. Mais, s'il avait eu, lui, tous les torts, Suzanne n'aurait pas été autre qu'il ne la voyait, si douce et naturelle et toute prête à oublier leur désaccord. Elle l'y invitait par toute sa façon d'être, qui n'était point gênée ou artificieuse, mais simple et seulement un peu réservée : elle attendait. Il n'aurait eu qu'un mot à dire et il n'aurait eu qu'à redevenir tel que naguère : il l'aurait trouvée telle que naguère, dégagée de toute rancune et même du mauvais souvenir. Que ne le voulait-il? Or, il le voulait et ne réussissait pas à rompre une espèce de gangue où il avait l'âme enclose et péniblement prisonnière.

Quand il songeait à leur querelle, ce voyage de Chartres qui en était la cause lui semblait une dérision. Toutes les délices qu'il s'en était promises, leur querelle en avait détruit jusqu'à l'espérance et même jusqu'à l'imagination. Que serait, à présent, ce voyage?

Si François y renonçait, le beau cadeau qu'il ferait à Suzanne! Plutôt, il s'épargnerait à lui-même un nouveau chagrin, la déception la pire et le désastre d'une illusion charmante qui se dégrade. Il souhaitait d'y renoncer. Mais, quoi! s'il ne résistait point à son désir de lâcheté, autant valait abandonner tout le gouvernement de son ménage, l'abandonner à qui? à Suzanne et à ses idées frivoles; à Suzanne et à ce Bernard que Francine de Turnèbe avait bien l'air de ne plus contenter. Non! Le voyage de Chartres était décidé, par lui François, en dépit de Suzanne et de Bernard : et il suffisait que ces deux noms fussent réunis pour que toute irrésolution disparût. Bref, Suzanne et François partiraient le jeudi, à l'heure dite : et Suzanne devait n'en pas douter plus que François.

Une allusion que François fit à ce voyage, au cours d'une de leurs causeries imparfaites, n'éveilla en Suzanne aucune révolte, à ce que vit François. Elle ne répondit pas : elle n'avait pas à répondre ; et certes François se fût gardé de mettre un doute en sa petite phrase. Elle parla d'autre chose et du même ton que précédemment, comme si de rien n'était.

Le jeudi, pendant le déjeuner, François dit à Suzanne :

— Tes préparatifs sont faits pour ce soir?

Elle répondit que oui, d'une façon qui essayait de rire ou qui offrait à François de rire et comptait qu'il le fît. Mais François n'y entendit rien ; et, comme alors Suzanne parut un peu étrange, il reprit un peu sèchement :

— C'est le train de huit heures cinquante. Il faut dîner à sept heures et demie. Je vais à Courbevoie, cette après-midi, voir une usine. Mais, à sept heures, je serai là. Tu voudras bien donner tes ordres en conséquence.

Elle ne répondit pas. Il lui demanda :

— Tu entends?

Elle répondit qu'elle avait bien entendu. Comme il redoutait de l'impatienter avant ce voyage, il n'insista point. Ni

l'air étrange de Suzanne, ni la bizarre et courte gaieté qu'elle avait eue ne le tourmentèrent beaucoup. Un instant, il se demanda s'il n'aurait pas dû rire avec elle, au moment qu'elle semblait l'y inviter. Seulement, c'est facile de rire et d'attendre qu'un rire pareil vous remercie de bien vouloir être de belle humeur : François se rendit compte qu'il avait été pris au dépourvu; l'on est toujours pris au dépourvu, quand un malfaiteur vous guette ou une malicieuse créature qu'on aime plus qu'elle ne vous aime. François, mais un peu tard, interpréta le rire de Suzanne comme la promesse d'un facile et gracieux accommodement. Elle ne lui tiendrait pas rigueur : eh ! le fol, ne voyait-il pas, depuis trois jours, qu'elle attendait qu'il redevînt clément? Cette visite d'une usine à Courbevoie lui ouvrait une espérance d'activité ; de sorte qu'il était disposé à la confiance : il ne douta point que, dès leur départ et sitôt enfermés tous les deux dans leur compartiment, leur brouille ne s'évanouît au souvenir de leurs préludes amoureux.

Mais, quand il revint, à sept heures, Suzanne n'était pas rentrée. Elle serait en retard : il en eut de l'impatience. Elle n'était pas rentrée à sept heures et demie : et il en eut de l'inquiétude. Il s'aperçut qu'on ne mettait pas le couvert ; il apprit que Suzanne était sortie en disant qu'ils ne dîneraient pas. Suzanne était sortie peu de minutes avant sept heures, en grande hâte, habillée comme pour dîner en ville. Les malles n'étaient pas faites. Suzanne, au surplus, n'avait aucunement parlé d'un départ : et c'est tout ce que savait la femme de chambre.

— Ah ! bien, — fit-il.

Et il s'enferma dans son cabinet de travail. Il avait les jambes qui tremblaient et la tête perdue. Il se laissa tomber sur un fauteuil et, quelque temps, il ne sut pas s'il était ou non la victime d'un cauchemar ou d'une soudaine démence. Il se leva, comme s'il avait à marcher : mais où aller? comme s'il avait un parti à prendre : mais que faire? Alors, il ne bougea plus ; et, tout debout, les bras ballants, les yeux égarés, il bredouilla confusément et par trois fois :

— Elle est partie !

A la troisième fois qu'il le dit, il pleura. Parmi ses larmes,

il appelait Suzanne ; et il n'avait aucun espoir qu'elle revînt. Ce n'est pas elle qu'il appelait : mais il adressait au souvenir ancien de Suzanne et à tout ce qui lui restait de la fugitive une plainte douce et amère. Et puis il entendit qu'on frappait à sa porte ; et il crut que c'était la fin d'une imposture ou d'un prestige détestable. Tout bonnement, le domestique lui demanda :

— Est-ce que monsieur dîne?

Il répondit que non, qu'il sortait, qu'il dînait dehors. Il affecta de parler net et comme un homme qui n'a rien qui le tourmente. Il pressentit son ridicule prochain de mari abandonné. Il redouta les domestiques, et sa famille, et le monde. Il s'étonna bientôt de s'attarder à de si médiocres soucis. Le principal était ceci, dont l'implacable vérité ne perçait que peu à peu les brouillards du songe autour de lui : Suzanne était partie, à jamais partie. Maintenant, il avait le visage et les mains glacés, la gorge sèche et les idées en déroute.

ANDRÉ BEAUNIER

(A suivre.)

LA 22E DIVISION
AU CHEMIN DES DAMES
LE 27 MAI 1918[1]

> Le vrai vaincre a pour son rôle l'estour non pas le salut; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.
>
> MONTAIGNE

Jusque dans la victoire, l'affaire du 27 mai cause un douloureux malaise ; ce souvenir est pesant comme une mauvaise pensée de la nuit. Cette quantité prodigieuse de gloire militaire dont l'histoire de la France se trouve surchargée depuis le 11 novembre 1918 n'empêche point cet élancement pénible, durable comme un remords. « Après quatre années de guerre, dit Abel Ferry [2], sur de telles positions, avec de telles troupes, un tel événement pose à l'armée française la plus poignante des énigmes. » Et, faisant le bilan de nos pertes dans cette défaite foudroyante, il ajoute : « La perte morale est pire. Le prestige de l'armée française dans le monde est atteint. Jusqu'ici, dans cette guerre, il n'y avait que deux armées invaincues, l'armée française, l'armée allemande. Aux yeux des Italiens, nous avons eu notre Caporetto, aux yeux des Anglais, nous avons eu notre 21 mars. »

1. Voir la carte.
2. Dans son rapport à la Commission de l'Armée sur les événements du 27 mai 1918 (reproduit dans *la Guerre vue d'en haut et d'en bas*).

C'est en des termes presque semblables que Jean de Pierrefeu [1] porte témoignage de la brusque chute de prestige que subit dans ces jours d'épreuve, au regard des nations alliées, notre commandement. Les troupes qui furent engagées dans cette bataille furent pendant très longtemps diminuées dans leur confiance et leur moral. Je me rappelle que les soldats rescapés, avec cette défiance et cette pente au soupçon, qui sont parmi les traits essentiels de l'esprit fantassin, — qui n'est autre que l'esprit paysan, — estimaient qu'on les avait trahis; maintes fois, je fus obligé d'entreprendre des réfutations en règle, mais vainement. Le contrôle postal révéla des critiques amères, prouva une fois de plus que « le peuple a les opinions très saines », peut raisonner justement sur la tactique des grandes unités, tout en s'abandonnant à des mythes insensés. Il est curieux de constater combien les expériences historiques de la guerre de 70, sont restées vivaces dans l'esprit du peuple. Bazaine n'a cessé de hanter la pensée des fantassins depuis 1914, et, au lendemain du 27 mai, son nom revint dans les propos de l'escouade. Les victoires de juillet soufflèrent sur ces malsaines comparaisons qui s'évanouirent à jamais. Mais cette amère défiance témoignait que, dans le sentiment de l'infanterie, les causes de la défaite n'étaient aucunement imputables à la troupe, et, en effet, il n'y eut jamais le moindre doute, parmi le peuple des tranchées, sur la qualité de la défense qu'il avait faite; il y avait là de bons juges, de vieux soldats qui avaient vu la Marne, la Champagne, Verdun, le Chemin des Dames en 1917, la Malmaison ; les officiers combattants sentaient vivement l'iniquité qu'on commettait en les accusant de ne pas avoir tenu. Car ils en furent accusés : des mythes volèrent comme des nuées : des troupes travaillées de défaitisme avaient laissé leurs armes inertes dans leurs mains ; c'était un Caporetto français. Jusqu'à quel point le berceau de ces légendes fut dans les rapports de certains états-majors préoccupés de se justifier, ou persuadés en toute bonne foi que les troupes de la défense étaient en excellente condition pour résister, je ne le saurais dire. Je n'ai vu aucun de ces documents ; en revanche je possède sur les troupes engagées, sur la façon dont le combat fut mené, une foule de renseignements recueillis par moi-

1. Jean de Pierrefeu, *G. Q. G., secteur 1*, tome II, p. 185-186.

même sur le champ de bataille ou de la bouche des soldats. Les récits déjà faits au moyen de documents d'état-major ne font voir, c'est forcé, que l'envers des choses ; il convient de les compléter ou de les redresser par un récit puisé à des sources différentes et plus capables, je crois, de peindre fidèlement la réalité, dont on n'a guère vu, jusqu'à présent, qu'une sorte de traduction symbolique. L'idée que se forme de la bataille du 27 mai celui qui y prit part et qui l'a étudiée au moyen de témoignages directs, vérifiés, donnés par les chefs qui étaient au feu, comme recueillis des bouches les plus humbles et les plus naïves, c'est que cette bataille, loin d'avoir été un Caporetto français, est pour notre armée une des plus glorieuses qui soit.

I

ÉTAT DE LA 22e DIVISION AU MOMENT DE L'ATTAQUE

Le 17 avril, la 22e Division monte en ligne dans le secteur du Chemin des Dames. Cette division bretonne, formée des hommes du Léon, de la Cornouailles, du pays vannetais, est une des plus solides et des plus fidèles. Elle n'a jamais connu la fortune éclatante de ces troupes réservées pour les glorieuses attaques, tenues en condition, soustraites aux épuisantes besognes de secteur ; cependant peu d'offensives se sont faites sans elle, en même temps que peu de divisions eurent pour lot de tels labeurs. La force, la résistance, le dévouement, la résignation du paysan breton ont conseillé d'user d'elle sans ménagements — pour l'occupation après l'assaut, pour le choc comme pour le terrassement. Ainsi, d'octobre 1917 à mars 1918, pas un jour de repos : l'attaque de la Malmaison, la boue épaisse, enlisante du Soissonnais, les gaz asphyxiants dans les ravins du Panthéon, la dure vie de tranchées en hiver et, dans les brouillards de l'Ailette et sur ses bords inondés, les longues nuits, les sombres jours, l'usure peineuse de l'infanterie. Le 19 mars enfin, ses régiments arrivent au repos dans la région de Lagny ; dans la nuit du 22 au 23 mars, ils sont alertés et jetés incontinent dans la bataille au sud de Nesles, sans artillerie et presque sans munitions, contre les Allemands qui ont

percé le front anglais et se ruent sur Amiens. Le 22e Division livre de très durs combats dans la région Nesles, Roye, Montdidier, Cuvilly, Orvillers, Sorel. Le 4 avril, elle est retirée de la bataille ; le 8 avril elle est dans la région de Braine, sur la Vesle et sur l'Aisne, où elle est reconstituée en personnel et en matériel.

Le 16 avril arrive pour la Division l'ordre de prendre le secteur entre Craonnelle et Braye-en-Laonnois, sur le Chemin des Dames. Que valent ses régiments après une réorganisation si hâtive? On voit, dans leurs unités recomplétées, de vieux soldats des classes 98 et 99 enlevés à des régiments de territoriale, à côté des visages imberbes des jeunes de la classe 18 [1]. Certes, les premiers grognent de se trouver dans des régiments d'active, et la classe 18 qui sort des bataillons d'instruction n'a jamais vu le feu, mais les officiers sont sans inquiétude : ils savent que la forte influence du rang et du groupe ne va pas tarder à s'exercer sur les nouveaux venus. De fait, les régiments de la 22e Division, à cette date, continuaient d'être de chauds et vivants laboratoires, entretenant au dedans d'eux-mêmes de puissantes énergies de transformation et de fusion. Les combats du mois de mars n'avaient pas laissé en eux cet accablement, cette démission de force que ressentent les troupes au sortir des grandes batailles d'artillerie ou des longs séjours en secteur. Les soldats estimaient que dans ces combats du Vermandois et de la Haute-Picardie, ils avaient été débordés, refoulés, non vaincus ; eux-mêmes et leurs offi-

1. Voici, par exemple, quelques renseignements sur la reconstitution du 19e régiment d'infanterie. Dans les autres régiments de la Division les renforts sont de même provenance et dans de semblables proportions.

Renforts reçus. Officiers : 9. Troupe 841.

Effectifs par classes.	Classe 1898 : 8	Classe 1917 :	50
	— 1899 : 73	— 1918 :	453

Les autres classes ne sont représentées que par des chiffres très faibles, tous au-dessous de 35.

Effectifs par régions de recrutement :

Lorient	75	Brest	35
Nantes	62	Mézières	28
Rodez	53	Rennes	27
Albi	52	Seine	25
Vannes	41	Clermont-Ferrand	23

Les autres régions ne fournissent que de très faibles contingents.

ciers se jugeaient précieusement augmentés de l'expérience d'une tactique nouvelle : celle de la guerre en terrain libre, réveillés, excités; on pensait qu'on était enfin sorti des tristesses rongeantes de la guerre immobile et de ce profond malaise de la vie de tranchées.

A Presles-et-Boves, où mon bataillon cantonnait, au cœur de ce noble pays du Soissonnais, précieux comme le froment, sacré comme les églises, je me plaisais aux récits des sous-officiers, des chefs de pièce des sections de mitrailleuses. Joie salubre et forte, joie whitmanienne de la convalescence d'un régiment. Je souriais d'ouïr ces descriptions, l'éclat de ces prouesses, ces voix animées à revivre l'aventure de guerre où, de nouveau, appel avait été fait aux qualités de la race : l'agilité du bon sens et des jambes, la vue rapide d'une situation d'où conclure un mouvement, l'ardeur d'un jeu où, pour jouer au plus fort, il faut d'abord jouer au plus malin. En vérité, c'est un plaisir de l'intelligence que prenaient ces troupiers français se communiquant leurs exploits en un langage mêlé de mots bas-bretons et quand il me faudra donner un exemple capable d'illustrer les démarches de « l'empirisme organisateur », je citerai les commentaires que me fit de la bataille le commandant Dulac, adjoint au colonel du 19e, un de ces officiers de troupe incomparablement riches de sagesse et d'énergie, le plus vrai et le plus libre des hommes, celui qui m'a fait comprendre ce que ne suffisaient pas à m'expliquer les vues géniales de Napoléon, même traduites dans l'impeccable langue d'état-major d'un Berthier, l'épopée napoléonienne, œuvre d'un troisième collaborateur qui est l'intelligence pratique de la troupe. Tels étaient, la dernière année de la guerre, ces hommes qui sortaient des combats de mars, non point émus de cette suprême péripétie, mais, avec toute leur gravité de vétérans, comme fouettés d'un nouvel esprit de curiosité, d'une nouvelle ardeur. C'est ce dont témoignent d'ailleurs pour les régiments de la Division tous les « rapports sur le moral », rédigés par les colonels au début de mai.

Ainsi ces vifs foyers de vertu, de camaraderie et d'honneur firent l'amalgame des éléments nouveaux avec les anciens et l'esprit de la troupe n'en fut point altéré. Il manqua à ces unités quelques jours d'assouplissement et de

manœuvre : quand l'attaque se produisit, la cohésion n'était point parfaite ; les chefs commençaient à peine à connaître leurs hommes et les hommes leurs chefs ; pourtant les travaux de secteur, les patrouilles au bord de l'Ailette, les gardes et les exercices d'alerte du groupe de combat avaient déjà accoutumé les vieux territoriaux et les jeunes soldats aux graves solidarités de la bataille. Au total, troupe de qualités un peu éparses et insuffisamment confirmées, mais d'un excellent esprit, et possédant ce qui importe avant tout, une bonne proportion de vieux soldats aguerris, très dévoués et très fidèles, ceux qui vraiment mènent le combat.

Depuis le 28 mars, le général Renouard est à la tête de la 22e Division. Peu avant, le général Braquet a pris le commandement de l'I. D. (Infanterie divisionnaire) et au début d'avril, le lieutenant-colonel Chanson celui de l'A. D. (Artillerie divisionnaire).

Le général Renouard, ancien chef du 3e bureau au G. Q. G. du temps de Joffre, arrivait à la 22e Division avec l'air des grandes choses; il avait à peine dépassé quarante ans, l'activité heureuse d'un sanguin, un génie dru et facile, une intelligence ample et forte plutôt que fine, portée vers les grandes vues où le détail prend sa place et reçoit son sens, le goût d'agir et d'ordonner son action en accord avec les principes, l'habitude que prennent tous les chefs d'état-major, de résumer et de simplifier pour leur « patron » la diversité des choses et l'abondance des accidents, ce qui peut être dangereux pour un commandant de division, mais qui se compensait chez lui par la promptitude de la décision, une allègre vivacité pour faire face de toutes les ressources de son esprit aux multiples hasards de la plus critique situation ; c'est alors qu'on le voyait homme de guerre, heureux d'assumer le poids de la bataille dans la joie de l'action ; alors, il semblait multiplié en lui-même, comme les beaux joueurs auxquels l'imminent péril inspire les plus heureux calculs. Don du tempérament et de la jeunesse ; de fait, il était jeune, brillant et généreux, avec le goût et comme l'instinct de la guerre et du commandement ; il le faisait voir parfois avec un peu d'emphase dans ses façons d'être, ce qui ne laissait point de donner à sourire aux vieux troupiers que nous étions. Mais les vieux troupiers

qui ne jugent point les gens sur quelques gestes à « la chasseur à pied » mettaient en lui toute leur confiance et elle était en bonne place.

De tout autres qualités sont celles du général Braquet, ancien attaché militaire à Athènes et chef de la mission militaire française en Grèce, lui aussi jeune et alerte, plein de pénétrante finesse, nourri dans les disciplines d'état-major, mais recevant au combat moins d'assurance de l'autorité des principes que d'une intelligence infiniment souple des situations et des hommes. On n'entend pas de sa bouche des maximes et des lois, comme aiment tant les brevetés, mais des jugements d'une précision aiguë sur l'opportunité et la balance instable des moyens et de la fin. Ces esprits, en général, sont mal prisés dans l'armée : on préfère les gens à système qui en imposent toujours beaucoup dans les états-majors, car le système donne à l'intelligence la forme de l'autorité. Chez le général Braquet, rien de géométrique, ni de schématique ; à sa riche culture, il joint une subtilité que goûte en lui Venizelos, mais une subtilité sans paradoxe, qui n'est jamais hors de la justesse et qui n'est que la pointe délicate du bon sens, cette essentielle qualité d'un chef qui commande de l'infanterie. Il n'est dupe de rien; sa critique est l'ennemie de toute piperie, celle des mots, des raisons toutes faites, celle des rapports de patrouilles comme celle des principes de l'école. En un mot, il veut toujours juger et il juge merveilleusement. Quand l'intelligence, à ce degré, possède le don de sympathie, elle est maîtresse dans la connaissance et le maniement des hommes et c'est là la raison des sentiments que les soldats avaient pour lui. Les soldats de la quatrième année de la guerre ne donnaient point leur estime à n'importe qui; on le sait assez; les fantassins de la 22e Division se plaisaient à voir à leur tête un chef ayant cette vive compréhension des choses de l'infanterie, cet art de discerner les impondérables que les goûts, les habitudes, les tendances, les préjugés, les susceptibilités du combattant apportent dans le combat, un esprit si souple et si vif à voir les possibilités et les impossibilités, à utiliser les moyens, à découvrir d'une pénétrante prescience cette solution qui est toujours, dans la bataille, à la fois la plus simple et la plus difficile à trouver.

Le colonel Chanson est un de ces merveilleux artilleurs coloniaux qui ont ajouté à leur mathématique l'expérience de dix ans de guerre hors de France et en France. Fameuse école à produire des hommes; dans ses yeux pleins d'une ironie souvent narquoise, brillait la hardiesse d'un noble caractère et celle d'un esprit pénétrant et vif, incapable de concevoir même qu'on puisse atténuer, par respect hiérarchique, la brutale indiscrétion d'une vérité désagréable à un chef. C'était une joie supérieure que de l'entendre avec une clarté saisissante débrouiller une situation, exposer une impossibilité, évaluer les capricieuses librations de la bataille, mesurer, en fonction du temps et du lieu, les déplacements de ses canons.

En vérité, la Division possédait en mai 1918 des chefs exceptionnellement brillants, un commandement de la plus rare qualité.

II

LA POSITION

La Division, en ce secteur du Chemin des Dames, ne se trouvait pas sur un terrain inconnu : elle avait combattu sur ce champ de bataille en mai 1917 ; ce sont les régiments de la 22e Division qui, le 5 mai, ont enlevé le Doigt d'Hurtebise, Ailles, Courtecon ; beaucoup des officiers et des soldats retrouvent familièrement les accidents de cette haute falaise calcaire, les cheminements, les abris, les chemins et les pistes, les entrées de creutes. Le jour de l'attaque, nos troupes auront la parfaite connaissance du terrain, condition qui donne à l'infanterie une précieuse sensation de sécurité et décuple l'efficacité de son effort ; et il en est de même pour son artillerie, pour ce 35e de Vannes, dont la bravoure et la virtuosité technique ont toujours fait l'admiration des infanteries auxquelles parfois il a été prêté [1].

1. Rien d'émouvant comme l'estime qu'avaient nos fantassins pour les artilleurs du 35e. Dans ce corps d'armée de Bretagne, province où les familles sont si nombreuses, il arrivait très souvent qu'un fantassin avait un frère au régiment d'artillerie de Vannes; les pointeurs et les servants, au combat, avaient le sentiment d'aider et de défendre leurs parents ou leurs frères au-dessus desquels passaient leurs trajectoires.

Cette position était jugée inexpugnable, mais il suffit peut-être qu'une position soit jugée telle pour qu'elle tombe dans la possibilité d'être enlevée ; sur un plan en relief, dans un bureau d'état-major, le Chemin des Dames paraît une muraille capable d'arrêter tout assaut, un brise-lames qui rompra les reins à toutes les vagues ; c'est une forteresse à la redoutable courtine, au pied de laquelle coule, entre l'ennemi et nous, le ruisseau marécageux de l'Ailette. Les analogies révélées par de trompeuses métaphores conseillent d'économiser à l'excès les troupes d'occupation sur un terrain qui paraît se défendre tout seul. De fait, le secteur attribué à chaque division est considérable : pour son compte la 22e a un front de 13 kilomètres à défendre entre la ferme Froidmont et le village de Craonnelle ; les bataillons de première ligne s'étendent sur 2 kilomètres à vol d'oiseau, sur 3 kil. 500 environ en tenant compte des sinuosités de la première parallèle. Chaque bataillon est ainsi déployé sur une longueur qui est celle du front normal tenu par une division entière dans la défensive en profondeur. Abel Ferry fait très justement cette remarque et il ajoute : « *Mais ici le terrain est particulièrement fort* », sans faire attention qu'il se rend dupe, lui aussi, de cette illusion qui consiste à croire qu'un terrain se défend par sa configuration même. Cette idée est de moins en moins vraie, à mesure que croît la puissance des moyens d'attaque. Par exemple, on verra plus loin que la méthode offensive allemande de 1918 s'est révélée comme éminemment efficace à supprimer les avantages que la défense pouvait trouver dans la configuration d'un tel terrain et même à en faire tourner les particularités à l'avantage des assaillants.

A vrai dire, les fantassins, gens habitués à se poser le problème de la défense en termes concrets et réels, à le résoudre sans métaphore, avaient bien vu les difficultés de la défense sur cette position réputée imprenable. Cet étroit plateau dont les deux versants sont par endroits presque à pic, est défendu par une parallèle de résistance qui court au bas des pentes nord[1] et par une parallèle de soutien située à la crête mili-

1. Appelée sur les plans de défense, rapports et comptes rendus, ligne des R (R 1, R 2, R 3, désignant de l'est à l'ouest les groupes de combat placés sur cette ligne de résistance).

taire[1]. La majeure partie de l'infanterie active (2 bataillons accolés par sous-secteur de régiment, au total 6 bataillons sur 9) occupe ces deux parallèles. A environ 5 ou 600 mètres en arrière vient une parallèle des réduits gardée par des territoriaux ; elle suit la crête géographique, s'écartant peu de la ligne droite tracée par le Chemin des Dames. Cette première position n'a aucune profondeur ; la parallèle avancée et la ligne des réduits sont séparées par une distance moyenne d'un kilomètre, en certains endroits, cette distance n'est pas supérieure à 300 mètres. Vice capital, qui expose la position au danger de craquer tout entière sous le premier choc, l'assaillant pouvant enlever du même bond ces trois lignes successives.

Pas davantage les occupants de la position intermédiaire n'auront le temps de « voir venir » l'ennemi ; car cette position, défendue par des mitrailleuses dites de position, et par trois bataillons territoriaux déployés sur 13 kilomètres de front se développe à 2 kilomètres environ de la parallèle des réduits. Sur une très grande longueur, l'intervalle n'est pas d'un kilomètre. Abel Ferry a été abusé, quand il dit dans son rapport, que la position intermédiaire était à « 5 ou 6 kilomètres » de la première position. A aucun endroit une telle profondeur ne sépare les deux positions qui, à l'ouest du monument d'Hurtebise, sont exactement à 700 mètres l'une de l'autre et, au village de Troyon, à 600 mètres. La position intermédiaire, d'un tracé souvent très défectueux, est pour ainsi dire collée à la première position, elle ne fait qu'un avec elle, elle sera aveuglée, écrasée, nivelée en même temps que les premières parallèles, et comme elles, conquise d'un même élan des troupes ennemies.

Telle est la conséquence de ce défaut de profondeur. La préparation d'artillerie écrasera aussi bien les troupes de la position intermédiaire que celles de l'avant et l'attaque avalera d'un seul coup les deux systèmes de tranchées; cette minceur de la position résulte de l'étroitesse du plateau qu'on a voulu utiliser conformément à la métaphore topographique comme môle ou brise-lame, dont on a voulu mettre à profit les crêtes et les contre-pentes au risque de rapprocher

1. Appelée ligne des S (S 1, S 2, S 3, désignant les groupes de combat placés sur cette ligne de soutien).

excessivement les lignes de défense, sans tenir compte du principe éprouvé de la profondeur. D'autre part, l''infanterie voyait, avec inquiétude, qu'elle était massée sur les pentes nord, bien visibles pour l'ennemi, commodes pour les plus minutieux repérages, et où les communications avec l'arrière ne pouvaient s'établir que très difficilement. Sur le versant découvert de cette position supposée inexpugnable, elle prévoyait, avant le 27 mai, combien pourrait être précaire la défense qu'elle y ferait, le cas échéant. Car ce plateau était, certes, un magnifique observatoire, mais un observatoire sur lequel nous étions observés, — un observatoire occupé non seulement par quelques guetteurs, mais par presque toute la garnison qui se sentait épiée dans tous ses gestes par les observateurs allemands de la Bove, de Neuville, de Colligis, de Trucy. Il était impossible à nos soldats de se déplacer le jour sur ces pentes exposées aux regards et aux coups ennemis ; dans tels de nos postes, dans certains groupes de combat, les hommes restaient terrés tout le jour, ne recevant leur nourriture qu'une fois par vingt-quatre heures, accroupis dans des abris malsains, dans cette pénible humilité qui épuise et décourage. Vienne l'attaque, pensaient les officiers, les renforts ne dépasseront pas la crête et même nos troupes pourront-elles déboucher de leurs abris, de ces creutes que les Allemands connaissent pour les avoir occupées, dont les entrées bien repérées et béantes vers le nord recevront de droit fil les obus et les minen. Or, on sait que le succès d'un combat défensif dépend de la rapidité avec laquelle les troupes sortent des abris et gagnent les emplacements de combat. Un retard de quelques secondes peut faire perdre une bataille puisque l'assaillant marche dans les éclatements de son barrage roulant. De fait, en maints endroits, les abris s'écrasèrent sur nos soldats; en maints endroits la sortie nord des creutes fut obstruée et par exemple à la grande creute du Dragon, peut-être la plus solide, la mieux aménagée et la mieux fournie du secteur. Il me souvient avoir entendu mes troupiers, qui n'avaient lu ni Jomini, ni Clausewitz, ni Totleben, critiquer avec une justesse de vue étonnante, la confusion qui semble avoir été commise au Chemin des Dames entre une position de surveillance et une position de combat.

En somme, la valeur défensive de la position ne consistait guère que dans les obstacles du fossé de l'Ailette et des pentes escarpées du plateau ; mais c'étaient des obstacles aisément franchissables et d'ailleurs l'obstacle n'a plus aucune valeur tactique si, pendant qu'on le franchit, le feu de l'adversaire est supprimé ; or, c'est ce qu'obtiendra avec une efficacité presque parfaite la méthode offensive de von Hutier. Le Chemin des Dames, par ses observatoires, était une admirable position d'avant-postes ; par ses obstacles et ses abris, il aurait pu constituer une admirable seconde position, s'il avait été couvert par une position d'avant-postes au nord de l'Ailette. L'état-major, abusé par ses avantages naturels, voulut en faire à la fois une position de surveillance pour utiliser ses observatoires et une position de résistance pour utiliser ses obstacles, ses abris, l'angle mort du versant sud, propice aux mouvements des réserves ; à ce propos tous les anciens combattants de 1917 se rappelaient que la défensive allemande s'était faite par une merveilleuse utilisation des unités de réserve lancées hors des abris au moment opportun et déplacées sur le versant nord à l'abri de nos coups. Les conceptions qui furent appliquées au Chemin des Dames retardaient d'une année ; on crut qu'en 1918 on pouvait se défendre comme en 1917 : le trommel feuer de Riga et de Saint-Quentin n'était point venu jusqu'à toutes les oreilles. Pierrefeu note que dans nos états-majors les rapports sur la tactique de von Hutier qui révolutionnait la guerre de position, renversait le double dogme de l'inviolabilité des fronts et de la limitation des objectifs d'attaque, furent lus distraitement sans qu'on fût frappé de cette formidable nouveauté, sans qu'on en aperçût les conséquences [1]. La plupart furent comme le procurateur de Judée ; ils ne virent rien de nouveau sous le soleil ; et ce plan de défense du Chemin des Dames

1. Ces conséquences furent aperçues dans leur plus lointain développement par le maréchal Pétain, ainsi qu'en témoignent ses admirables Directives de l'hiver, notamment la Directive N° 4, et ses Instructions pour l'application de la Directive N° 4. L'histoire dira un jour les difficultés qu'il rencontra pour persuader tels de ses lieutenants de la nécessité d'une parade si hardie : mettre les gros en place sur les deuxièmes positions. Le plus humble fantassin sentait profondément quelle étonnante justesse il y avait dans cette vue que certains jugeaient dangereuse, voire scandaleuse. Lumière en haut, lumière en bas ; mais l'entre-deux resta longtemps opaque.

fut fait sur le modèle de tous les plans de défense qui, se répétant les uns les autres, avaient été rédigés depuis la fin de 1914. On mit tous les moyens de défense là où il ne fallait mettre que les moyens d'observation ; après les avant-postes, il n'y eut plus de réserves. Le général Renouard dira plus tard avec amertume, lorsqu'on lui reprochera d'avoir fait une mauvaise défense : « On se défend avec des réserves, je n'avais pas de réserves. » Et de fait, il se trouva dans la situation d'un commandant d'avant-postes dont toutes les forces auraient été réparties dans les petits-postes et les grand'gardes et qui, sous le choc de l'assaillant, ne disposant d'aucune réserve, n'a plus qu'à assister impuissant à la submersion de ses lignes.

Une autre infériorité de la position provenait de la différence considérable de niveau entre la parallèle de résistance et la parallèle de soutien ; sans doute, cette différence permettait d'avoir deux étages de feu, mais la pente abrupte empêchait les feux de flanquement ; les mitrailleuses placées presque en totalité à la ligne de changement de pente nord, à la crête militaire, ne donnaient dans la vallée de l'Ailette que des tirs fichants peu efficaces. Quant à les placer au bas des pentes pour obtenir une zone de rasance, c'eût été les mettre dans la ligne avancée, procédé dangereux, justement condamné, car il livre les meilleurs engins de l'infanterie à la merci d'un coup de main. Çà et là on s'y résolut, lorsque le terrain, la nécessité de battre un intervalle imposèrent cette solution, mais ce furent des cas exceptionnels. D'ailleurs, là même où elles étaient le plus favorablement mises en place, les armes à tir rapide ne pouvaient que difficilement flanquer nos parallèles ; les flanquements étaient interdits par le bouleversement du terrain qui réduisait à rien les champs de tir, élevait devant nos mitrailleuses de véritables buttes qui avalaient les balles à peine sorties du canon. Ainsi les groupes de combat, au lieu de se prêter un appui mutuel, au lieu de constituer dans la solidarité de leur action un barrage continu de feu, étaient isolés les uns des autres, séparés par des intervalles non battus de plusieurs centaines de mètres [1], dérobés

1. Par exemple — pour n'en citer qu'un seul — entre le G. C. (Groupe de Combat) de la Demi-Lune à la tranchée du Chemin Creux, ouest d'Ailles et le G. C. de la cote 105,9, il y avait un intervalle de plus de 1 kilomètre, très impar-

à la vue des groupes voisins, dans le chaos de ce champ de bataille où la force de l'infanterie se trouvait ainsi brisée, émiettée par le terrain même.

Les défenses accessoires étaient incomplètes ; pas de réseau continu ; l'encagement des groupes de combat n'était pas terminé, les difficultés du terrain le rendaient impossible en plusieurs endroits.

III

LA GARNISON

La longue courtine de cette place forte naturelle, entre Craonnelle à l'est et la ferme Froidmont à l'ouest, est occupée par les trois régiments d'infanterie de la 22e Division ; au centre le 62e, ayant à sa droite le 118e et à sa gauche le 19e. A l'ouest, la ligne est tenue par la 21e Division qui est en secteur depuis plusieurs mois; à l'est, la 50e Division britannique, général Jackson, garde le plateau de Craonne depuis les premiers jours de mai. C'est une des divisions anglaises décimées par la bataille de la Somme; elle vient d'être recomplétée par des contingents londoniens qui n'ont jamais vu le feu.

Outre ces neuf bataillons d'active, la garnison comprend encore neuf bataillons territoriaux.

Le secteur de la division est divisé en trois sous-secteurs de régiments dans chacun desquels, ainsi qu'on l'a déjà dit, deux bataillons d'infanterie active occupent les deux premières parallèles, dites de résistance et de soutien. Chaque sous-secteur de régiment dispose encore de deux bataillons territoriaux pour la défense de la ligne des réduits.

La position intermédiaire est tenue par trois bataillons territoriaux dont les faibles effectifs sont égrenés sur une longueur de 14 kilomètres.

Restent trois bataillons d'active, en réserve de division.

Les effectifs des différentes unités étaient faibles. Certaines

faitement battu par la section de mitrailleuses de la ferme de la Bovelle, section qui avait devant elle un terrain à modelé très accusé et très couvert, sur lequel elle ne pouvait faire qu'un tir fichant. Bien d'autres exemples semblables pourraient être cités sans parler de la position intermédiaire où chaque bataillon territorial avait un front de plus de 4 kilomètres à vol d'oiseau.

compagnies étaient tombées à 115 hommes; des compagnies de mitrailleuses à 60 hommes ; beaucoup de compagnies n'avaient que deux officiers, des compagnies de mitrailleuses n'en comptaient qu'un seul. Cette faiblesse numérique avait trois causes : les contingents d'avril destinés à recompléter les unités avaient été insuffisants ; le pourcentage des permissionnaires était alors de 8 p. 100 ; enfin la grippe rendait indisponible un nombre assez considérable de combattants. Tel bataillon, le 27 mai, comptait 30 malades. Voici un tableau qui donne par régiment, le nombre des combattants dans les tranchées le jour de l'attaque.

19e :	Officiers...	48	Troupe....	1 490
62e :	— ...	50	—	1 987
118e :	— ...	46	—	1 795
	Total...	144	Total...	5 272

Ces chiffres ne comprennent pas les fractions de régiments qui ne sont pas dans la zone de bataille : T. C. (trains de combat), T. R. (trains régimentaires), échelons de mitrailleuses, infirmeries de corps, etc.

Les régiments de territoriaux affectés au secteur étaient : le 74e avec ses trois bataillons dans le sous-secteur ouest, le 73e avec ses trois bataillons dans le sous-secteur du centre; enfin dans le sous-secteur de l'est deux bataillons du 68e et un bataillon du 22e. Plusieurs de ces bataillons n'étaient pas au complet, plusieurs de leurs unités, voire des compagnies entières étaient détachées et occupées à des travaux à l'arrière du front [1].

Abel Ferry estime que ces trois régiments de territoriaux représentaient 3 920 fusils, chiffre que l'on peut admettre

1. La 1re compagnie du 74e se trouvait la veille de l'attaque détachée à Brenelle, à 12 kilomètres en arrière. Alertée dans la soirée du 26, elle reçoit l'ordre de rejoindre son bataillon, sur le Chemin des Dames, au nord de Braye-en-Laonnois. Quand, à la nuit, elle arrive sur sa position, à 1 heure, s'abat sur elle l'avalanche de la préparation d'artillerie allemande ; elle est décimée sous ce torrent de projectiles, perd deux de ses officiers ; réduite à 80 hommes, elle est à grand'peine rassemblée par un chef de section, le lieutenant Henriot qui la conduit à son emplacement et la met à l'abri. D'autres unités territoriales, trop éloignées ou occupées à un service de police, ne rejoignent pas leur régiment. (Vauxtin, Œuilly, etc.)

comme approximativement exact [1]. Si l'on y ajoute les 400 territoriaux des compagnies de mitrailleuses de position, nous obtenons le total suivant :

5 416	combattants	(active).
3 920	—	(territoriale).
400	—	(C. M. P.). compagnies de mitrailleuses de position.
9 436	fantassins combattant sur la position.	

Contre ces 9 500 fantassins, l'assaut sera donné par au moins six divisions allemandes de première ligne, appuyées par des divisions de deuxième ligne dont le nombre exact ne sera connu que par les documents que publiera un jour le Grand Quartier Général allemand. Si l'on tient compte simplement des six divisions de première ligne, il est facile d'établir un calcul qui permettra d'évaluer la violence du choc. Nul n'ignore que la division allemande est plus forte en infanterie que la division française : elle comporte 9 000 fantassins. C'est donc 54 000 Allemands qui le 27 mai, à 4 heures du matin, s'élancent contre 9 500 Français. Et encore faut-il remarquer l'inexactitude de cette comparaison qui ne tient compte ni du nombre des troupes allemandes de deuxième ligne, ni de la qualité de ces troupes qui comprennent une division de la garde et qui ont passé plusieurs mois au repos et à l'entraînement, ni de la masse d'artillerie prodigieusement forte qui appuie l'attaque, ni enfin des pertes infligées avant l'heure de l'assaut à la garnison française soumise pendant trois heures à un bombardement d'une violence sans précédent. Les plus justes, les plus saines évaluations conseillent donc de dire que dans ce combat nos troupes ont lutté à un contre huit [2].

Personne ne peut dire encore quels moyens d'artillerie

1. Tous ces corps de troupe, régiments d'active aussi bien que régiments territoriaux, ont perdu leurs archives dans la bataille; furent abandonnées également les archives de l'I. D. (Infanterie divisionnaire), de l'A. C. D. (artillerie de campagne divisionnaire) et la plus grande partie de celles de la Division. Il est donc aujourd'hui extrêmement difficile de recueillir des documents permettant d'établir avec exactitude les chiffres d'effectifs. Ceux que je donne sont exacts pour l'active, approximatifs pour la territoriale.

2. Le bulletin d'information du G. Q. G. français du 16 juin 1918 dit qu'il y eut dans cette bataille contre 6 divisions françaises et britanniques « une quarantaine de divisions échelonnées en profondeur ». Mais à cette date du

furent mis en œuvre par les Allemands dans cette bataille. 4 000 pièces peut-être dévastèrent la position avant l'assaut. « Dans le bois de la Neuville, seul, il y avait 24 batteries[1] ».

Les canons français, trop faibles en nombre, seront détruits à l'heure où l'infanterie allemande abordera nos lignes. Pour son compte la 22e Division comptait comme artillerie de campagne :

35e R. A. C. (Régiment d'artillerie de campagne) : 9 batteries.
212e R. A. C. P. (Régiment d'artillerie de campagne portée) : 9 batteries.

En outre, comme artillerie lourde :

155 C. M. 1912 (ancien modèle) : 4 batteries et 6 canons de 90 m/m.

Cette dotation en artillerie qui peut paraître forte pour l'effectif d'une division était faible eu égard à l'étendue du front. Nos canons, ne pouvant fournir un barrage continu en avant de notre première parallèle, protégeaient simplement de leur feu les saillants ; les intervalles entre ces tronçons de barrage devaient être battus par les engins de tranchées dont disposait l'infanterie[2], engins peu efficaces, servis en outre

16 juin, les données exactes faisaient encore défaut, il convient donc de ne pas accueillir ces chiffres sans défiance.

Mes évaluations sont extrêmement modérées, et à dessein. Il se peut qu'on les découvre un jour inférieures à la réalité, quand sera publié l'ordre de bataille allemand pour cette journée du 27. C'est ainsi que M. Joseph Reinach, dans l'étude qu'il a faite de cette bataille à la *Revue Hebdomadaire* donne les chiffres suivants : « 7, puis 10 divisions contre notre 22e Division ». Si cela est confirmé, nos fantassins se sont battus 1 contre 10, ou 1 contre 12.

1. Rapport du commandant Verjux, commandant le 1er bataillon du 62e. Il rapporte des déclarations que lui firent après sa capture des officiers allemands. « L'ennemi aurait amené ses batteries en quatre jours, 7 000 pièces auraient été concentrées pour l'attaque. »

2. C'est-à-dire pour chacun des trois régiments d'infanterie :

2 canons Stokes.
2 canons Jouandeau-Deslandes 1916.
2 canons Jouandeau-Deslandes 1917.
4 Brandt.

Avec un approvisionnement de 260 coups pour les Stokes.
175 — — JD 1916.
100 — — JD 1917.
400 — — Brandt.

Ces engins à tir courbe sont des canons d'accompagnement qui permettent à l'infanterie, dans un assaut, de réduire un nid de résistance, une position de mitrailleuse. Leur utilisation pour un barrage défensif ne peut donner que peu de résultats.

par des équipes de formation récente et mal expérimentées; les Brandt notamment étaient servis par des équipes improvisées avec des voltigeurs pris dans le rang.

Le commandement, sans doute à partir du jour où il se mit à redouter une attaque, vit avec inquiétude la faible densité des feux dans les secteurs de l'armée. Peu de jours avant le 27 mai, il donna l'ordre aux régiments de mettre en batterie des mitrailleuses supplémentaires, dites mitrailleuses de secteur ; dans les parcs d'artillerie, dans les centres d'instruction on fit une levée en masse de toutes les vieilles mitrailleuses de Saint-Étienne, essoufflées, capricieuses, têtues, rétives, qui avaient heureusement disparu de l'armement de l'infanterie, remplacées par les robustes et simples Hotchkiss. Les officiers mitrailleurs consultés protestèrent contre ce mauvais cadeau ; les colonels montrèrent peu d'enthousiasme. Le commandement n'en voulut point démordre ; on fut accablé de mitrailleuses ; à ce prix l'état-major achetait une trompeuse sécurité : les nouvelles mitrailleuses, portées sur les plans directeurs avec de terrifiantes zones battues au crayon rouge, lui donnaient à la fois la rassurante vision d'une défense formidable et la tranquillité du devoir accompli. Mais c'était une de ces illusions dont peuvent seulement s'abuser ceux qui n'ont point la pratique de la troupe. Comment servir ces mitrailleuses? Il fallut prélever dans les compagnies des voltigeurs, des grenadiers, — non des soldats médiocres, mais de bons sujets capables d'apprendre vite le maniement d'une pièce si délicate et si compliquée qu'elle demande de longs mois de pratique avant de pouvoir être docile aux mains d'un spécialiste. Le résultat, c'est qu'on perdit de bons grenadiers et de bons tireurs au fusil pour ne pas acquérir même de médiocres mitrailleurs. Perte sèche pour la défense [1].

1. Abel Ferry paraît avoir confondu ces « mitrailleuses de secteur » avec les « mitrailleuses de position », quand il dit : « Enfin les mitrailleuses de position étaient nombreuses : 64 à la 22e D. I. » Les mitrailleuses de position servies par es territoriaux des compagnies de mitrailleuses de position étaient au nombre de 48. A. Ferry a grossi leur nombre de celui de ces inutiles engins dont je viens de parler et il obtient un total élevé qui lui paraît surprenant ; il le cite comme un des traits qui rendent invraisemblable « que les trois divisions n'aient pas tenu quatre heures ». Il n'est pas un homme de troupe qui ne sache que ces mitrailleuses supplémentaires étaient plus nuisibles qu'utiles à la garnison qu'elle privait des services de bons grenadiers et de bons voltigeurs. — Toutefois

Ainsi cette grande place forte qui commande la vallée de l'Aisne et qui défend Soissons n'est tenue que par une faible garnison disposant de faibles moyens. Le commandement, de toute évidence, compte sur la valeur topographique de la position, mais en fixant les effectifs de secteur, il est descendu au-dessous de la juste limite et, surestimant l'importance de l'obstacle, il a diminué à l'excès la densité du feu. Faute de jugement indéniable, l'obstacle n'agit point par sa seule inertie, sa passivité. C'est vrai qu'il permet d'économiser l'infanterie ; mais l'art de commander consiste à déterminer chaque fois quelle est la garnison et quels sont les moyens de feu qui doivent rendre effective la valeur de l'obstacle, les quantités proportionnées d'infanterie et d'artillerie, au-dessous desquelles l'obstacle est comme s'il n'existait pas. Or, sans aucun doute, cette juste estimation, ce prudent dosage manquèrent. La quatrième année de la guerre cependant ces données n'étaient plus à découvrir ; elles figuraient sur des tables schématiques, abaques du combat, que l'expérience de la guerre de position depuis octobre 1914 avait dressées et consacrées, gravées dans le cerveau des chefs.

IV

LE PLAN DE DÉFENSE

Le plan de défense donnait à ces troupes si faibles en nombre, si faiblement appuyées en artillerie, la mission la plus simple, mais aussi la plus dangereusement imprudente : résister sur place. « Le général commandant l'armée, dit Abel Ferry, avait donné comme mission, à la date du 9 avril, à ses corps d'armée de combattre jusqu'au bout sur la première position. » Le 11e Corps devait interdire « à tout prix » à l'ennemi « de prendre pied au sud de l'Ailette, et au nord du plateau

il ne faut pas s'exagérer la perte subie par la défense du fait de ces malencontreuses Saint-Etienne, car j'imagine qu'à la bataille, les mitrailleurs improvisés, devant l'inutilité de leur nouvel engin, revinrent promptement à leur ancien outil de guerre, à la grenade et au lebel ; mais alors qu'on ne vienne point compter ces mitrailleuses parmi les moyens matériels capables de renforcer la défense. Tenons-les pour ce qu'elles étaient, c'est-à-dire pour rien.

des Dames. » Plus loin, Ferry précise encore : « Les instructions du général Duchêne du 20 mai donnaient aux Anglais comme aux Français « la ligne principale de résistance[1] comme étant la première ligne de la zone de bataille, à défendre à outrance et à reprendre le cas échéant, la ligne avancée de la position intermédiaire constituant l'arrière de la zone de bataille ». Ces deux limites permettent ainsi de juger de la profondeur qui était ainsi donnée à la zone de bataille et par suite au dispositif de défense. La zone de bataille ainsi délimitée a 2 kilomètres et demi de profondeur au maximum ; elle s'étrangle parfois jusqu'à n'avoir pas plus de 1 300 mètres de profondeur entre Cerny et Vendresse comme au nord de Paissy. Telle est la mince bande de terrain sur laquelle va être articulé le dispositif, ou plutôt, car ainsi il n'y a plus d'articulation possible, sur laquelle vont être alignées les unes derrière les autres les différentes unités de la défense. Ce plan méconnaît le principe de la résistance en profondeur au point de prescrire le tassement vers l'avant le plus dense possible, comme on le pratiquait dans l'hiver 1914-1915.

En vertu de ces ordres, dans le secteur de la 22e division, 6 bataillons d'infanterie active sont massés dans les deux premières parallèles, dans la vallée de l'Ailette ou à la crête militaire nord, c'est-à-dire que la presque totalité de nos meilleures troupes occupe la zone du champ de bataille où les tirs de destruction préparés par les repérages de l'observation directe vont tout bouleverser, tout détruire ; en vertu de ces ordres, six bataillons territoriaux seront disposés sur la ligne des réduits qui suit sensiblement le Chemin des Dames, à la crête géographique, sous un feu aussi violent que les deux parallèles de résistance et de soutien; en vertu de ces ordres, trois bataillons territoriaux seront disséminés sur la ligne avancée de la position intermédiaire, celle qui constitue l'arrière de la zone de bataille et qui est si rapprochée de l'avant qu'elle sera soumise à l'écrasement de la préparation d'attaque, de son commencement à sa fin ; en vertu de ces ordres, les trois bataillons d'active réservés prendront place dès le début de l'alerte dans des places d'armes

1. C'est la ligne dite des R au bas des pentes Nord du plateau des Dames, la parallèle la plus avancée de notre position.

battues par un feu aussi violent que le reste de la position. Au total, la 22e Division n'aura aucun de ses éléments en dehors de la zone ravagée par le canon allemand, sauf le poste de commandement du général de division ; des organes aussi importants pour la conduite de la bataille que le P. C. de l'Infanterie divisionnaire, le P. C. de l'Artillerie de campagne divisionnaire, le P. C. de la brigade territoriale[1] sont, en vertu du fatal principe qui inspire tout le plan de défense, si rapprochés de la ligne avancée qu'ils seront en butte comme elle à l'action de l'artillerie ennemie dès le premier moment, qu'à partir de *1 heure* du matin, il seront privés de moyens de communication et que l'exercice du commandement y sera presque impossible.

Ainsi tout le poids de la défense se porte vers l'avant, là où portera précisément tout le poids de la préparation offensive. Alors que la bonne parade consistait à soustraire nos bataillons si peu nombreux à l'avalanche des obus et des minen, ils seront alignés dans les parallèles d'une position sans profondeur sous un feu foudroyant qui durera trois heures. Le commandement ennemi ne pouvait pas mieux désirer ; on conçut et on appliqua le plan de défense qu'il nous aurait dicté, s'il l'avait pu ; on acceptait les conditions mêmes dans lesquelles il souhaitait livrer la bataille en mettant de son côté toutes les chances de triomphe ; on allait au-devant de ses vœux ; on commençait par placer sous ses coups tout ce qui aurait pu, au sud de l'Aisne, l'arrêter et le tenir en échec. Les Allemands, sans nul doute, durent un moment refuser de croire à tant de bonheur ; peu après le commencement du bombardement, ils lancèrent des reconnaissances offensives, par exemple sur le Téton, petite hauteur au nord d'Hurtebise pour voir si nous n'avions pas fait le vide devant la menace de leur assaut. Ils furent immédiatement rassurés.

Le plan de défense interdit de même au cours du combat toute manœuvre ; bien plus il supprime l'intervention des chefs, il annihile le commandement parce qu'il le met dans l'impossibilité de s'exercer. Par une sorte de fatalisme, par

1. Le P. C. de l'I. D. et le P. C. de l'A. C. D. se trouvent dans le village de Paissy, à 3 kilomètres de la première parallèle, celui de la brigade territoriale (général Zeude), dont dépend le 19e d'infanterie, se trouve à Verneuil-Courtonne, à 4 kilomètres. Le P. C. de la Division est dans une creute près du village d'Œuilly.

un refus singulier de « faire travailler son cerveau », comme dit le maréchal Foch, celui qui l'a conçu s'est arrêté à une solution paresseuse qui condamne tous les chefs subordonnés à une égale paresse. « Résister sur place. » Plan commode, seulement admissible quand une savante mise en place aura su préalablement réserver des forces pour corriger le dessin de l'imprévisible bataille. Ici, tout est aventuré d'un coup, sans droit de reprise, sans qu'on puisse effacer et redresser la courbe du combat. Ainsi les chefs cessent d'être les commandants de leurs troupes, ils en sont les spectateurs. Spectateurs aveugles d'ailleurs, isolés au fond de postes envahis par les gaz, barrés par les éclatements. Tous les chefs au-dessus du capitaine sont supprimés : la bataille, pour les commandants, les colonels et les généraux, ce sera l'impuissance, la fatigue, la tension nerveuse, la cruelle immobilité, l'angoisse terrible des P. C. quand on ne sait rien et qu'on craint tout.

Que peuvent-ils en effet ? Actionner les trois bataillons réservés? Mais dès le début du combat, ces unités ont gagné des emplacements, d'où elles ne peuvent que difficilement déboucher, sous le feu de l'ennemi, où elles sont isolées sans recevoir d'ordres ni de renseignements. Et comment d'ailleurs les utiliserait-on puisque dans les grands P. C. il est presque permis de dire qu'on ne recevra de nouvelles du combat que par les grenades allemandes éclatant à la porte.

Ainsi les chefs de haute valeur que possédait la Division lui seront bien inutiles. C'est pourquoi un Renouard sentira vivement de quelle injustice il est victime quand on le relèvera de son commandement. Il ne pouvait en effet commettre de faute, puisque son rôle, par définition, était *nul*.

Y a-t-il eu là, comme le soupçonne Abel Ferry, divergence de vues entre le général commandant la 6e Armée et le général commandant en chef? Les Instructions prescrivant de résister sur la première position ont-elles été données au mépris des directives du maréchal Pétain recommandant de toujours mettre les gros en place sur les secondes positions? C'est ce que nous ne saurions dire, nous autres troupiers, humbles exécutants qui avons la vue bornée à la limite de notre champ de tir. J'ai su que dans le secteur de la 61e Division, qui occupait, à la gauche du 11e Corps, la forêt de Pinon, avait été en vigueur

jusqu'au mois de mai un plan d'évacuation en vue de répartir en profondeur les troupes de la défense devant la menace d'une attaque en force. Lorsque serait télégraphiée la formule conventionnelle « appliquez restrictions », toutes les troupes d'occupation se porteraient en arrière sur la deuxième position, sauf une section par bataillon qui resterait en place et avertirait les camarades de l'approche de l'ennemi en lançant des fusées. Parade qui nous a valu la victoire de Champagne le 15 juillet, et prescrite par le maréchal Pétain dès que fut connue la nouvelle méthode offensive de von Hutier. Pourquoi cet excellent plan de défense fut-il remplacé au mois de mai par un plan détestable? qui fut l'inspirateur de ce changement de tactique? Le « troupiat » ne peut que poser la question, mais elle l'intéresse.

Le maréchal Pétain se laissa-t-il convaincre par ses lieutenants qu'il y avait lieu de suspendre dans le secteur de la 6e Armée l'application du principe qu'il avait si lumineusement formulé dans l'hiver? J'imagine qu'il consentit finalement à cette exception devant le scandale de tels de ses subordonnés qui, guidés par une vue romantique de la guerre et par des raisons verbales, s'en allaient répétant : « On ne lâchera pas un pouce de terrain : défendre la première tranchée jusqu'à la dernière cartouche ! » C'est peut-être le seul cas dans l'histoire des guerres où un chef se montre moins avisé d'obéir à des considérations particulières, au conseil des circonstances, de la localité, des variables données d'espèces plutôt que de suivre la voie inflexiblement droite du principe qu'il a posé. Sans doute, c'est à contre-cœur que le maréchal Pétain céda aux arguments qu'on lui faisait entendre, retranchant de la rigueur de sa propre loi pour admettre une exception que semblaient justifier la force de l'obstacle naturel et la qualité des troupes. Mais sortons des hypothèses.

En tout cas une raison qu'on aperçoit dès maintenant, c'est que l'auteur de ce plan de défense obéissait au pouvoir de suggestion, au prestige historique, à la renommée populaire de ce mot : le Chemin des Dames. Le sentiment qui a dicté ces ordres malheureux, c'est le respect d'un mot, c'est l'horreur sacrée qu'inspire la puissance de quelques syllables que le communiqué a fait résonner par toute la France. Comment abandonner

une position qui avait coûté tant d'efforts, dont on avait parlé sous le chaume des plus petits villages de France. Le Chemin des Dames, c'est une forteresse naturelle, c'était aussi une forteresse verbale. Le chef qui commandait ici n'a pas eu le courage de devenir celui qui avait abandonné le Chemin des Dames pour remporter la victoire de l'Aisne : il a eu peur d'un mot.

V

SURPRISE? — INDICES D'ATTAQUE

Au lendemain de la bataille, la France entière parla de la *surprise* du Chemin des Dames. Mais l'attaque allemande ne fut pas une surprise pour tout le monde ; beaucoup, dans les semaines qui précédèrent le 27 mai, la crurent possible, probable ou certaine. Le général commandant la 6e Armée tenait pour assuré qu'elle se produirait. Les fantassins ne manquèrent point qui s'en inquiétèrent, crurent la voir venir, donnèrent une attention alarmée à des indices menaçants. Ce qui manqua pour transformer en certitude les inquiétudes des chefs et des troupiers, ce furent les renseignements que recueillent au loin les avions, le service d'espionnage, instruments actionnés par le 2e bureau des grands états-majors, les recoupements grâce auxquels cristallisent en certitude totale les indices fragmentaires recueillis par les observateurs de régiments et de bataillons, ces bribes de vérité surprises à la surface du champ de bataille par les jumelles des officiers de troupe ; ce qui manqua, ce fut l'interprétation synthétique où les états-majors supérieurs peuvent seuls faire entrer les petits paillettes de vérité ou de probabilité que charrie chaque matin le flot abondant des comptes rendus de vingt-quatre heures, ou des rapports de patrouille versés par les corps de troupe.

Il me souvient que quand nous « montâmes » pour la première fois dans les tranchées de Braye-en-Laonnois, une nuit froide d'avril, à la première et inévitable question sur « la physionomie du secteur » posée par moi à l'officier que je relevais, il me fut répondu : « C'est très calme, et cependant nous sommes bien contents de partir ; on dirait que le Boche

trame quelque chose par ici ; je n'ai point d'indices précis à vous faire connaître, mais c'est le secteur sournois. » Entre eux, de vieux soldats ne riaient pas de ces vagues intuitions du champ de bataille et du lendemain ; ils savaient que ce n'étaient pas des fantaisies superstitieuses mais qu'elles traduisaient le refus de conclure trop vite d'après des indices trop rares ou peu confirmés ; ces « impressions de secteur » dans la bouche d'un vieux routier de la guerre n'étaient pas si trompeuses, on les respectait, on en tenait compte, car cette apparence irréfléchie et imaginative donnée à dessein au jugement ne faisait que manifester ce sérieux, cette attention et cette probité qui composaient le grave esprit de notre infanterie.

Donc, nous fûmes en défiance et l'attention toujours en éveil derrière nos yeux rivés aux créneaux de la longue courtine calcaire, sur les verts naissants de la vallée de l'Ailette pleine d'aulnes et de peupliers, à l'ombre desquels poussaient les hideuses et savoureuses morilles cueillies au long des tournées faites à l'aube dans la brume protectrice. A partir du 10 mai, se multiplièrent dans les comptes rendus d'observations les indices auxquels la bataille donna, quelques semaines plus tard, leur tragique interprétation. « Alors que dans nos séjours précédents, dit le rapport d'un chef de bataillon, l'ennemi était d'une passivité si absolue que nous parvenions bien difficilement à apercevoir de rares isolés, cette fois, au contraire, il se livrait même en plein jour, à des allées et venues et à des travaux que je supposais être la pose de lignes téléphoniques sur les hauteurs, près du château de la Bôve et au nord de la Neuville. Le soir, alors que l'obscurité n'était même pas complète, de gros détachements venant de l'arrière arrivaient dans les premières lignes [1]. » « Le 26 mai une circulation très intense et inaccoutumée fut remarquée par nos observateurs sur les crêtes au nord de l'Ailette et notamment dans les carrières de Colligis [2]. » Le jeudi qui précéda l'attaque, on vit à certains carrefours de boyaux, à des intersections de piste, des planchettes indicatrices qui servirent quelques jours plus tard à guider les troupes assaillantes. On s'aperçut qu'un grand

1. Rapport du capitaine Rio, commandant le 3e bataillon du 118e R. I.
2. Rapport du chef de bataillon Dulac, adjoint au colonel du 19e R. I.

entonnoir situé sur la route Vauclerc-la-Maison-Blanche-la-Bôve avait été comblé [1].

Tous ces indices n'apportaient point avec eux une irrésistible révélation : on pouvait les interpréter comme manifestant l'activité d'un ennemi déterminé à s'installer, à aménager son secteur pour une confortable défensive, ou perfectionnant ses lignes dans la crainte d'une attaque partie de chez nous. Mais ces observations rendaient l'infanterie inquiète : elle en transmettait les résultats à l'autorité supérieure qui possédant les moyens d'investigation à longue portée, pouvait seule faire jaillir une certitude de la comparaison de ces petits faits dont nous ne savions s'ils étaient significatifs ou bien fortuits et dépourvus d'importance.

Les colonels, toutefois, tâchèrent d'obtenir une explication au moyen des renseignements de patrouilles ; on en lançait chaque soir avec la mission de ramener des prisonniers; mais à partir des premiers jours de mai, nos patrouilles, malgré leur mordant, les excitations qu'on leur prodiguait, les récompenses promises, n'arrivaient plus à saisir l'ennemi, à le happer, à ramener quelque intéressant bavard. Les Allemands, à mesure que s'approchait la date fixée pour l'attaque, avaient renoncé à placer des sentinelles au sud de l'Ailette; nos patrouilles, franchie la petite rivière, si elles entraient en contact avec l'ennemi, voyaient devant elles de très forts détachements qui évitaient le combat, se repliaient aussitôt, essayant d'aspirer les nôtres, de les attirer en quelque embuscade, comme si les chefs de ces groupes avaient reçu comme mission essentielle de ne laisser à aucun prix un des leurs tomber entre nos mains. En même temps qu'elle décrivait cette singulière tactique de l'ennemi, une de nos patrouilles remarqua, dans un des petits bois au nord de l'Ailette, des laies perpendiculaires à notre front, ouvertes entre les arbres, au-dessus desquelles les branches avaient été inclinées et liées les unes aux autres en forme de berceaux ou de charmilles, si bien que les Allemands pouvaient s'approcher de nos premières lignes sans que leurs traces, dissimulées par les verdures déjà denses, fussent apparentes sur les photographies d'avions.

1. Rapport du capitaine Rio.

Dans la nuit du 14 au 15 mai, les Allemands firent un coup de main sur un de nos groupes de combat du saillant de la Bovelle. Dans la nuit du 19 au 20, nouveau coup de main, avec une véritable prodigalité d'obus et de minen, sur le Téton. Des tirs d'artillerie, ayant tous le caractère de réglages, piquetèrent çà et là le secteur, tâtonnant autour des intersections de boyaux, plus insistants sur les éperons du plateau; d'énormes entonnoirs s'ouvrirent dans les parages des batteries vers Moulins et Vassogne. Des reconnaissances de huit ou dix avions vinrent, à partir du 20 mai, survoler nos lignes, en même temps que nos appareils, dès qu'ils s'avançaient au nord de l'Ailette, se voyaient entourés d'un essaim furieux et dense d'éclatements noirs qui contredisaient la passivité de l'infanterie allemande en face de nous. Une insécurité plana, une alarme imprécise se répandit, aussi bien dans les P. C. que dans les postes des guetteurs et les groupes de combat.

Que penser de tous ces indices? La réalité ne les présentait point groupés et se corroborant les uns les autres comme dans le tableau que j'en fais. A la guerre, les choses ne sont jamais aussi simples. Tel petit fait inquiétait, appelait une conclusion redoutable qui était démentie ensuite par le silence et le vide de ce champ de bataille, immensément désert sous le soleil, par ces longues journées où rien ne bougeait dans cette vallée verte, dans ces villages ruinés, où les oiseaux chantaient dans les arbres ébranchés de l'Ailette. Parfois on pensait qu'une relève avait amené en face de nous, à la place des Allemands paresseux du mois d'avril, des troupes plus jeunes, plus actives et comprenant la défensive d'une façon plus mordante et pugnace. Et d'autres, qui se faisaient traiter de pessimistes croyaient à une attaque prochaine.

Le général Duchêne qui commandait l'armée était de ceux-là. Quelles raisons avait-il d'admettre que l'ennemi dirigerait sur le front de l'Aisne sa prochaine offensive? Était-ce simplement parce que tout chef, ayant la responsabilité de défendre une partie du front, est naturellement porté à la croire plus menacée que toute autre, et ne veut point qu'on la dégarnisse de forces et de moyens au profit d'autres secteurs? Si bien que pour un général d'armée, il y a une habileté, en concurrence avec d'autres habiletés, à représenter son secteur comme

exposé à une attaque imminente, en même temps que c'est une bonne précaution, et que les raisons qu'il en donne pour convaincre le stratège finissent par le convaincre lui-même. Ou bien le général Duchêne avait-il reçu des informations qui faisaient passer au rang de certitude, les hypothèses qu'il avait pu légitimement former depuis qu'on savait les Allemands prêts à jouer le deuxième acte de leur grande « bataille pour la paix » sur un autre théâtre que la Picardie ou les Flandres? Il est certain qu'il a prévu l'attaque qui devait enfoncer le front de l'Aisne; au grand conseil du mercredi qui réunissait les commandants d'armées et de groupes d'armées, on raillait, dit-on, les inquiétudes du général qui apportait de Belleu des alarmes comiquement vaines. Quoi qu'il en soit, le samedi 25, dans l'après-midi, stoppait au village de Paissy l'automobile au drapeau cravaté du général Duchêne. Il allait voir les premières lignes. Les appels téléphoniques vibrèrent dans le secteur pour semer la nouvelle que le Tigre était dans les tranchées. Les fantassins distinguaient du Tigre civil, le Tigre militaire ainsi appelé pour ses foudroyantes humeurs qui terrorisaient son état-major et toute son armée. Mais ce jour-là, le souci donnait de l'apaisement à son irascibilité. Du haut de la tranchée de soutien, au-dessus d'Ailles, il considéra l'inquiétant et morne paysage. Au retour, il s'entretint avec le général Braquet. Au soir tombant, les deux chefs causaient sur le petit chemin en corniche de la vallée de Paissy. D'autres indices encore venaient de frapper les fantassins : de nombreux roulements d'autos avaient été entendus, et aussi des bruits étranges « ressemblant à des cris d'oiseaux très aigus[1] »; notre artillerie avait fait exploser trois dépôts de munitions dans l'espace de trois jours. Le général Braquet fit à son supérieur la somme de ces indices. Fut rappelé ce que contenaient les comptes rendus quotidiens de l'infanterie depuis plus de deux semaines.

— Enfin, — demanda le chef de la 6e Armée, — croyez-vous à une attaque?

— Mon général, j'allais vous le demander. Nous autres,

1. Un des chefs de bataillon, après avoir rappelé ces bruits, ajoute dans son rapport : « Plus tard, étant prisonnier, j'ai aussi entendu ces bruits; c'était des sirènes spéciales aux autos de l'avant. » (Rapport du capitaine Rio.)

fantassins, au contact, de l'ennemi ne voyons que dans la limite de notre créneau. A l'arrière seulement, on peut additionner et conclure.

— Enfin, si l'on vous attaque, que ferez-vous?

— La consigne est de se faire tuer sur place, on l'exécutera.

— Il ne s'agit point de cela, il s'agit de tenir la position, le pourrez-vous?

— Mon général, la Division est sur 14 kilomètres de front. Si les Boches font un coup de main, ils comblent nos vœux ; car, prendraient-ils pied sur un saillant, le Téton par exemple, vingt-quatre heures après au plus tard, le temps d'une préparation d'artillerie, ils seraient écrasés ou pris... Mais, s'ils font une attaque de grand style ; oh, alors... ils iront jusqu'où leur style aura été préparé. Pour le reste, mon général, vous le savez mieux que moi ; c'est une question de réserves et l'affaire du haut commandement...

— Braquet, — interrompt le général Duchêne, — il me faut absolument des prisonniers...

— On essaie chaque jour, mais sans succès ; on va continuer.

— Il me les faut tout de suite.

— Quand?

— Cette nuit.

— Bien, mon général, cela coûtera peut-être cher, mais vous les aurez, je vous le promets.

C'est alors que le général Braquet, dans une note écrite à l'issue de cette conversation, répète avec force à ses régiments la nécessité d'enlever des prisonniers à l'ennemi avant le lendemain matin. Nos patrouilles partent, dans la nuit, avec cette détermination admirablement intelligente de nos troupiers quand ils comprennent la pensée du chef et la voient fondée en raison. Une patrouille du 62e enlève un soldat allemand, dans le bois de l'Épine ; une patrouille du 19e, en un vif hourvari, s'empare d'un aspirant, près de la ferme d'Ecouffaux. Le 26, au petit matin, ces deux prisonniers sont au P. C. de la Division ; leurs déclarations paraissent si graves qu'une automobile les emmène immédiatement au corps d'armée et à l'armée. Dès la première partie de l'après-midi, tous les doutes sont levés. Une attaque de plusieurs corps d'armée aura lieu le 27 au matin sur tout le front de l'Aisne. « A 15 h. 55

l'I. D. reçoit, de la Division, l'ordre d'alerte lancé par le C. A.[1]. Toutes les dispositions d'alerte doivent être prises à 21 heures par toutes les troupes[2] ». A 17 heures est transmis un message de l'armée qui fixe l'alerte pour 19 heures[3]. Tout le monde se prépare en silence dans les tranchées, les postes de commandement, les abris, les observatoires. Une tranquillité anxieuse devant l'énorme événement dont rien ne peut empêcher l'approche. Chacun pense à la faiblesse de nos lignes de défense sans rien communiquer aux autres de ce qu'il redoute. On attend : dure attente que celle d'une troupe immobile dans la défensive, attente trop longue à l'impatience de l'inconnu, attente trop courte pour le prix que prennent ces suprêmes instants de calme où l'on se possède encore, où l'on possède sa vie.

GABRIEL BOUNOURE

(*La fin prochainement.*)

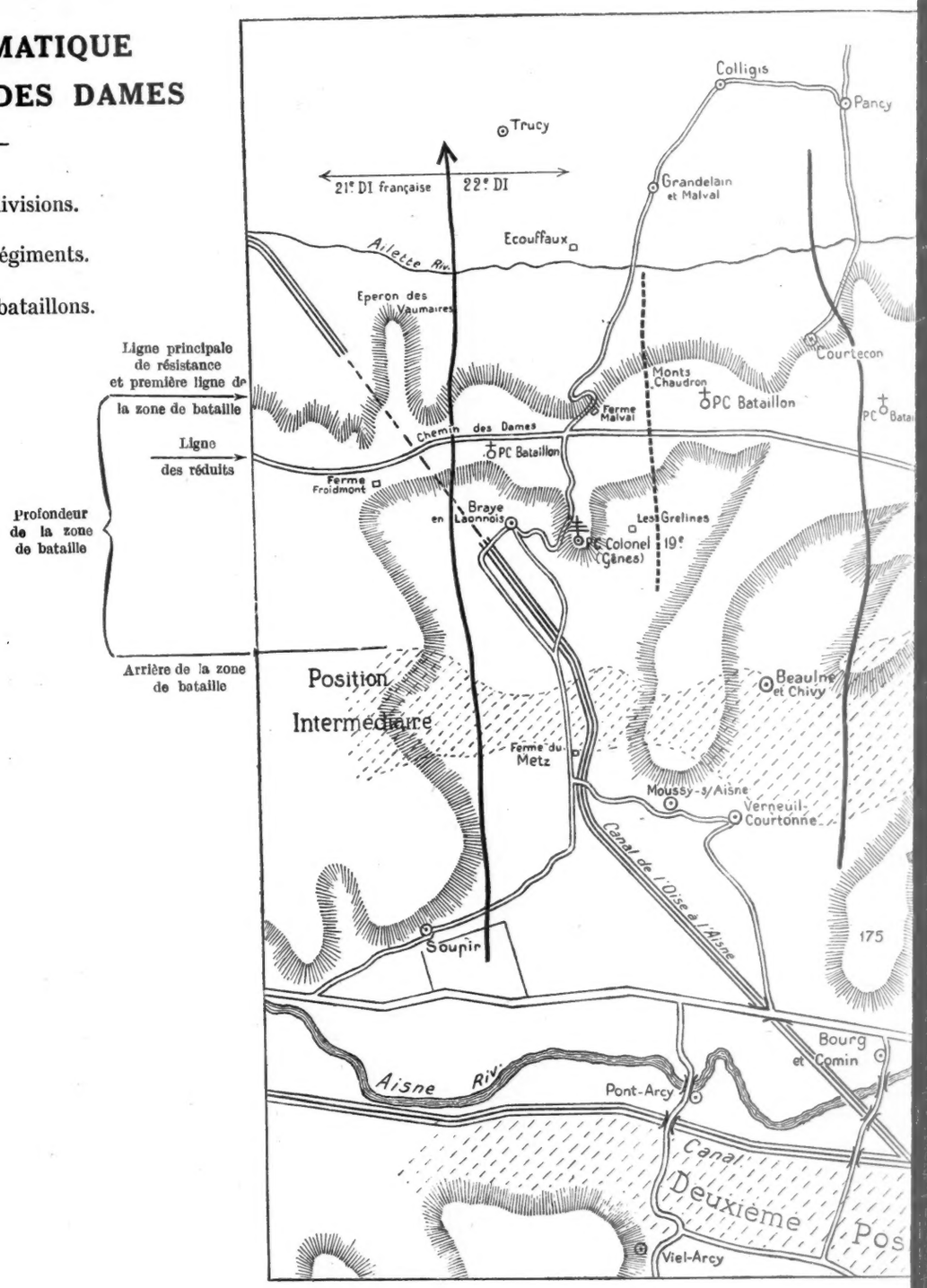
1. I. D. = Infanterie divisionnaire
C. A. = Corps d'armée.
2. Journal des marches de l'I. D. 22, 26 mai.
3. *Ibid.*

PLAN SCHÉMATIQUE DU PLATEAU DES DAMES

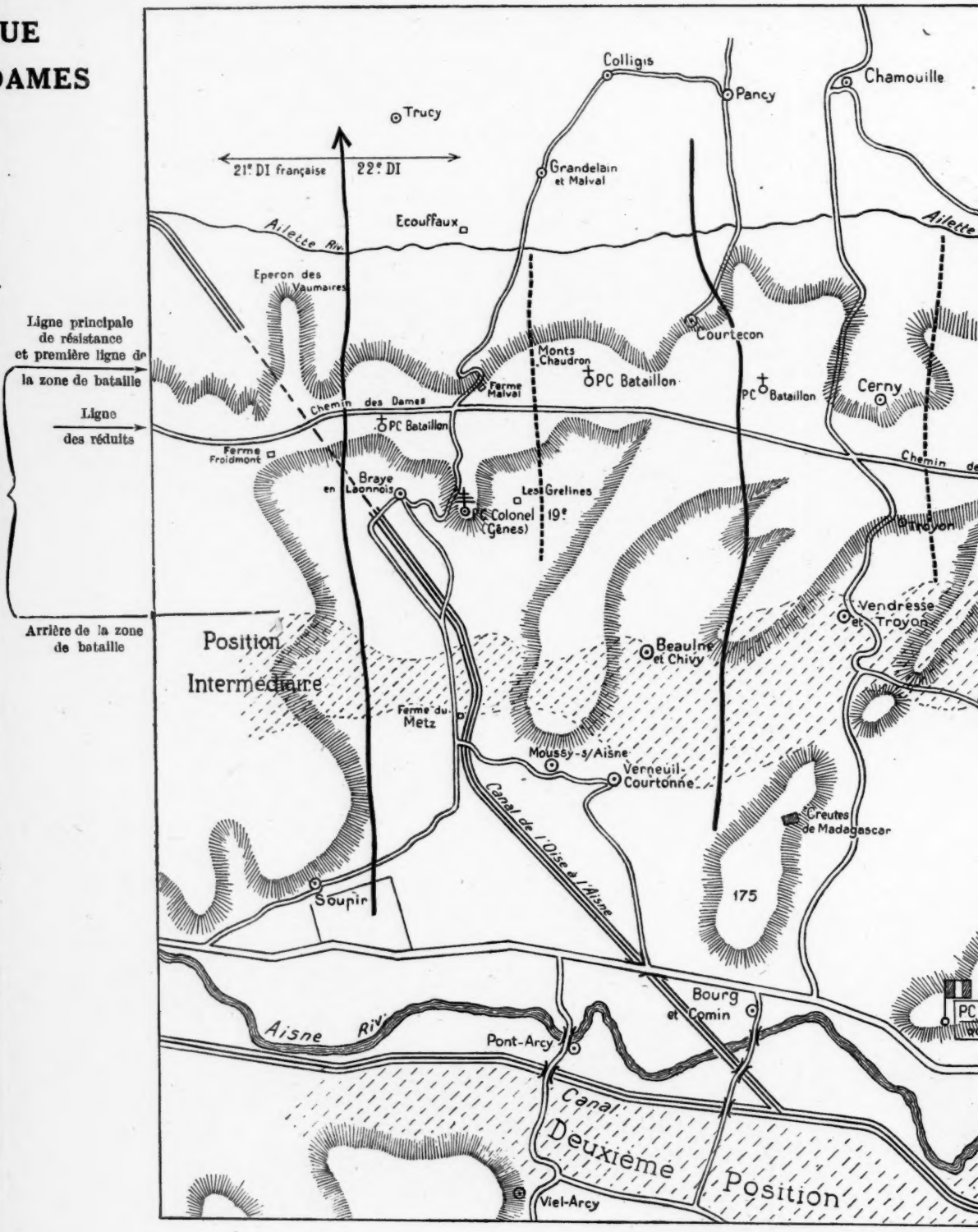
Limites de divisions.

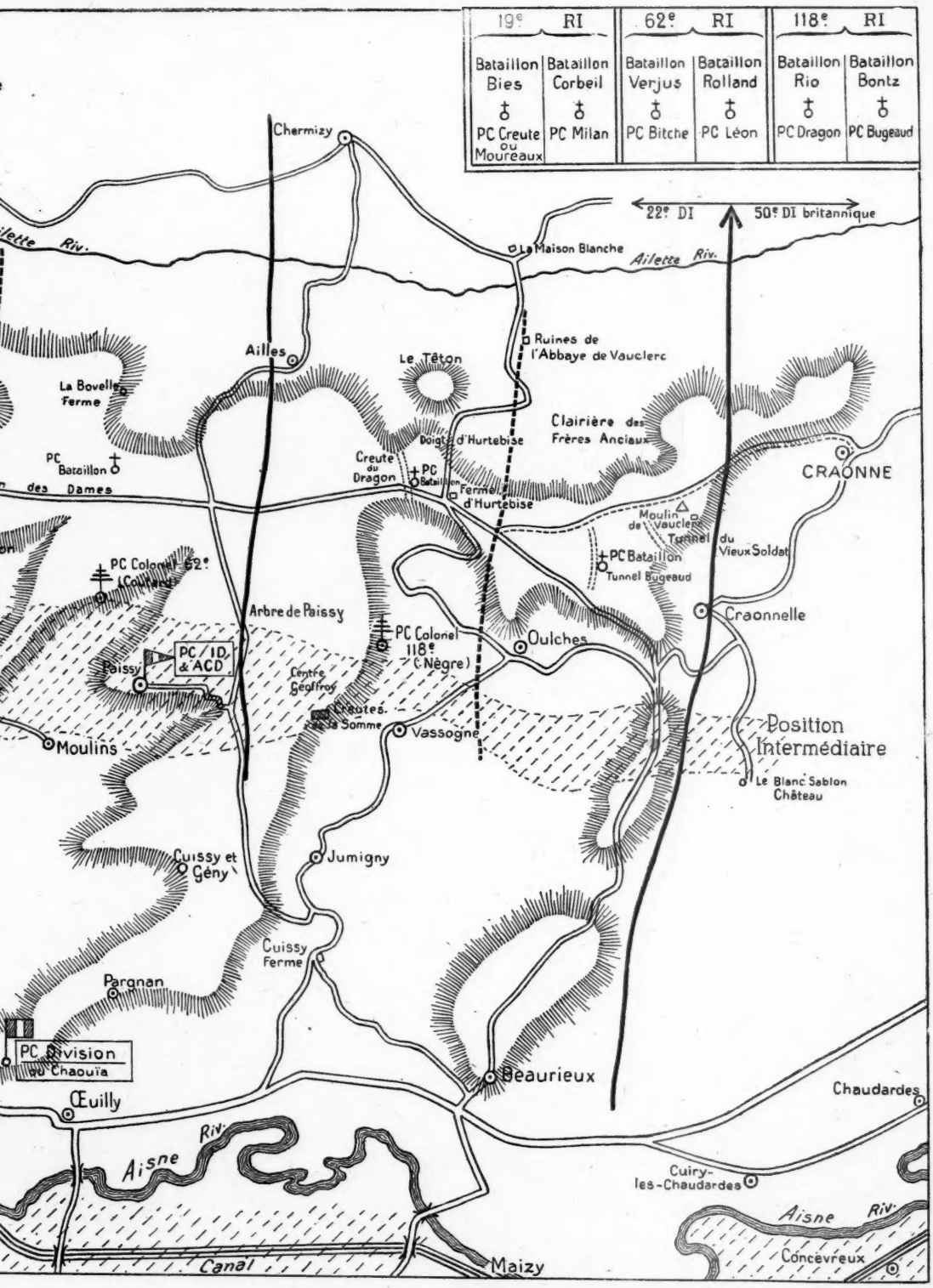
Limites de régiments.

Limites de bataillons.



QUE
DAMES


Ligne principale de résistance et première ligne de la zone de bataille
Ligne des réduits
Arrière de la zone de bataille
Colligis
Pancy
Chamouille
Trucy
21e DI française
22e DI
Grandelain et Malval
Ecouffaux
Ailette Riv.
Ailette
Eperon des Vaumaires
Courtecon
Monts Chaudron
PC Bataillon
Ferme Malval
PC Bataillon
Cerny
Chemin des Dames
PC Bataillon
Ferme Froidmont
Chemin de
Braye en Laonnois
Les Grelines
PC Colonel (Gênes)
19e
Vendresse et Troyon
Position Intermédiaire
Beaulne et Chivy
Ferme du Metz
Moussy-s/Aisne
Verneuil-Courtonne
Canal de l'Oise à l'Aisne
Creutes de Madagascar
Soupir
175
Bourg et Comin
Aisne Riv.
Pont-Arcy
Canal
Deuxième Position
Viel-Arcy


19e RI
Bataillon Bies
Bataillon Corbeil
PC Creute ou Moureaux
PC Milan
62e RI
Bataillon Verjus
Bataillon Rolland
PC Bitche
PC Léon
118e RI
Bataillon Rio
Bataillon Bontz
PC Dragon
PC Bugeaud
22e DI
50e DI britannique
Chermizy
Ailette Riv.
La Maison Blanche
Ailles
Le Téton
Ruines de l'Abbaye de Vauclerc
La Bovelle Ferme
Clairière des Frères Anciaux
Doigt d'Hurtebise
PC Bataillon
Creute du Dragon
PC Bataillon
Ferme d'Hurtebise
CRAONNE
des Dames
Moulin de Vauclerc
Tunnel du Vieux Soldat
PC Bataillon
Tunnel Bugeaud
PC Colonel 62e (Coulard)
Arbre de Paissy
Craonnelle
PC Colonel 118e (Nègre)
Oulches
PC / ID & ACD
Paissy
Centre Geoffroy
Creutes de la Somme
Vassogne
Position Intermédiaire
Moulins
Le Blanc Sablon Château
Cuissy et Gény
Jumigny
Cuissy Ferme
Pargnan
PC Division du Chaouïa
Beaurieux
Chaudardes
Œuilly
Aisne Riv.
Cuiry-les-Chaudardes
Aisne Riv.
Canal
Maizy
Concevreux

LETTRES DE BERLIOZ

SUR « LES TROYENS »[1]

A SA SŒUR ADÈLE

9 avril 1857.

Chère sœur,

Comment supportes-tu tes douleurs nerveuses? Je crains que tu ne souffres encore beaucoup. Je sais par expérience que ces maladies *non dangereuses* s'acharnent à tourmenter ceux qui les ont. Je suis réellement découragé par la mienne. C'est d'une obstination enragée. Je travaille tout de même, pourtant. J'ai fini avant-hier cette diabolique scène de l'orage pendant la chasse royale, où il y a une diversité de tableaux que la musique doit rendre absolument : Naïades au bain dans la forêt calme, fanfares lointaines, chasseurs effrayés par l'approche de l'orage, ruisseaux changés en torrens, cris de mauvais augure des Nymphes échevelées au moment au Didon suit Enée dans la grotte, danses grotesques des Satyres et des Faunes tenant à la main en guise de torches les débris d'un arbre fracassé par la foudre, etc., etc.

Je dois maintenant aborder le second acte que j'avais laissé en arrière.

Je vais de temps en temps aux soirées des Tuileries le

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août 1921.

Lundi. La dernière fois que nous y sommes allés Marie et moi, l'Impératrice m'a fait demander, et j'ai eu avec elle une longue conversation sur mon opéra ; il m'a fallu lui expliquer le sujet de chaque acte. Sa *gracieuse* majesté (c'est le cas de le dire) est très versée dans la littérature virgilienne, et j'ai été fort surpris des observations de détail qu'elle m'a faites sur l'*Enéide*. Mon Dieu qu'elle est belle ! Voilà la Didon qu'il me faudrait... Encore non, sa beauté merveilleuse ferait tomber la pièce, on jetterait des gros sous à Enée capable d'avoir un instant l'idée de la quitter... Je n'ai pas manqué, en prenant congé de l'Impératrice, de lui demander la permission de lui lire mon poème, plus tard, quand j'aurais avancé davantage le travail de la partition. Cette idée a paru lui plaire, elle l'a, en tout cas, très bien accueillie. Il s'agirait maintenant de combiner cela avec le Duc de Bassano, qui saura trouver un soir où l'Empereur sera libre et disposé à m'écouter. Cela se fera j'espère, mais je ne me presse pas. Cet entretien prolongé dans le Salon des Tuileries a fort intrigué les spectateurs, tu peux le penser ; mes confrères de l'Institut, surtout, m'amusaient ensuite avec leurs questions : « Mais que diable avez-vous donc pu dire à l'Impératrice, pour causer avec elle si longtemps? »

En ce moment la cour doit être en proie à de tristes préoccupations, on vient de découvrir encore un complot contre la vie de l'Empereur. Plus de deux cents personnes sont arrêtées, au nombre desquelles, dit-on, se trouve un ex-ministre de la République, M. Bastide. Le crime devait se commettre au bois de Boulogne où l'Empereur va se promener souvent... on a pris tous ces horribles bandits comme dans un filet. Cela ne se dit que tout bas, les journaux se taisent.

J'ai reçu dernièrement une proposition très sérieuse des Américains. Il s'agissait d'aller, au mois d'octobre prochain, passer cinq mois à New-York, Philadelphie et Boston, pour y faire entendre mes ouvrages. On m'offrait 20 000 dollars (105,000 francs) et les frais de voyage. La somme devait être déposée à Paris. Après mûres réflexions, j'ai refusé pour cette année, en offrant d'accepter pour 1858. Je veux, avant tout, finir mon ouvrage. Les entrepreneurs arriveront

à Paris dans six semaines, et nous reprendrons cette négociation.

Mes amis sérieux m'approuvent de rester à Paris. D'ailleurs, je suis si affaibli par ma névrose que je n'aurais pas la force de mener à bien une aussi rude expédition.

J'embrasse mes deux nièces en remerciant Joséphine de sa charmante lettre. C'est une telle joie pour moi de voir arriver une enveloppe timbrée de Vienne que vous devriez m'écrire plus souvent. — Je réponds à ton mari que, sans aucun doute, j'approuve qu'il prélève sur mes revenus les sommes nécessaires aux frais du procès Dion. Il m'expliquera ensuite tout cela.

Adieu, chère sœur, si tu sais où est mon oncle, volage, insaisissable papillon, envoie-lui mes amitiés les plus vives et rappelle-moi au souvenir de ma tante.

H. BERLIOZ

A SA SŒUR ADÈLE

7 mai 1857.

Chère petite sœur,

Comment vas-tu? j'ai travaillé toute la journée, il faut que je me donne le luxe de te demander de vos nouvelles.

Causons. Te rappelles-tu nos promenades dans la plaine de la Côte, sous un grand parapluie, pendant que le ciel ruisselait sur nous? quel silence ! pas un mot[1] ! Eh bien, je ne pourrais plus me promener ainsi avec toi sans parler ; il me semble que je suis devenu horriblement bavard ; c'est l'âge et le radotage....

Que fait-on à Vienne?

« Que peut-on faire à Vienne *à moins que l'on y songe*? »

Ici nous n'avons guère le temps de songer, je t'assure. Le tourbillon roule avec plus de fureur que jamais. Nous sommes rentrés Marie et moi à deux heures cette nuit. Il y avait eu grande fête à l'Hôtel de Ville pour le jeune prince Constantin. Le Préfet a bien traité notre hôte impérial.

1. Berlioz a évoqué avec émotion ces souvenirs de sa jeunesse dans le dernier chapitre de ses *Mémoires*.

Malheureusement il a cru devoir le régaler d'un immense concert en action, où l'on a joué en costumes, en scène et avec décors, plusieurs fragmens d'opéras.

Et nos chanteurs n'ont pas brillé. Le Duc est un amateur de musique instruit qui n'aura été que fort médiocrement ravi. Mais pour le reste !... Montagnes de fleurs, cascades, jets d'eau dans les salles, illuminations éblouissantes, souper, ambigus, enfin le *tremblement* ! Tous les perce-neige de la Russie s'y trouvaient ; et quels diamants sur leur tête, sur leurs épaules ! Des uniformes de tous les pays : Hongrois, Grecs, Turcs, Persans, Anglais même, Russes (cela va sans dire), Autrichiens, Américains, Albanais... et Français. On avait placé toutes les dames au milieu de cette immense salle, et les hommes autour, comme la garniture de la corbeille. On ne voyait pas de fracs, pas de ces tristes habits noirs. C'était splendide ! je doute que Louis, à sa fête de Bombay chez un Parsis, ait rien vu d'aussi brillant. (Il m'a écrit une seconde lettre avant son départ.) A une heure on a énergiquement attaqué les tables ; nous avons eu le bonheur ensuite de trouver tout de suite nos manteaux, tout de suite une voiture. En outre il faisait un clair de lune magnifique.

L'Empereur n'est pas venu. On dit que le jeune Duc avait une envie si grande de voir Paris, qu'il y fût arrivé incognito, sans la gracieuse invitation que l'Empereur lui a faite. Il est un peu étonné des magnificences architecturales de notre grand'ville.

Tu sauras que M. Bénazet m'a encore engagé pour organiser et diriger son concert annuel à Bade. En conséquence nous irons encore passer quelques semaines à Plombières avant de m'y rendre. Le concert est pour le 18 août, je devrai arriver à Bade le 8, et nous serons à Plombières vers le milieu de juillet. Viendrez-vous? irons-nous encore philosopher, ton mari, toi et moi, dans les montagnes? j'ai peur que les gens de *Plombié* n'aient l'idée de m'assassiner pour avoir *blagué* un peu trop rudement leurs eaux, leurs piscines, et leurs truites... L'Empereur y viendra encore. On nous fait espérer l'Impératrice à Bade. J'espère avoir fini un nouvel acte des *Troyens* avant de partir. Cela me rendrait le cœur plus léger.

L'Académie Française vient de perdre un vrai poète, Alfred

de Musset. Il est mort par suite de sa passion pour l'absinthe, ou plutôt pour l'ivresse causée par cette boisson. Quelle pitoyable manière d'user sa vie ! c'était un sauvage, peu gracieux. Je le détestais. Ce sentiment est fort désagréable, on voudrait aimer les gens qu'on admire.

Bonjour Joséphine, bonjour Nancy ; allez embrasser pour moi votre père.

Adieu chère sœur, je vais me coucher, sans souper ce soir, mais aussi sans mauvaise musique.

H. BERLIOZ

A SA SŒUR ADÈLE

26 juin 1857.

Enfin, chère oublieuse, j'ai de tes nouvelles ! comment peux-tu me laisser près de deux mois sans réponse, quand tu sais l'inquiétude et l'impatience que ces silences me causent? Depuis le départ de mon oncle surtout (je l'avais chargé de te faire des reproches), tous les jours j'ai demandé : « Y a-t-il une lettre de ma sœur? » et toujours rien. Mais je me suis obstiné à ne pas t'écrire de nouveau pour voir combien de temps tu me ferais attendre... Il paraît que je suis fait autrement que les gens que j'aime, car je souffre jusqu'à l'exaspération de choses qui attirent à peine leur attention.

Je t'en prie, chère Adèle, tiens un peu plus compte de mon infirmité.

Allons, voilà qui est dit, je pousse un gros soupir et je t'embrasse, n'en parlons plus. Nous ne partirons pour Plombières que le 15 juillet, le concert de Bade étant fixé au 18 août. C'est vraiment un crève-cœur, pour ma femme et pour moi, de ne pas vous y retrouver. Mais tu me donnes des raisons si raisonnables... qu'il faut bien s'y rendre.

Je serais comme toi empêché par *des raisons*, sans le concert de Bade qui les combat victorieusement. Je ne sais pas si je dois chercher à lire mon poème à l'Empereur pendant son séjour à Plombières ; il est convenu avec l'un de ses chambellans (notre compatriote le marquis de Belmont, de Grenoble) qu'il arrangera cette lecture pour une soirée à

St-Cloud au retour de l'Impératrice de Biarritz ; et il me semble qu'il vaut mieux laisser la chose aller comme il a été convenu.

J'achève en ce moment la musique du second acte (j'ai fini depuis longtemps celle du premier et du quatrième). C'est je crois la partie la plus difficile de ma tâche ; la scène de Cassandre avec les Troyennes surtout offrait de grandes difficultés ; mais j'espère avoir atteint mon but et bien exprimé cet enthousiasme sans cesse grandissant, cet amour de la mort enfin que la vierge inspirée communique aux Troyennes et qui finit par arracher à la soldatesque grecque un cri d'admiration épouvantée.

J'ai fait en outre, pour le troisième acte, le chant national Carthaginois, qui doit, plusieurs fois à son entrée, accueillir Didon : c'est le *God save the Queen* de Carthage.

Tu vois que j'avance, et que l'année prochaine à pareille époque, évidemment, tout sera fini. Quant aux moyens d'exécution, à l'époque de la représentation, au directeur qui montera l'ouvrage, tout est dans les nuages, il n'y faut pas même songer. L'Opéra de Paris est le plus mauvais lieu du monde pour l'art en général et pour la musique en particulier. Je suis d'avance cuirassé contre les armes qu'on ne manquera pas d'employer contre moi, décidé même à ne pas donner aux Lilliputiens l'occasion de m'attaquer. Je suis enchanté que le drame ait plu à mon oncle ; cela a été beaucoup retouché et amélioré depuis que je te l'ai lu.

Les journaux américains continuent à annoncer mon arrivée pour l'automne de 1858, comme si l'affaire était arrangée et signée. Ce sont de drôles de gens que ces *hommes d'affaires* ! Tu as bien raison au sujet des élections et des Députés. Il faut croire que l'Empereur a de graves motifs pour conserver encore l'usage de cette sotte comédie ! Il saura bien s'en affranchir un jour, espérons-le.

J'ai été malade, très malade. Vomissemens, tremblemens nerveux, etc., etc. Je vais beaucoup mieux.

Que dit ton mari de l'aspect de nos vignes? les journaux prédisent une superbe récolte, le vin se *donnera*... Mais au moins nous ne le paierons pas si cher à Paris.

Nos nièces font-elles des progrès en musique? le piano

gémit-il beaucoup chaque jour sous leurs doigts? Hélas, c'est à moi de gémir ! j'ai *trois pianos* autour de mon appartement, qui jouent tous les trois à la fois, et que j'entends parfaitement le soir en ce temps de fenêtres ouvertes !

Adieu vilaine sœur, je ne t'embrasse pas, la rancune me revient.

H. BERLIOZ

Marie prétend qu'en ne donnant que 32 douzaines de chemises à tes filles pour leur trousseau de noces, tu pourrais trouver le *moyen* de venir à Plombières... C'est évident.

Bonjour grande Joséphine, petite Nancy. Je vous envoie un manuel d'harmonie ou vous apprendrez rapidement la Science des accords. Ne manquez pas d'écrire bien vite chacune un petit opéra en cinq actes. Le besoin s'en fait sentir.

A SA SŒUR ADÈLE

Plombières, 4 août 1857.

Chère sœur,

C'est très bien à toi de m'avoir écrit ; ta lettre a fait un plaisir extrême à toute la petite colonie de tes amis. Madame Boutaud et madame Blachier sont toujours ici, le fils de madame Boutaud doit même arriver aujourd'hui, et demain nous devons faire tous ensemble un dîner champêtre chez Dorothée. Ma belle-mère est retournée à Paris avant-hier, et nous partirons pour Bade, Marie et moi, lundi prochain. Les eaux nous font grand bien à l'un et à l'autre ; cette chaleur terrible dont tu te plains tant nous convient beaucoup ; je trouve ce temps-là admirable, c'est un climat tropical, je cherche dans les bois s'il n'y aurait pas déjà quelque ananas comme il en croît à la Guyane et aux Antilles.

Tu n'as pas d'idée de la beauté de nos bois au lever du soleil et au lever de la lune. Il y a trois jours, pendant que Marie prenait son bain, je suis allé de grand matin tout seul à la fontaine Stanislas ; j'avais porté mon manuscrit des *Troyens*, du papier réglé et un crayon ; le maître de la maison-

nette m'a arrangé une table à l'ombre, ornée d'une jatte de lait, de kirsch et de sucre, et j'ai travaillé là tranquillement, devant ce beau paysage, jusqu'à neuf heures. J'écrivais justement un chœur dont les paroles semblaient de circonstance :

Vit-on jamais un jour pareil ?
Quel doux zéphir ! notre brûlant soleil
De ses rayons calme la violence.
A son aspect la plaine immense
Tressaille de joie ; il s'avance,
Illuminant le sourire vermeil
De la nature à son réveil.

Toutefois je ne puis guère travailler sérieusement ici. Nous sommes logés de telle sorte que c'est à peine si l'on peut s'asseoir chez nous ; notre escalier est à peu près une échelle, etc, etc. Notre petit salon de madame Lippmann nous a été retiré, il faut maintenant manger au râtelier de la table d'hôte ; on y sue, on y pue, on s'y rue pour trouver de la place, c'est une cuisine atroce. Pendant les premiers jours on m'a cru fort malade, parce que je rageais intérieurement sans pouvoir ni manger ni dire un mot. Enfin madame Boutaud m'ayant brusquement demandé un jour si j'avais l'intention de maintenir longtemps *la conversation* sur ce ton-là, j'ai fini par me résigner et par retrouver la parole. Depuis que l'Empereur est parti on respire un peu. Dorothée m'a reconnu de prime abord l'autre jour ; on lui avait communiqué la première de mes *Lettres sur Plombières* insérées dans le *Journal des Débats* ; elle m'a remercié avec effusion d'y avoir parlé d'elle.

Il a fallu écrire encore sur son livre poëtique, et j'y ai copié le passage suivant de l'*Armide* de Gluck :

Jamais dans ces beaux lieux, notre attente n'est vaine ;
Le lait que nous cherchons s'y vient offrir à vous,
Et, pour l'avoir trouvé sans peine,
Nous ne l'en trouvons pas moins doux.

Madame Spontini vient de nous arriver de Paris, et nous lui faisons, Marie et moi, les honneurs de Plombières qu'elle ne connaissait pas. Nous avons aussi en face de notre logis monsieur et madame Petetin. Madame Petetin te connaît un

peu, m'a-t-elle dit. Son mari, que je connais de longue date, est un homme fort distingué, *socialiste converti*, qui *possède maintenant* terre, domaines, chevaux, etc. et ne veut plus partager. Ils ont ici leur voiture et leurs chevaux et leurs domestiques (leurs *familiers* pour parler la langue démocratique). Ils nous ont fait faire une charmante promenade nocturne avant hier soir; en revenant nous avons pris *des glaces* chez eux. Il n'y a décidement pas lieu à tenter un bouleversement social.

Je te remercie, chère sœur, de tout ce que tu me dis pour Louis, et de la bonté que tu as eue de lui écrire à Marseille. J'en avais fait autant avant de partir de Paris. Je suis bien impatient de le revoir et je compte le trouver homme raisonnable; à son arrivée je le mènerai chez le baron de Rothschild qui, je l'espère, lui continuera sa bienveillance.

Tu me dis que notre *intendant* a vendu une certaine quantité de notre vin. L'a-t-on payé, ce vin? et qu'est-ce que cela me représente ! Prie ton mari de me donner quelques renseignements à ce sujet. Quand recevrai-je celui qu'il m'envoie ?

Je reçois de temps en temps des nouvelles de Bade ; notre concert se prépare et s'annonce bien. Je veux mettre à cette fête musicale un soin tout spécial; il faut qu'elle soit splendide; j'ai fait placer dans le programme, entre autres choses, le *Judex* de mon *Te Deum*, et je n'aurai pas de repos avant d'avoir entendu une répétition de mes choristes; je n'ai point d'inquiétudes au sujet de l'orchestre pour ce morceau immense, le plus terrible sans doute que j'aie écrit, mais il faut que la partie vocale soit grandement exécutée. J'ai soif de musique ; en arrivant à Bade je vais m'y baigner, je vais en boire par tous les pores. Je ne sais si nous aurons le Duc de Bade et sa jeune Fée, ni si la princesse de Prusse viendra. Je retrouverai à Bade beaucoup d'amis et de connaissances de Paris ; nous recommencerons nos parties de plaisir (! ! !) au vieux château et ailleurs, les courses dans les forêts de sapin, mais je n'aurai pourtant pas beaucoup de temps pour flâner. Bénazet veut faire les choses *royalement* pour ce concert ; (je ne dis pas impérialement, on sait l'amour de notre Empereur pour la musique.) Cela va coûter les yeux de la tête,

et cela sera beau. Et vous n'y serez pas, ni toi ni les tiens, ni mon oncle... c'est toujours comme ça.

Il y a quelques jours, en dormant dans un pré sous un hêtre (comme le berger de Virgile), j'ai trouvé une idée ravissante pour la mise en scène et la poétisation de mon final de Cassandre avec les Troyennes. Il a fallu écrire quelques vers, et cela ne changera presque rien à la musique. J'ai la *force* de te dire que c'est d'une beauté antique, radieuse.

Quels chagrins je me prépare en me passionnant ainsi pour cet ouvrage et en le parant avec tant d'amour ! O porcs, ô sangliers de l'art, je saurai bien le tenir hors de vos atteintes !....

Adieu, chère petite sœur, je t'embrasse de tout mon cœur, Marie t'envoie ses amitiés et se rappelle au souvenir de ton mari. Le beau petit sac de voyage brodé par mes nièces a fait son premier service ; nous en sommes enchantés.

Madame Boutaud ira te voir en passant.

H. BERLIOZ

A SA SŒUR ADÈLE

Baden-Baden, 14 août 1857.

Chère sœur,

Je resterai ici cinq jours de plus que je ne comptais y rester ; le concert a toujours lieu le 18, mais on donne le 23 un petit opéra français composé pour Bade, et les auteurs et les entrepreneurs desirent fort me retenir ici, pour que je puisse rendre compte de la chose dans un de mes feuilletons. A cause de M. Bénazet qui me comble de prévenances, je ne puis faire autrement. Je te dis cela afin que si Louis arrivait chez toi ces jours-ci, tu ne le laisses pas partir pour Paris avant l'époque où j'y serai.

J'ai déjà fait hier une rude répétition avec l'orchestre de Bade qui est fort mélangé ; et les trois ou quatre mazettes qui s'y trouvent m'ont fait suer le sang. Heureusement nous avons les gens de Carlsruhe, qui marchent bien. Demain à sept heures du matin j'emmène par le chemin de fer mes

cinquante Badois à Carlsruhe pour répéter avec les musiciens de la chapelle Ducale. Cela va prendre une tournure. Nos chanteurs de Paris n'arrivent que dimanche. Nous avons ici beaucoup de beau monde parisien et pétersbourgeois. La Russie domine. La princesse de Prusse et la grande-duchesse Stéphanie sont à Bade également.

Je vais tout à l'heure chez la princesse de Prusse. Je ne sais si le jeune ménage, le duc de Bade et sa femme, viendront au concert, on l'espère.

Adieu, mille amitiés à tous !

J'ai le bras droit si douloureux par suite des efforts que j'ai faits hier à la répétition que je puis à peine écrire lisiblement.

Je t'embrasse cordialement.

Marie te remercie de ton invitation, et de ton entrain, et de tes tourtes, et de tes gratins, et de la Grande Chartreuse ; elle eût été bien heureuse d'accepter tout cela... mais il faut que je retourne à Paris.

H. BERLIOZ

Je serai ici jusqu'au 24.

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 7 septembre 1857.

Chère sœur,

Je partage sincérement ton affliction ; je regrette et je pleure comme toi cette excellente fille[1], plus encore pour l'affection et les soins qu'elle prodigua à notre père que pour ceux dont elle entoura notre enfance.

J'étais préoccupé d'elle ces jours-ci. Louis m'ayant dit qu'elle avait été très sensible à l'attention qu'ont eue mes nièces de lui écrire avec Louis une lettre collective, je m'étais persuadé qu'une lettre de moi lui causerait quelque joie. En conséquence, un matin dans mon lit, je lui avais écrit

1. La vieille Monique, au service de la famille Berlioz dès avant la naissance d'Hector. Le Musée Berlioz à la côte Saint-André a recueilli et conservé le livre d'heures que cette fidèle servante portait en conduisant à l'église le premier-né.

mentalement, j'avais appris ma lettre par cœur, et je me disposais à la lui envoyer, quand la triste nouvelle m'est parvenue. Je cherchais dans cette lettre, en lui racontant quelques détails de mon voyage à Bade, à l'égayer un peu, et c'est dans ce moment-là probablement qu'elle mourait...

Louis est à Dieppe chez madame Lawson, une amie de sa mère dont il a dû te parler et qui lui veut beaucoup de bien. Il doit revenir aujourd'hui. Nous sommes toujours sans nouvelles de son navire et de son capitaine. On n'en sait aucune dans la maison Rothschild. J'écrirai à Marseille pour en avoir.

Le vin est arrivé dans un tonneau en mauvais état qu'on a eu peur de voir se briser en le descendant à la cave.

Remercie ton mari de sa ponctualité.

Nous n'avons pas encore goûté le contenu de la barrique. Louis en fait l'éloge, il croit le connaître.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

H. BERLIOZ

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, 24 octobre [1857].

Chère sœur,

Je pense que te voilà de retour de ton excursion chez madame Almeyras. Comment allez-vous tous? à l'exception de Louis tout le monde est malade ici. Ma femme est au lit depuis dimanche dernier, et aujourd'hui seulement elle commence à prendre quelques forces ; pas assez cependant pour se lever. Elle a été atteinte d'une espèce de cholérine compliquée de névralgie et elle a cruellement souffert. Quand à moi je vais un peu mieux aujourd'hui, je suis sorti pour aller à l'Institut. Peut-être demain retomberai-je... J'ai pu néanmoins travailler ces jours-ci. Ma toile musicale avance; et, entre nous, je suis très content. Cependant je fais toujours le mort. Je n'ai pas fait un pas pour préparer ma lecture à l'Impératrice, je veux avoir tout fini. En outre le Marquis de Belmont qui, avant mon dernier départ pour Plombières,

s'était engagé à arranger une séance à Saint-Cloud pour y faire entendre mon poème d'opéra, est mort pendant que j'étais à Bade. Il faut trouver un autre introducteur. Ce pauvre M. De Belmont était une de mes anciennes connaissances, et de plus notre compatriote, un Grenoblois.

Louis vient enfin de trouver un embarquement ; mon ami Lecourt m'écrit de Marseille qu'il a obtenu pour lui la place de lieutenant à bord de la *Reine des Clippers*, un navire immense qui partira dans quelques semaines. On n'a pas encore besoin de Louis, mais je suis bien aise de le voir présent un peu de temps d'avance auprès de l'armateur et du capitaine, pour se faire connaître d'eux et veiller à ce qu'il ne lui arrive pas de nouveau quelque mauvais tour. En conséquence il va partir prochainement ; il te verra en passant, et, s'il est possible, il ira voir notre oncle. Est-il encore à Tournon?

Ton mari a eu la bonté de me répondre une lettre très détaillée sur mes affaires, au sujet de divers renseignements que je lui avais demandés. Je le remercie et lui serre la main.

Donne-moi donc quelques détails sur les études musicales de mes nièces. Nancy a-t-elle de la voix? Joséphine travaille-t-elle toujours la sienne? quand tu les as menées à Lyon, leur as-tu fait entendre quelque chose de bon? Je voudrais bien voir l'instinct musical de ces enfants se développer réellement.

Dis-leur qu'à ma première visite je leur ferai subir un examen sévère, d'où il faut qu'elles sortent à leur honneur. Ne les amèneras-tu pas quelque jour à Paris? Il faut pourtant leur montrer un peu le monde, ne fût-ce que par le gros bout d'une lorgnette. Je les embrasse toutes les deux.

Adieu, chère petite sœur, laisse-moi te remercier encore de tes soins affectueux et intelligents pour Louis. Il en est, je t'assure, aussi reconnaissant que moi.

Mille amitiés à tous.

Ton dévoué

H. BERLIOZ

A SA SŒUR ADÈLE

21 décembre 1857.

Chère sœur,

Je venais d'apprendre le départ de Louis quand ta lettre m'est parvenue; non par lui, mais par Morel. Dans sa dernière lettre Louis m'annonçait que le départ était différé jusqu'à cette semaine. Il paraît qu'on a subitement changé d'avis. Le temps était superbe, me dit Morel, et les voyageurs doivent être depuis longtemps déjà loin au delà du détroit de Gibaltar. J'espère que Bombay restera tranquille. C'est l'un des points des Indes où la révolte ne s'est pas manifestée. D'ailleurs le voisinage de la mer place trop directement les Indiens sous le coup de la puissance anglaise.

Merci, chère sœur, de tes souhaits de bonne année et de toutes les expressions affectueuses que contient ta charmante lettre. Tu écris, je ne dirai pas comme madame de Sévigné, car j'ai pour cette femme une aversion violente, mais comme on écrit quand on a un cœur d'or, un esprit juste, et un naturel exquis.

Tu me dis de me garder du spleen. Ce n'est pas de cette stupide maladie que j'ai à me garantir ; mais bien d'une tristesse causée par une trop profonde connaissance des réalités.

Shakespeare a dit : *Le monde est un théâtre.*

Mais on chante si faux sur ce théâtre que mes oreilles et mon cœur en saignent. Éloignés comme vous l'êtes de notre monde parisien, du monde administratif, des arts surtout, il vous serait impossible de croire à ce qui s'y passe si je vous le racontais.

J'éprouve des colères concentrées, à me faire perdre l'esprit, sans avoir pourtant à reprocher jusqu'à présent la moindre chose à personne. Mais je vois ce qui est.

L'Empereur et l'Impératrice sont allés il y a trois jours voir le *Cheval de Bronze*[1] à l'Opéra. Ils sont sortis très mécontents. C'est pourtant un joli opéra-ballet, où l'on rit, où l'on danse, où il y a de fort drôles de petites mélodies. Aimeraient-ils mieux le haut style, les grandes manifestations

1. Opéra d'Auber, représenté à l'Opéra le 21 septembre 1857.

de la musique, les formes grandioses, épiques? J'en doute beaucoup. Une des dames d'honneur de l'Impératrice a dû lui parler de mon ouvrage avant-hier soir ; mais pour le rappeler à sa mémoire seulement. Il n'y a rien à faire de longtemps. Je suis tout plongé dans mon cinquième acte ; je pense avoir fini dans deux mois et demi, si rien ne vient me tracasser.

Marie te remercie de ton bon souvenir.

Elle m'a fait une surprise l'autre jour (11 décembre, jour de ma naissance) en invitant à dîner six de mes amis. La soirée a été fort gaie et cordiale.

Il y a quatre ans déjà que Liszt me fêtait de la même façon dans un grand souper à Leipzig. Il me semble que c'est d'hier.

Mon oncle a du malheur avec Horace Vernet ; il voulait le connaître et lui être présenté à son dernier voyage à Paris, l'Illustre alors n'était pas en France. Et voilà qu'il quitte Hyères précisément quand mon oncle y arrive.

On s'ennuie terriblement à l'Institut ; aussi je suis fort peu assidu aux séances. De temps en temps le Prince Napoléon, que nous avons nommé *associé libre*, y vient. Comme il a pris place à côté de moi, je suis son indicateur-cicerone des noms, des caractères, des fonctions. L'autre jour il s'est endormi profondément ; je crois qu'il ne reviendra pas de longtemps.

Adieu, chère sœur ; mille amitiés à ton mari et à mes jolies nièces.

H. BERLIOZ

A ERNEST REYER

[Fin 1857.]

Voilà, mon cher Reyer, l'œuvre complète que vous me demandez[1]. Je n'y ai pas joint la grande partition de Cellini ; mais si vous le voulez je vous l'enverrai. *Les Troyens*, opéra

1. Cette communication des œuvres de Berlioz à Reyer a donné lieu sans doute à l'étude de ce dernier parue vers ce temps-là dans *L'Artiste*, premier écrit consacré à l'auteur des *Troyens* par celui de *Sigurd*, qui par la suite donna à son aîné tant de preuves de dévouement et de fidélité.

en cinq actes, n'étant pas tout à fait terminé, je me suis abstenu aussi de vous l'envoyer. Il y a là plus qu'il ne faut; il y a peut-être bien des choses qu'il ne faudrait pas montrer. Mais j'ai tant brûlé de manuscrits, *oratorios*, *ouvertures*, *opéras*, *cantates* qui me paraissaient avoir des droits à un autodafé qu'il faut me pardonner d'avoir laissé vivre le reste.

Adieu, je ne puis décidément vous envoyer aucune note ; je serai très heureux d'avoir votre sentiment dans toute son individualité.

Mille amitiés; faites-moi savoir quand on peut vous trouver, j'irai causer avec vous, ne laissez pas tomber les petits papiers intercalés dans nos partitions, ils désignent des fautes de gravure.

H. BERLIOZ

A SA SŒUR ADÈLE

Paris, lundi 16 janvier [1858].

Eh bien oui, chère petite sœur, c'est encore moi, mais sais-tu pourquoi je t'écris ainsi au reçu de ta lettre, comme on renvoie un volant d'un coup de raquette? c'est que je viens du *Journal des Débats* pour savoir si on avait besoin pour demain de mon article (il y en a un en train, obligé, forcé) et qu'on m'a donné pour l'achever jusqu'à jeudi. Alors je me prélasse au coin de mon feu, et puisque j'ai des heures devant moi dont je puis disposer, j'en prends une pour ne pas feuilletonniser (ou feuilletonner) et pour écrire au contraire à vous autres là-bas, avec qui j'aime tant à causer. Ce soir, vois-tu, je reprends le damné feuilleton, et demain encore, et puis je me jetterai aussitôt sur ma partition que je n'ai pas touchée depuis douze jours, et qui reste là comme les constructions de Carthage pendant le grand amour de Didon : *pendent opera interrupta*. Alors je ne t'écrirais plus.

On est toujours ici sous le coup de l'émotion causée par cet infâme crime[1]. On a peine à parler d'autre chose. Je suis allé samedi dernier m'inscrire aux Tuileries chez l'Empereur ; il y avait une queue immense. Nous avons voulu, à notre

1. L'attentat d'Orsini.

Académie des Beaux-arts, faire une adresse à Leurs Majestés ; on a nommé une commisison de quatre membres pour la rédiger ; j'en étais.

Puis quand notre chef-d'œuvre a été confectionné à la satisfaction générale, le président de l'Institut est venu nous apprendre que toutes les académies auraient à réunir leurs bureaux le lendemain pour une adresse collective de l'Institut entier. Ce qui a été fait, quoiqu'*un peu tard* à mon avis.

Oui, cette charmante Impératrice a montré bien du courage et beaucoup de dignité au milieu de la mitraille à la porte de l'Opéra. Elle a même renvoyé un des officiers qui voulait rester auprès d'elle en lui disant : « Allez vous occuper de ces malheureux blessés, songez à eux et laissez-nous ; n'est-ce pas notre métier d'être assassinés? »

On vient de tirer une centaine de coups de canon à l'hôtel des Invalides ; je suppose qu'il y aura eu quelque cérémonie d'actions de grâces.

Je suis bien enchanté que Joséphine aime à ce point la musique ; mais je crains que le contenu des deux volumes que je lui ai envoyés soit terriblement mélangé. Il doit y avoir de bien plates choses là-dedans. Enfin elle glanera.

Mon oncle va trouver l'occasion de se servir de la lettre que je lui ai envoyée pour Horace Vernet. Ce dernier n'est point du tout en Amérique, il est ici ; nous nous sommes trouvés ensemble aux Tuileries la semaine dernière et il va partir pour Cannes, s'il n'est pas déjà parti. Je l'ai prévenu de la visite de mon oncle.

Vendredi prochain je lis *Les Troyens* chez un de nos confrères, M. Hittorf, un architecte lettré, qui m'a demandé cela. Il y aura une réunion choisie de peintres et statuaires versés dans l'étude de l'antiquité : MM. Ingres, Flandrin, Delacroix, Duret, Duban, etc. Je serai à mon aise, il n'y aura pas de *non-compréhensifs*.

Il voulait inviter quelques-uns de mes confrères de la section de musique ; je l'ai prié de n'en rien faire. Pas de faiseurs d'opéras ! — on vous a bientôt pris une idée de mise en scène, un coup de théâtre... puis courez après !...

Vivier est venu dîner avec nous à l'improviste vendredi dernier ; il a été assez sérieux. Il a publié, dans un nouveau

journal, récemment, une petite nouvelle charmante intitulée *Les rasoirs de Scheffield* ; c'est fort drôle et très spirituel.

Allons, voilà la fin de mon heure de récréation, il faut que je retourne à mon thème. Embrasse pour moi ces deux jeunes personnes ; je serre la main à ton mari. Ma femme vous envoie à tous mille amitiés. Elle n'y a pas tenu l'autre jour, il a fallu qu'elle vît de ses yeux le péristyle de l'Opéra criblé de projectiles, les vitres brisées, les portes enfoncées, etc. Adieu petite sœur.

H. BERLIOZ

T'ai-je dit que l'empereur d'Autriche m'avait envoyé une belle bague en diamants, pour mon *Te Deum*?...

A SA SŒUR ADÈLE

11 mars 1858.

Chère sœur,

Ne sois pas fâchée si je te réponds si tard, j'achève une partition, et tous ces jours-ci je n'ai pas pu la quitter. Je m'y crampone avec d'autant plus d'acharnement qu'on m'a fait perdre dix-sept jours pleins, à la fin du mois dernier. Il m'est arrivé un ami d'Allemagne (Litolff) qui est venu faire entendre ses compositions à Paris. Il comptait sur moi *pour tout*, et comme il a une très grande valeur musicale, je l'ai aidé de toutes mes forces ; je l'ai présenté à tous mes amis, j'ai écrit à tous ceux de mes confrères de la presse que nous n'avons pu rencontrer, enfin je l'ai piloté dans Paris. Son succès a été rapide et brillant, il est au septième ciel. As-tu lu mon feuilleton sur lui? Me voilà un peu plus libre.

Oui, la lecture a eu lieu chez mon confrère de l'Institut M. Hittorf ; et l'effet a été bien supérieur à ce que j'espérais. Il y avait tous les peintres, statuaires et architectes qui se sont occupés de sujets antiques, plus M. de Mercey, directeur des Beaux-arts, M. Blanche, secrétaire de M. Fould, et une foule de gens de lettres et de dames que je ne connais pas. J'ai été dix fois interrompu par les applaudissements, puis accablé de félicitations, de la part de MM. Ingres,

Duban, Blanche, Nisard, de Mercey, etc., etc. Cela fait la rumeur de l'Institut encore à cette heure, et tous les confrères non musiciens me traitent maintenant avec un redoublement d'affection. J'ai eu chez moi, depuis lors, une autre lecture encore, avec un résultat semblable.

On trouve décidément cela fort beau. Hittorf veut en parler au prince Napoléon, chez qui nous avons dîné ensemble il y a quinze jours avec MM. Ponsard, E. Augier, J. Sandeau et plusieurs autres. Probablement le prince ne demandera pas mieux que de connaître mon ouvrage. A la cour au contraire, c'est à qui maintenant s'excusera d'en parler à l'Impératrice et tel qui s'était fait fort d'obtenir de sa Gracieuse Majesté un assentiment non moins gracieux, n'ose plus prendre l'initiative et m'écrit que cela rentre dans les attributions de M. Bacciochi et que je dois m'adresser à lui. Je le ferai plus tard. Ce n'est pas le moment. L'Impératrice est préoccupée du procès des assassins du 14. Elle voudrait sauver Orsini. L'Empereur hésite. Ils sont tristes et inquiets tous les deux ; et tu conçois qu'il serait stupide d'aller leur parler d'art en un tel moment.

D'ailleurs il n'y a rien de possible ; l'Empereur veut un Opéra économique et se soucie peu de monter des ouvrages nouveaux qui coûtent cent mille francs de mise en scène. On va donner *La Magicienne* d'Halévy[1] ; il y avait trois ans qu'un grand ouvrage comme celui-là n'avait été produit. On dit qu'il va faire une demi-chute. C'est froid et nul, dit-on. J'ai à dire le contraire[2]. Ainsi le temps pour moi n'est pas venu encore. Je suis parfaitement résigné à ce qu'il ne vienne jamais, plutôt que de voir polluer mon ouvrage ou de le faire insulter par les niais qui sont en ce moment à l'Opéra.

Je t'assure, chère petite sœur, que la musique des *Troyens* est quelque chose de noblement grand ; c'est en outre d'une vérité poignante et il y a plusieurs inventions qui feront dresser les oreilles et peut-être les cheveux des musiciens de toute l'Europe, ou je suis dans une pitoyable erreur. Il me semble que si Gluck revenait au monde, il dirait de moi

1. Représenté à l'Opéra le 17 mars 1858.
2. Feuilleton des *Débats* du 24 mars.

en entendant cela : « Décidément, voilà mon fils. » Ce n'est pas modeste, n'est-ce pas? mais j'ai du moins la modestie d'avouer que j'ai le défaut de manquer de modestie.

Quel galimatias! et comme les mots servent à dire des bêtises !

Louis doit arriver en ce moment à Bombay ; il y trouvera trois lettres de moi avec les tiennes. Nous ne pouvons espérer avoir de ses nouvelles avant un mois.

On me fait des propositions pour aller, au mois d'août prochain, organiser et diriger un Festival à Toulouse pour la clôture de l'Exposition. Je ne sais si l'on pourra arranger cela de manière à ne pas me faire manquer celui de Bade qui doit avoir lieu à peu près vers le même temps. On me promet monts et merveilles à Toulouse ; mais je sais ce que valent en France les musiciens de province. Et puis j'aurai sur le dos le grand cousin...

Enfin, il faut bien gagner sa vie quelquefois.

A Bade c'est différent ; on y gagne de l'argent, et on y fait de bonne musique, et on y trouve une foule de gens d'esprit, et on y parle français.

Voilà donc Joséphine lancée dans le monde ! le monde doit dire : « Enchanté, Mademoiselle, de faire votre connaissance! » Et Nancy qui devient gaie ; cela ne pouvait pas manquer, elle a des étincelles dans les yeux.

Quel malheur que ces chères petites ne puissent pas voyager un peu dans le monde de l'art, qu'elles entrevoient de loin en regardant dans un télescope! Leur organisation semble les destiner à en goûter les joies ; joies supérieures à toutes celles que le bétail humain convoite partout avec tant d'ardeur.

Je croyais mon oncle à Hyères et tu me dis qu'il est à Cannes ; donne-moi donc clairement son adresse.

Nous n'avons bientôt plus de vin. Si ton mari pouvait m'expédier prochainement les deux tonneaux qu'il me destine, je les recevrais à cave ouverte et à peu près vide.

Je suis tout hébété ce matin ; nous sommes rentrés cette nuit à une heure au milieu d'une neige et d'une boue atroces, après avoir subi au théâtre Lyrique la reprise de la *Perle du Brésil*, opéra de ce pauvre Félicien David, dans lequel il a donné un curieux spécimen de la musique bête, qu'il

prend pour de la musique simple. Tous les ex-Saint-Simoniens y étaient, ils lui ont fait un succès grotesque.

La pièce est aussi plate que la partition.

Il y a quelque temps, en revanche, que Gounod nous a donné son *Médecin malgré lui*[1], un vrai petit chef-d'œuvre de goût, d'esprit, de verve et d'atticisme musical. Comme une œuvre de ce style fait honte à nos petits et grands barbouilleurs de l'école parisienne ! J'avais, il y a dix ans, un gros perroquet gris qui prononçait très distinctement, en blaisant un peu, le mot : « Cochon ! » Les messieurs de l'école parisienne me font toujours penser à ce pauvre oiseau.

Adieu chère sœur, embrasse bien pour moi tes filles, et pour toi mes nièces ; je serre la main à ton mari.

Ma femme va un peu mieux, elle a terriblement souffert de sa névralgie.

H. BERLIOZ

A SA SŒUR ADÈLE

Mardi soir [7 avril 1858].

Chère sœur,

Tu vois que mon exactitude est intermittente. Je n'ai pas pu trouver un instant pour t'écrire tous ces jours-ci. Et ce soir encore je n'y ai pas la tête. Je viens d'écrire la dernière mesure de ma partition. On me parle d'une foule de choses qui se préparent et fermentent à ce sujet. Je ne t'en dirai rien parce que ce ne sont que des projets de gens bienveillants. L'insuccès de *La Magicienne* d'Halévy va grandissant... cela peut avoir des suites favorables à nos intentions. Mais je sais combien les gros ouvrages médiocres ont la vie dure.

Parlons d'autre chose. J'ai reçu le vin hier, remercie ton mari. J'ai passé une heure ce matin chez M. de Morny, qui s'offre à m'aider auprès de l'Empereur. Je suis allé hier soir aux Tuileries, il y avait très peu de monde, mais l'Impératrice a été tellement accaparée par M. Fould et par deux autres causeurs, qu'il n'y a pas eu moyen de lui

1. Représenté au Théâtre Lyrique le 15 janvier 1858.

être présenté. L'Empereur causait dans un coin avec quelques militaires. J'ai bu du punch en admirant notre belle souveraine qui resplendissait de grâce et de jeunesse. Elle ne fut jamais si ravissante. C'est un camée antique animé. C'est Hébé en personne, et nous en étions tous hébétés...

J'ai vu notre cousin Jules hier, il a déjeuné avec nous. Il est encore malade d'une grippe enragée.

Je n'ai pas eu le temps d'aller chez madame Erard pour le piano en question. Je suis obligé chaque jour d'écrire un *agenda* en me levant, et ne puis guère en exécuter que la moitié. L'affaire de Toulouse a raté ; ils ne peuvent avoir qu'un orchestre d'amateurs et, comme dit Balzac, « je ne donne pas dans ces godans-là. » Je n'aurai donc que Bade, mais au moins cela sera beau. M. Bénazet me donne carte blanche pour engager qui je voudrai en fait d'artistes. J'engagerai Roger et mademoiselle Artot, et quelques harpistes, Je veux donner cette fois les quatre premières parties de *Roméo et Juliette*. Ce sera pour le 3 septembre. Comment n'auras-tu pas le cœur de venir entendre cela?... Ah ! c'est autre chose que ce qu'on entend tous les jours. Si tu savais combien d'*Enfance du Christ* je donnerais pour l'*Adagio* (la scène d'amour) de *Roméo*... Et comme j'oublie le monde réel en conduisant cela !... Mais je suis archifou et archibête de parler ainsi.

Adieu, je serre la main de ton mari et je m'incline devant la jeunesse et les grâces de mes chères nièces.

Quant à toi, tu es ma sœur Anna, et je sais bien que tu me suivrais à Carthage et au bout du monde, n'étaient le père et les enfants. Adieu.

H. BERLIOZ

MADAME CHRESTIENNE DE FRANCE

PRINCESSE DE PIÉMONT

A Turin Madame Royale[1] arrive dans le pays où s'accomplira sa destinée ; le fier Taureau d'Or, emblème de la ville, est maintenant entouré des beaux lys d'or apportés par la fille de France. Turin certes n'est pas Paris, et le château bâti par Emmanuel-Filibert, quoique meublé somptueusement, ne ressemble en rien extérieurement au Louvre. Mais, dans ce Louvre, Madame Chrestienne, sœur du Roi, pour grande et brillante que fût sa situation, n'occupait pas le premier rang ; à Turin, au contraire, il lui appartient sans conteste, son beau-père, indulgent et galant, lui en concède volontiers les privilèges, et la petite âme ambitieuse de la fille de Henri IV s'y complaît. Nous ne possédons pas, et c'est regrettable, l'inventaire du trousseau apporté par Madame Chrestienne ; mais un point de repère authentique s'offre à nous et permet d'en établir une estimation probable : l'inventaire du trousseau que le duc Charles-Emmanuel donna à l'infante Isabelle sa fille, lorsqu'elle épousa Alphonse d'Este, duc de Modène. La lecture de cet inventaire est presque voluptueuse, tant est riche et superbe la nomenclature des étoffes, des dentelles, des corsages merveilleux, jusqu'à la robe de velours, *couleur de mer*, que la jeune épouse portait pour le voyage. Vient ensuite la description de la garniture

1. Chrestienne de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, avait épousé en 1619 Victor-Amédée, prince de Piémont, fils du duc de Savoie Charles-Emmanuel Ier. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet 1920.

de lit : « Dix-sept pièces toile d'or et damas d'argent, franges d'or et d'argent, *con sua lettiera indorata* [1]. »

Une autre « toile d'or et d'argent, fond crème, rideaux, seize pièces, franges d'or », et toujours « *lettiera indorata* » ; enfin « un baldaquin de velours bleu brodé d'or et d'argent, avec grandes franges d'or »... L'orfèvrerie est à l'avenant, ce sont, « les cuvettes d'argent doré, pour les mains, une autre avec l'amphore qui l'accompagne, un grand bassin en argent pour se laver les pieds »... et les miroirs, et les accessoires sans nombre.

Nous ne pouvons douter que le roi de France n'envoyât sa sœur, aussi amplement pourvue ; la toilette des femmes à cette époque était accompagnée de toutes sortes de raffinement sous la forme d'onguents et de parfums, pour maintenir la fraîcheur et la beauté de la peau, celle des cheveux. J'ai eu en mains un des petits manuels de ce temps, fort rares aujourd'hui, bondé de recettes savantes et souvent compliquées. La nouvelle princesse de Piémont, pour lui donner une fois ce nom et ne plus s'en servir, car jamais elle ne le porta, n'a que quatorze ans, sa fraîcheur est donc naturelle ; son royal époux l'aime, et pour sa haute naissance, qu'il tient en grande estime, et pour sa charmante personne physique : le beau sourire, les façons gracieuses, libres, aisées, très françaises, qui contrastent avec celles qui l'entourent, car, sous l'influence des jeunes princes, il s'est instauré à la cour de Turin quelque chose de la raideur espagnole. Le duc de Savoie, par contre, né d'une fille de France, et ressemblant par tant de côtés à son aïeul François Ier, se plaît aux manières de Madame Royale, et dorénavant règle les plaisirs de la Cour à la mode française.

Très heureux dans ses enfants, Charles-Emmanuel a encore avec lui deux filles, les infantes Caterina et Maria di Savoia [2], princesses de haute vertu assurément, mais peu divertissantes; quand règne la bacchanale du carnaval, pendant les trois

1. Avec sa literie dorée.

2. Le titre d'« infante » fut adopté par les filles de Charles-Emmanuel, à la suite d'une lettre adressée par la reine d'Espagne à l'aînée des princesses, où elle la traitait d' « infante » ; le duc, prompt à saisir les occasions, se prévalut avec plaisir du titre flatteur, qui demeura acquis.

derniers jours, les princesses se livrent à un divertissement d'un ordre spécial : enfermées dans leur appartement avec leurs dames, elles s'infligent la discipline, et donnent ainsi au duc, leur père, l'occasion de dire d'un air de componction, à ses courtisans : « Entendez-vous la gracieuse musique et la délicate harmonie que font nos filles avec leurs dames », et de ce genre de musique Charles-Emmanuel n'était pas amateur. Aussi, Madame Chrestienne, toute frémissante de vie, aimant la magnificence, le plaisir, la dépense, aimant aussi l'art, les livres et les jardins, l'enchante-t-elle. Dans son long règne de cinquante ans, le duc Charles-Emmanuel eut le temps de donner libre cours aux goûts héréditaires des Valois dont le sang coulait dans ses veines. Déjà son illustre père Emmanuel-Filibert avait bâti le « Castello », remplaçant le vieux « Chastel » des ancêtres (aujourd'hui Palazzo Madama), où se trouvait la chambre du « bon droyct » avec le lit nuptial que ces princes aux façons patriarcales, faisaient transporter l'hiver dans une vaste pièce au-dessus de la *cuisine*, dont la chaleur, captée par une sorte de radiateur nommé « pello », en rendait l'habitation agréable pendant les jours froids.

Cette simplicité d'antan était évanouie pour toujours; néanmoins l'esprit pratique demeurait. Lorsque le duc Emmanuel-Filibert créait entre trois rivières, la Dora, la Stura et le Po, l'immense et magnifique « Parco », il voulut non seulement y faire fleurir les plantes les plus rares, mais pousser le plus beau blé de Sicile. D'ailleurs cette façon pratique de mêler l'utile à l'agréable est toute italienne. Montaigne, dans le récit du voyage qu'il fit en 1580, raconte que « la plupart des grans jardins d'Italie nourrissent l'herbe aux maistresses allées et la fauchent ».

Dans le Parco se découvrent des grottes, des fontaines, des vallées, des labyrinthes, des bois, des collines, des eaux dormantes, des torrents écumeux :

Acqui stagnanti, mobili cristalli[1].

Rien ne revèle l'art :

l'arte che tutto fa nulla si scopre[2].

1. Le Tasse. — 2. Le Tasse, *Jardins d'Armide*.

C'est le premier des jardins anglais, et il vient d'Italie. Un palais magnifique appelé *Viboconne* en forme le centre ; les oiseaux chanteurs, d'autres aux plumages merveilleux, y abondent.

Vezzozi augelli infra le verdi fronde.
Temprano a prova lascivette note [1].

Les animaux de tout genre y étaient réunis; il existe encore un ordre signé de la main de Charles-Emmanuel, commandant l'achat de lions, de tigres, de girafes, d'hippopotames... Quant aux chiens, le duc en possède de quatorze sortes, depuis le grand limier de Bretagne, jusqu'aux barbets : « *i turchetti piccioli di Lione per dama* ». Dans un des plus gracieux portraits de Madame Royale, elle tient sur ses genoux un joli griffon, don, sans doute, de son auguste beau-père... Les fêtes du Parco étaient célèbres, la brillante cour du duc de Savoie s'y livrait aux plaisirs champêtres, et à plusieurs reprises, dans un cadre enchanteur, on représenta devant les ambassadeurs étrangers d'amourenses pastorales.

En outre de ce riche domaine, les ducs de Savoie possédaient à l'est de Turin, un autre *lieu de délices*, selon la désignation adoptée, et que je trouve charmante : *Mirafiori*. Charles-Emmanuel avait rêvé de faire de cet ancien « podere » appelé la Spinetta, une résidence d'agrément sans rivale; malheureusement, la construction féerique qu'il commença à édifier ne fut jamais terminée, soit par suite d'une superstition de Catherine d'Autriche, ou en conséquence des guerres continuelles ; mais, lorsque Madame Chrestienne arriva à Turin, « Millefleurs », comme elle l'appelle, car elle francise tous les noms, est à l'apogée de sa beauté champêtre, et ouvrait son étoile fleurie, d'où rayonnaient de merveilleuses allées.

Ce charmant Millefleurs jouissait évidemment de la prédilection de la petite Madame; s'y rendant un jour de printemps en 1621 elle faillit y perdre la vie; elle-même raconte à son mari l'aventure qui menaça de se terminer tragiquement :

Je vous dirais comme je suis venue Lundi ici en ce lieu de Millefleur, où en venant je pensais me perdre avec ceux qui me suivaient à cause d'un temporal qui vint tout terrible, et un tonnerre et des eaux

1. Le Tasse.

en quantité, tellement que la campagne paraissait tout un lac... la peur était si grande que je fis vœu à la Madone di Testoni d'y aller à pied ce que j'espère faire demain matin.

L'alarme n'avait pas été sans fondement, les chevaux du carrosse enfonçant dans l'eau jusqu'au ventre, et le cocher : « *c'était Juan* », dit la princesse, devenu incapable de les maîtriser. Madame Chrestienne ne perdit ni son sang-froid, ni, le danger passé, de temps, pour payer à la Madone la dette contractée.

C'est au Parco et à Mirafiori, que le duc régnant se reposait de ses fatigues guerrières ; là, devisant de poésies françaises, avec son savant ami le sire de Porcier :

Or del Ronsardo in gallico idioma
Va col dotto Porcier l'orme traccindo

ou se divertissant à écrire soit une comédie française, soit des vers italiens et espagnols, il oubliait les soucis du pouvoir, et donnait libre cours à ses goûts cultivés, dignes du fils de la docte Madame Marguerite de France. L'ambiance est donc très favorable à une autre fille de France. Déjà, du temps du passage de Montaigne à Turin, l'usage du français y était très répandu : « Ici, — écrit-il dans son journal de voyage, — l'on parle ordinairement français : et ils paraissent tous fort dévoués à la France. »

Madame Royale, en débarquant à Turin, était d'ailleurs entourée d'une nombreuse maison française ; n'avait-elle pas sa « mamanga », madame de Monglat, qui lui servira encore un peu de temps de pilote ; sa nourrice, madame Pommeuse, et à propos de cette dernière, je crois qu'en scrutant le passé, on ne tient pas assez compte de l'influence des « nourrices » sur leurs nourrissons royaux : elle fut grande cependant, et profonde et subtile ; Louis XIII aima sa « doundoun » peut-être plus que personne au monde ; seules, celles qui avaient donné leur lait, usaient et gardaient vis-à-vis des rois et des princes, d'une véritable et humaine familiarité ; Madame Chrestienne, qui est bien jeune, a donc sa nourrice ; elle a aussi son joyeux « balladin », « Tiene », qui faisait rire Henri IV, son secrétaire Basin ; un, au moins, de ses écuyers, est Français, « M. d'Orbussan », qui mourra à Turin en 1629 et y sera enseveli ; sûrement elle doit avoir

amené avec elle son « coquillure » car elle paraît sur tous ses portraits exquisement frisée. Avec sa finesse naturelle, elle a compris que pour être heureuse dans sa nouvelle patrie, il faut être aimée, et elle s'applique à plaire. Elle est toujours somptueusement parée, couverte de joyaux, avec de longs chapelets de perles, qu'elle conservera toute sa vie. Son mari lui est tout acquis, le duc prodigue les baisemains sur l'épiderme parfumé de Madame Royale, qui probablement, selon la mode du temps, roule entre ses fines paumes une boule de cire odorante ; le prince cardinal est empressé et élogieux. « Vous êtes si courtois, lui écrit un jour sa belle-sœur, que vous savez gagner les cœurs que vous voulez. » Et elle avoue très ingénument « chérir un frère aussi aimable ». Le jeune cardinal reçoit et fête son frère et sa belle-sœur à Graveno, « lieu de délices » qui lui appartient, et Madame Royale est ravie du site et de la fraîcheur de l'air. Le prince Thomas est moins expansif, mais il est encore tout dévoué à la France, où, à son tour, il ira bientôt chercher femme.

Le printemps est prompt et ardent à Turin; à peine la neige fondue, sous un ciel d'un bleu intense, la verdure éclate vive et fraiche ; le Valentino, que le duc a donné à sa belle-fille, offre un lieu de résidence charmant à l'heure du renouveau. Madame Royale dès ce commencement de son séjour dans la capitale du Piémont, s'y rend souvent, et rêve probablement aux travaux qu'elle y fera exécuter plus tard !

Montaigne avait jugé Turin une « petite ville en un site plein d'eau, pas très bien bâtie ni plaisante, » mais il y a quarante ans de cela, et le dernier duc, et le duc régnant ont exécuté d'importants travaux ; Emmanuel-Filibert a bâti la citadelle, Charles-Emmanuel a divisé la ville en quatre quartiers, avec quatre places d'armes, car le but persévérant des ducs de Savoie est de conserver à leurs peuples un tempérament guerrier. Emmanuel-Filibert a établi une armée permanente de 12000 hommes que son fils tiendra fort occupée.

La venue à Turin de la princesse des Lys d'or, est suivie de près par la fête par excellence de la métropole du duché de Savoie ; celle de l'exposition du Saint Suaire, qui y attire chaque année de nombreux pèlerins. Madame Chrestienne prendra part avec grande ferveur aux cérémonies.

La tradition voulait que le Suaire, marqué de l'ineffable empreinte du visage divin, ait été ramené d'Orient au XIVe siècle par Guillaume de Villar Sexel, illustre chevalier. Cette insigne relique fut d'abord déposée dans l'église de Sirey, en Champagne ; mais la descendance du chevalier. de Villar Sexel en fit présent (1464) à Louis de Savoie, qui la transporta à Chambéry. C'était là, qu'en 1578, Charles Borromée, le pieux archevêque de Milan, se proposait de se rendre à pied, bourdon en mains pour la vénérer. Averti de l'intention du prélat, le duc de Savoie, toujours prompt à saisir les occasions grandes ou petites (la devise « *Opportune* » qui se lisait sur son bouclier au récent tournoi lui convenait parfaitement), se hâta, sous le plausible prétexte d'épargner au saint archevêque un long et pénible voyage, de faire transférer la relique à Turin, où le prince de l'Église viendra effectivement la vénérer. Le bourdon, sur lequel saint Charles Borromée s'était appuyé en chemin, est demeuré la propriété d'une noble famille piémontaise[1].

Une estampe contemporaine nous renseigne parfaitement sur l'aspect de la place Castello en cette religieuse occurrence. Au vieux palais, un balcon abrité et richement paré, reçoit les princesses, Madame Royale, la première; au milieu de la place on a élevé une somptueuse tribune occupée par les princes et les évêques ; et sur la balustrade qui entoure cette tribune, le Saint Suaire déployé est offert aux regards des fidèles. Plus bas, un dais est réservé à l'archevêque. Devant la relique brûlent des torches, des arquebusiers l'entourent; les moines, le peuple, les mendiants, grouillent sur la place; dans une longue tribune des spectateurs de choix se pressent en rangs serrés. Les toitures environnantes sont couvertes de monde, et c'est une foule étrangement animée. L'année où pour la première fois, Madame Royale assistait à la cérémonie, un père Théatin est prié courtoisement par le duc de dire quelques paroles au peuple, il s'en acquitte avec tant de foi et d'ardeur, que de tous côtés on lui jette des médailles afin qu'il leur fasse toucher le Saint Suaire. Un chapelet assez pesant, garni de lourdes médailles, est lancé dans la direction du bon père, le frappe à la bouche et la met en sang ; le duc,

1. La famille des marquis Faussonne di Clavesana.

avec sa bonne grâce coutumière, essuie lui-même le visage du moine, tout en lui faisant gracieusement observer que « jamais général ne fut blessé en une occasion plus glorieuse, ni après un plus grand succès ».

Les moines prêcheurs avaient en ces temps une influence énorme sur l'opinion. C'était la « presse » de l'époque, leurs paroles se répandaient partout, aussi les princes savaient-ils user d'égards avec eux, conscients de ce pouvoir oculte établi à côté du leur. C'était souvent la parole d'un moine, obscur et sans peur, qui décidait des grandes affaires. Ainsi en 1601, pendant la guerre entre le Roi de France et le duc de Savoie, ce fut la parole enflammée de charité du père Tolosa, Théatin, qui amena la paix : le moine fit à Toulon, devant Henri IV, une peinture si éloquente de la souffrance des peuples au cours des guerres, que le cœur magnanime du monarque en fut touché à fond, et il se montra disposé à traiter de paix.

Le clergé turinois ne ressemblait guère au clergé français, le peuple l'aimait d'une façon toute singulière, au point de vouloir que ses prêtres prissent part aux fêtes et bals du carnaval. En vain les archevêques multiplient les mandements, en vain ils défendent aux prêtres de se masquer et de prêter leurs habits sacerdotaux, la coutume l'emporte... et le scandale persiste ; en vain, aussi, ils préconisent pour les églises l'usage du balai, elles continuent à être fort sales ; les mendiants, qui sont légion, les envahissent, et troublent les offices... les mendiants sont une des plaies de ces temps agités, l'esprit chrétien leur assure une sorte d'impunité. Quelques-uns jouissent d'un prestige difficile à ébranler. Une pauvresse, la mère Antée, était alors à Turin une puissance. Sous ses haillons se dissimulait la personnalité d'une grande dame, ayant volontairement choisi cette vie d'abjection, elle excitait à la vertu, et tançait hardiment les pécheurs et les blasphémateurs, le peuple l'aimait, et le duc fit donner l'estrapade à un de ses gardes qui avait osé frapper la mère Antée ; celle-ci n'en fut nullement reconnaissante, et menaça même le duc de ne plus prier pour lui. Aussi, lorsque Charles-Emmanuel se décide à purger la ville de tous ces errants, encore s'y prend-il paternellement... Le deuxième dimanche de carême, les

mendiants sont « invités » à se réunir devant le Dôme, et de là, le duc, ses fils, le peuple, escortent la cohorte pouilleuse à l'hôpital de la « Charité », bâti à leur intention, mais on n'en a pas fini avec eux : un siècle plus tard, ils étaient encore ingouvernables.

***

Madame Royale est heureuse; ses tendres lettres à son époux en font foi.

Cependant, il n'est pas téméraire de présumer que la perspective d'aller en France, et de revoir son auguste famille, qui se présenta deux ans après sa venue à Turin, ne lui fut infiniment agréable.

Le duc de Savoie poursuit assidument la politique qui doit accroître la grandeur de sa maison et libérer l'Italie de l'ambition espagnole et, en 1622, il se rend à Avignon rencontrer le Roi de France. Madame Chrestienne avait déjà, au grand contentement de la population de la bonne ville de Turin, obtenu de son royal frère une relique de saint Roch ; mais le duc a d'autres ambitions !

Louis XIII a maintenant vingt et un ans ; l'instinct guerrier héréditaire s'est éveillé. A vrai dire ce sont ses propres sujets révoltés qu'il a combattus ; mais l'occasion lui a été donnée de braver le péril, et il l'a fait avec la même hardiesse que son illustre père, le danger l'anime : « Bassompierre, dit-il au vieux compagnon de Henri IV, *j'y suis nouveau, dites-moi ce qu'il faudra faire pour ne point faillir.* » C'est dans la vie du Roi un des rares moments où il s'appartient, selon le vœu qu'il exprimait étant encore enfant, alors qu'entendant son ex-gouvernante et son nouveau gouverneur se disputer la possession de sa personne, il dit d'une voix unie : « *Et j'espère qu'un jour je serai à moi.* » Ce jour fut court, mais en 1622 le tout-puissant connétable était mort, Marie de Médicis s'était, selon l'expression du temps « rabienée » avec son fils, mais tout en l'influençant ne le dominait pas, et l'heure du cardinal n'était pas encore venue.

Le jeune Roi, après avoir abattu la révolte des religionnaires, visite quelques-unes de ses plus fidèles villes, et les réjouit

par son auguste présence. Louis XIII a commencé par Aix, où « Lou troubadour » accueille « Lou Rey » avec une ardeur toute méridionale. Mais c'est à Avignon que le Roi trouve une réception vraiment incomparable : nos aïeux, en ces occasions, déployaient une imagination, un goût, un faste qui font paraître bien ternes les efforts de nos contemporains en circonstances analogues; à Avignon, depuis la *Tribune des Harangues*, une merveille de beauté et d'élégance, ce ne sont que portails décorés, colonnes triomphales d'une richesse inouïe, d'une harmoine parfaite ! Le peuple aime son Roi et lui manifeste ainsi sa fidélité. Le jeune souverain passera d'abord sous le *portail de la Félicité* qui a 14 pieds de haut sur 72 de large. Le grand Roi Henri est là représenté au naturel, souriant à son fils qu'il encourage :

« *Me duce carpe viam.* »

Puis se succèdent :
Le Théâtre de la Force et de la Piété.
Le Trophée de la Sagesse.
La Fontaine de Justice.
Le Palais de la Gloire.

Un peuple immense souligne de ses acclamations cette royale entrée, car c'est un honneur de crier « Vive le Roy ! » puisque ce privilège est interdit aux galériens.

Le visage noble et régulier du fils de Henri IV, quoique naturellement grave, n'a pas encore revêtu cette expression d'incurable mélancolie qui l'assombrira de bonne heure, et si jamais il eut l'air joyeux, ce fut alors. Une cour de hauts et vaillants seigneurs l'entoure, et, en observant les portraits qui nous restent de cette élite, on ne peut manquer d'être frappé par l'aspect *épanoui* et *résolu* des visages. Que ce soit Créquy, que ce soit d'Espernon, que ce soit le beau comte de Soissons, le type est le même, extraordinairement mâle... les mignons des Valois sont bien loin !

C'est dans Avignon en liesse, que S. A. S. le duc de Savoie arrive, avec une suite nombreuse, réunissant la fleur de la noblesse savoyarde et piémontaise; parmi cette suite se trouve le saint évêque de Genève, François de Sales, dont le

dernier acte militant, car sa mort est toute proche, sera de servir la France qu'il aime, et le prince auquel il doit obéissance; on peut présumer que ses sages conseils ne furent pas étrangers à l'heureux succès de la négociation [1].

Or donc : le jeudi 17e de novembre, Monsieur de Savoie vint trouver le Roy en Avignon qu'y fut au devant de lui, et le ramena dans la ville, le faisant marcher à sa gauche. « Et puis, arrivé au Palais », le Roy commenda à M. le Maréchal de Créquy (et à M. de Bassompierre) de l'enmener au petit Palais où il lui avait fait apprester son logis et deffrayer magnifiquement tant qu'il y demeura.

Les princes s'étant séparés mutuellement satisfaits, le Roi se rend à Lyon, où se trouvent déjà les Reines et les princesses.

Il fait à Lyon, accompagné par la petite Reine, une entrée absolument conquérante. Tous les corps d'état, tous les gens d'Eglise, toute la noblesse, revêtus de leurs superbes costumes, où l'hermine, l'or, les étoffes magnifiques rivalisent de richesse et d'éclat, sont réunis pour rendre hommage au jeune souverain : de nombreux arcs de triomphe, plus sobres que ceux d'Avignon, mais fort beaux, jalonnent la route où passera le cortège royal... les feux d'artifice sont féeriques, et même malgré la saison, peu favorable à ce genre de plaisir, un bateau royal aménagé avec la plus noble élégance a été préparé, pour permettre au Roi et à la Reine de prendre le frais sur la rivière...

A la réception officielle succèdent les fêtes offertes par la noblesse : il y a festin, comédie, chez M. d'Alaincourt, bal le lendemain, on marie le duc de Lavalette et mademoiselle de Verneuil (sœur du Roi) qu'on réveille à deux heures du matin, pour venir signer le contrat dans la chambre de la Reine.

Enfin, « le 15 le Roy fut au devant de Mrs le prince, princesse de Piémont et prince Thomas ».

M. de Genève, très fatigué, s'est joint néanmoins à la suite de Victor-Amédée, le prélat aura donc l'occasion d'entretenir une dernière fois la jeune princesse dont il est le grand aumônier, et dont il a si fort à cœur la félicité. Le voyage du prince et de la princesse de Piémont s'est effectué par

1. Charles-Emmanuel venait poser les bases d'un traité d'alliance entre la France, la Savoie et la République de Venise, ayant pour objet de contraindre l'Espagne à exécuter le traité et de rendre la Valteline aux Grisons.

les mauvais jours de l'hiver ; mais l'intrépide petite Madame ne s'en est pas souciée, les meilleurs « ramasses [1] » du Mont-Cenis ont été mis à son service, et les plus vaillants « marrons » ont porté sa chaise ; toute belle et bien portante, elle arrive prendre part aux fêtes; elle revoit sa mère, avec « sa face sereine et florentine », elle retrouve sa sœur cadette, Madame Henriette, si jolie et gracieuse ; ces deux princesses, si différentes d'aspect et de caractère, se conserveront toute la vie la plus tendre, la plus humaine affection — elles ne devaient plus se revoir, malgré le véhément désir que l'une et l'autre en avaient ; mais elles « aiment leur sang » et prendront part à leurs joies, et leurs douleurs réciproques. Ce voyage à Lyon fera événement dans la vie de Madame Chrestienne, elle l'invoquera bien des années après, quand il s'agira de régler des questions d'étiquette à la Cour de Savoie, le précédent du « voyage à Lyon » demeurant définitif.

Le prince de Piémont avance la négociation entreprise par son père, et la verra bientôt ratifiée ; mais il est probable que Madame Royale, qui a en elle-même une assez téméraire confiance, se flatte d'y avoir contribué. Elle assiste, joyeuse et superbe, au festin que M. d'Espernon offre au Roi et à toute la Cour, festin suivi de comédie et de feux d'artifice. « De là le Roi dit adieu à la Reine sa mère, à la Reine sa femme, à Madame la princesse de Piémont, sa sœur... »

***

La jeune princesse rentre à Turin, certes elle y est heureuse et aimée ; mais elle a revu la France, les visages familiers, et il n'est guère possible que ce nouveau déchirement ne lui ait pas été pénible.

Les déracinées, mariées en pays étranger, sont par force sujettes à des détresses morales ; les différences entre peuples étant encore aujourd'hui, et ayant toujours été, bien plus grandes qu'on ne le pense généralement : surtout dans ces menues habitudes quotidiennes qui ont une répercussion si immédiate sur la personnalité humaine ; comme observe Montaigne : « *Nous sommes mieux en la compagnie d'un chien*

1. Traîneaux.

cogneu, qu'en celle d'un homme dont le langage nous est incogneu. » Madame Chrestienne rapportera avec elle le désir d'installer à Turin, près d'elle, un élément français qui y demeurera — et ce désir trouvera forme sous l'appel qu'elle fit aux Carmélites, de venir fonder un monastère dans la capitale du Piémont. Ayant revu à Lyon, le saint fondateur de la Visitation, à qui elle inspirait une sollicitude si dévouée, on se serait attendu à ce que Madame Royale fît choix de la Visitation, mais, François de Sales mort, une cabale s'était formée contre un ordre dont la modération offusquait certaines mentalités religieuses, fanatiques de mortifications outrées; même le nonce du Pape inclinait vers ce parti. Madame Royale ne perdra pas de vue son désir de faire essaimer en Piémont les avettes de M. de Genève — elle y arrivera, mais beaucoup plus tard — en attendant, les filles de Sainte-Thérèse qu'elle accueille, loge et protège avec sa magnificence habituelle, lui seront des amies fidèles, et l'intérieur de leur cloître son refuge ; elle y lira, aux heures inquiètes, les sentences enflammées écrites en gros caractères sur les murs blancs : « O mon âme attend le Seigneur avec confiance. » « Je meurs tous les jours. » « Je suis venu jeter le feu sur la terre, que puis-je espérer sinon qu'il s'allume. » Et, sur le fronton des portes, l'*Alléluia* consolateur.

La prime-sautière fille d'Henri IV n'avait rien d'austère dans sa manière de vivre ; sa vivacité, sa coquetterie naturelle, prêteront à la calomnie, mais à la porte du couvent de Santa-Cristina, elle dépouillait son âme mondaine, et se livrait à des pénitences exagérées, entendant quinze messes à genoux, portant une lourde croix, s'étendant à la porte du réfectoire, et obligeant les mères carmélites à passer sur son corps ; ces façons d'agir ne furent pas un engoûment passager, mais durèrent toute sa vie, alternant avec les péripéties de son existence agitée. Ce Carmel est évidemment pour elle un coin de France, et elle s'y jette avec son impétuosité naturelle.

Le prince de Piémont n'est, hélas, pas toujours aux côtés de sa jeune épouse, la paix ne règne guère dans la péninsule. L'Espagnol, maître des plaines lombardes, ne rêve qu'étendre sa domination. Victor-Amédée veille et combat. Les pieuses

infantes, Caterina et Maria, de plus en plus enlisées dans une étroite dévotion, pleines de préjugés, ne remplacent pas pour la fille de France, sa vraie sœur, Madame Henriette, ni même, sa sœur de Verneuil ! C'est en somme pour la jeune femme un isolement relatif. Le cardinal de Savoie, qui se proclame son serviteur, est souvent à Rome, où il occupe le poste de protecteur de la France ; mais à dire vrai, il est souvent à Turin aussi, et, dans sa vigne de la colline des Capucins, toute voisine de celle, ornée de treilles, de terrasses et de fontaines, dont Madame Royale a fait dès 1622 l'acquisition ; il mène une vie de Mécène élégant; là, se réunit l'Académie des « Solinghi [1] » qu'il a fondée : on ne s'y contente pas d'y réciter des madrigaux ; les membres de cette académie princière se livrent à des recherches philosophiques, à des disputes savantes, même à des spéculations mathématiques — tantôt un discours sur l'art des fortifications, tantôt sur les affaires d'État, ou bien un membre des « Solinghi » est supposé revenir d'une ambassade, à l'étranger, et entretient ses collègues de l'état du pays qu'il a habité. C'était là une excellente pratique imitée des Vénitiens, et qui formait la noblesse aux grandes affaires.

Madame Royale qui cultive les belles-lettres, achète déjà les beaux livres reliés à ses armes, dont un certain nombre sont venus jusqu'à nous; les goûts littéraires étaient de tradition dans la maison de Savoie, les dernières duchesses en particulier ayant été des princesses de haute culture. Nous possédons le bref inventaire des livres de Béatrice de Portugal, femme de Charles III, et belle-sœur de Charles-Quint, qui subit le charme de cet esprit éclairé. Les livres alors n'étaient pas nombreux, mais quel choix délicat :

Au milieu de la nomenclature des nombreux livres d'heures de la duchesse : des multiples vies de Notre-Dame, *garnies d'or avec fermoir d'or et perles, ou émaillés*, ou *couverts d'esmaille* ou *de velours*, ou de *satin cramoysi, rehaussés de miniatures*, et même un livre tout d'or qui pèse 11 maez, se trouvent deux exemplaires du " *livre de marc Aurélio,* " *couvert de velours violet.* La duchesse Béatrice connaissait également bien le français, l'espagnol, l'italien, aussi possède-t-elle un

1. Solitaires.

« *grand livre de Pétrache en parchemin* », — *plus*, comme dit l'inventaire, la « *chronique du Roy Rodrigo en espagnol* », — *plus, le livre des généalogies des Rois de France, — plus toutes les chroniques de Tite Live... plus le livre de Tristan...* et d'autres, encore, tous indiquant un goût éclectique et raffiné, certes ces âmes ne manquaient pas d'aliments spirituels. Au cours d'une vie errante et tourmentée, la charmante Béatrice de Portugal trouva dans cette bibliothèque, qu'elle emportait partout avec soi, l'apaisement et le courage.

La fille de François Ier, Madame Marguerite de France, qui lui succéda, était non moins amie des beaux esprits de l'antiquité et de son siècle, et si parfaite en « savoir et sapience », qu'on lui donna le nom de la Minerve ou Pallas de France. Cette royale dame « aimait par-dessus toutes sortes de gens les scavants qui l'honoraient comme leur patronne », et lui dédièrent de nombreux livres. C'était, a écrit Brantôme, « la bonté du monde, charitable, magnifique, libérale, sage, vertueuse, et accostable et douce que rien plus ».

La duchesse Caterina, épouse de Charles-Emmanuel, était sinon aussi brillante, du moins également fort cultivée.

Madame Royale marchait donc dans les pas de ses devancières.

L'académie des Solinghi, et les devoirs de sa haute charge, n'occupent pas tant le prince-Cardinal qu'il ne trouve le loisir d'écrire à sa belle-sœur des lettres d'une galanterie alambiquée; voici un échantillon du style du jeune prélat :

En cherchant des fleurs pour envoyer à Votre Altesse, l'injure du temps a fait que l'on en aie point trouvées, si ce n'est quelques-unes que le jardinier des Muses a conservé des plus précieuses, à la vérité, elles méritent d'être si bien conservées puisque ses vertus nous peuvent faire désirer d'en avoir en tout temps. Triomfer de l'oubli n'est permis qu'à ces petites fleurs, lesquelles tant plus elles sont petites d'autant elles ont plus de vigueur.

L'autre beau-frère, le prince Thomas, devenu prince de Carignan, a été à Paris épouser Marie de Bourbon, sœur du comte de Soissons, grand maître de la maion du Roy ; cette princesse est altière, et sera jalouse des prérogatives de sa royale belle-sœur, qui d'ailleurs, en toute occasion, saura les défendre avec intrépidité ; il ne fait pas bon vouloir

empiéter sur ses droits ; elle informe son mari d'une tentative de ce genre ; la personne incriminée est l'infante Marguerite, fille légitimée du duc de Savoie ; Madame Royale assurément n'est que trop accoutumée à ces parentés irrégulières. Les enfants de Henri IV, légitimes et bâtards, avaient été élevés ensemble, dans la sorte de crèche établie pour eux au château de Saint-Germain, mais cette circonstance ne porte nullement Madame à tolérer certaines outrecuidances, et pleine d'ire, elle écrit au prince de Piémont :

28 mars 1826.

J'ai donné ordre au Père Monod de vous mander une chose que l'infante Marguerite fit le jour de Notre Dame en présence de la princesse de Carignan et le prince Thomas et toute la Cour, comme je me mis à genoux à ma place, l'infante qui vit que la sienne n'était pas assez haute, elle prit son carreau, et avec son effronterie ordinaire se vint mettre auprès de moi, et parce qu'il n'y avait pas place pour deux, elle mit son carreau sur ma robe et pensa me jeter hors d'où j'étais, si *je ne me fusse bien tenue*. Le prince Thomas et la princesse de Carignan furent fort étonnés, et moi grandement, de voir qu'elle ne se contentait pas d'être auprès de moi, outre qu'elle voulait prendre ma place. Elle vous a autant offensé que moi, je crois que vous devez prendre mes intérêts. Cela m'a été fort sensible et m'a touchée au cœur. Je vous prie de ne souffrir qu'on me porte si peu de respect parce que je veux être honorée comme je le mérite et *comme fille de France que je suis* !

Déjà il était sensible à cette charmante princesse de n'être point reine comme le sont ses deux sœurs. Elle arrivera enfin à être reine de Chypre [1], mince consolation obtenue grâce aux négociations du père Monod, son confesseur, jésuite de haut mérite, qui sera son fidèle ministre, et bravera pour la servir les colères du cardinal de Richelieu. Un autre chagrin secret lui tient au cœur ; elle écrit à son mari :

On dit que la princesse de Carignan est groce, j'en suis bien fâchée, car je voudrais être la première.

Mais cette déception, qui devait durer quelques années encore, n'altère pas sa tendresse pour son époux, l'expression en demeure aussi exubérante ; le prince a été blessé, et

1. Droit revendiqué par les ducs de Savoie, héritiers d'Amédée, prince de Piémont, époux d'Anna, fille du roi de Chypre (1427).

elle lui écrit avec une verdeur de sentiments où éclate la sincérité :

Le méchant qui vous a blessé, je le voudrais tuer, ou si je ne pouvais moi-même, je le ferais bien faire. Celle qui vous aime de tout son cœur.

La présence de Victor-Amédée est nécessaire à l'ardente jeune femme :

Quand vous n'y êtes pas, je ne reçois que des déplaisirs.

Et dans une autre lettre, elle lui envoie

autant de baisers qu'il y a de minutes en un jour,

dans cette même lettre elle lui déclare :

Si vous ne venez bientôt je m'en vais mourir, vous ne me reconnaîtrez pas tant que je suis devenue maigre. Si vous vous souvenez de moi souvent, cela me fera reprendre mon bon visage.

Enfin c'est de lui seul qu'elle attend *des consolations*. Il ne les lui refusait pas, et en toutes choses elle faisait à sa guise, du moins en ce qui dépendait du prince, car le duc de Savoie, jaloux de commander en petites et grandes occurrences, se refuse obstinément à l'aide politique que Madame Royale s'entête à proposer. Le prince de Piémont a été seul à Paris en 1626, il en revient mécontent ; la situation se gâte ; le cardinal de Richelieu, maintenant premier ministre, soutient les prétentions de Charles de Gonzague, duc de Nevers, à la succession du duché de Montferrat, que le duc de Savoie estime devoir lui revenir. La petite Madame se figure qu'elle n'aurait qu'à intervenir pour dissiper les malentendus :

Il semble que je sois abandonnée de tout le monde et qu'on ne se soucie plus de moi, au moins j'ai bien sujet de le croire puisqu'on ne me mande non plus des nouvelles des affaires quasi je ne fusse pas capable de m'en mêler.

Avec une belle assurance elle voulait envoyer une personne de confiance parler à Richelieu, et propose pour cette mission deux de ses favoris : le comte Scarmofige, le comte Moretta ou le comte Druent. Madame Chrestienne s'imagine qu'on se défie d'elle comme Française, et elle écrit à Victor-Amédée :

Qu'encore que j'aime la France de tout mon cœur, cette amitié ne

m'aveugle pas tant que je connaisse mon bien, ou qu'il me fasse abandonner mes intérêts qui sont les vôtres.

La prospérité de Madame Royale pendant ces premières années de son union n'alla pas sans quelques rabat-joie; la calomnie est une vermine de tous les pays, et la jeune épouse du prince de Piémont n'y échappa pas ; on l'accusait d'avoir le tempérament amoureux de son père, et cette simple insinuation menait loin ! elle était « étrangère » et, dans tous les pays aussi, quand on lit l'histoire un peu attentivement, on s'aperçoit avec surprise, que cette épithète est appliquée comme une injure, à toutes ces jeunes et innocentes princesses, qui ont été appelées, la plupart du temps avec d'infinies flatteries, à venir partager un trône et perpétuer une race.

Des yeux jaloux sont sur elle, et le cardinal Maurice que sa belle-sœur occupe plus qu'elle ne devrait, se trouvant à Turin en 1628, la surveille dans un esprit peu bienveillant; le prince de Piémont est absent, et le cardinal ne trouve pas que Madame témoigne de son agitation habituelle en ces occasions, il écrit donc au duc son père :

Hier, à l'heure des vespres, Madame Royale est retournée à la vigne, comme elle a fait ce matin ses dévotions j'écris au prince (Victor-Amédée) quelques particularités, et j'estime nécessaire que dès qu'il le pourra il vienne faire un tour ici, parce que je vois que M. Marin et d'autres prennent trop pied et qu'il n'existe plus cette passion qu'elle montrait les autres fois quand le prince était absent, en somme, je crains que si on n'y apporte prompt remède il n'en résulte de grands inconvénients qui donneront des ennuis.

Sa vigilance continue à s'exercer, cette lettre est du 4 mai, le 6 il répète les mêmes expressions. « Madame est retournée le même jour à la vigne. »

Le personnage qui préoccupe le vigilant cardinal, est un noble Genevois, qui, à Turin, était ambassadeur du Roi de France près du duc. Sa continuelle présence à la Cour donnait ombrage aux Espagnols, soupçonneux de l'intelligence intime des deux cours. Déjà à Rome le cardinal Maurice, maladroitement négligé, a reçu des affronts, et se détache de plus en plus de l'alliance française. Heureusement que la correspondance intime de Madame Royale avec son époux contrecarrait ces propos perfides, elle écrit plus tendrement que

jamais à son « cher cœur » : on l'accuse de frivolité, elle rèvèle à Victor-Amédée le fond de son âme :

Mais je vous prie de croire, et je le dis en vérité, que toutes les fois que j'ai été en masque, ou avant de partir, ou au retour, j'ai pleuré, *je le fais bien souvent dans mon cœur*, mais personne ne le voit, que moi, qui sent le déplaisir dans mon âme d'être éloignée de ce que j'aime mieux.

Son mari la croit, a foi en elle malgré les jalousies passagères, et à la lettre, son dernier souffle sera pour lui octroyer une marque suprême de confiance.

L'heure bénie, si désirée des époux, est enfin arrivée, la princesse de Carignan n'est plus seule à donner des princes à la Savoie; au mois de juillet 1629 (elle a vingt-trois ans), Madame Royale accouche heureusement de son premier enfant, l'infante Luisa ; l'amour maternel, sentiment très vif chez la fille de Henri IV, va avoir enfin occasion de s'exercer, car, dans les neuf années qui suivront, elle mettra encore au monde cinq enfants, dont deux fils.

Charles-Emmanuel eut donc la joie avant de mourir de voir couronnée l'union dont il avait été l'artisan, et dont il était si fier ; le prince de Piémont au comble du bonheur, distribue des dons aux églises, appelle de nouvelles religieuses françaises à Turin, où il y en a cependant en abondance, avide de rendre grâce au ciel de la fécondité de Madame sa royale épouse.

*
* *

LA DUCHESSE

Un an après, en juillet 1630, le duc Charles-Emmanuel meurt à Savigliano, laissant un lourd héritage à son successeur, car la question du Montferrat a déchaîné sur le Piémont une guerre désastreuse ; malgré l'alliance, qui a fait de la sœur de Louis XIII la nouvelle duchesse de Savoie, Richelieu sans se soucier de la circonstance, et dont les visées demeurent résolument hostiles, fait envahir la Savoie par une armée française, et Victor-Amédée pour sauver l'État doit se résigner, en 1631, à la désastreuse paix de Cherasco, par laquelle

un article secret cédait Pignerol et ses vallées à la France, lui donnant ainsi un nouveau point d'appui en Italie. C'était la destruction de l'œuvre de Charles-Emmanuel qui avait tant travaillé à libérer la terre italienne de toute immixtion étrangère, mais le succès l'avait rendu téméraire, et lui-même, au Pas de Suze avait subi la défaite ! Telle quelle, « la belle duché » restait un morceau de roi; Vercelli, Verrua, Carmagnola, sont places bien fortifiées, on y compte 8 cités, 20 grandes et riches abbayes, 50 comtés, 15 marquisats, 250 villes, bourgs et châteaux. La terre y est fertile et il n'y manque rien de nécessaire au « *mantenimento humano* »[1].

Madame Royale au moment de la mort du duc écrit à son mari une lettre tout à fait digne du grand cœur de la fille de Henri IV.

Prenant part à vos déplaisirs comme personne qu'y a le plus d'intérêt il ne se peut que je n'en aie un très sensible pour le malheur qui vous est arrivé. Croyez que j'en prends plus que personne, et qu'il l'est à tel point que je serais inconsolable si je n'aurai toujours la continuation de vos bonnes grâces et de votre protection. Vous avez perdu un père mais non pas une servante très humble, qui espère par mes services pouvoir donner quelque consolation. Je vous conjure de prendre comme de la main de Dieu et avec votre prudence ordinaire puisque c'est une chose où ni nos larmes, ni notre mort même ne pourrait pas racheter la sienne. Conservez-vous donc, je vous en supplie, et croyez que vous êtes toute ma consolation, et que je vous obéirais le mieux qu'il me sera possible en tâchant d'amoindrir mes peines. Mais après avoir ma très humble prière ayez le soin de votre personne, telle que la nécessité de votre état le requiers, et la personne qui vous en supplie de tout cœur, remettant en ce que le comte de Morette vous dira de ma part sur ce sujet, puisque je ne puis pour cette fois vous en faire part davantage. La douleur étant si véhémente qu'à peine elle me donne le loisir de vous assurer que je suis votre très humble et très obéissante servante.

CHRESTIENNE

De Quiers, le 20 juillet 1610.

***

L'aurore du règne de Victor-Amédée fut affligée par un fléau pire que la guerre : la peste, qui l'année précédente avait ravagé la Provence, traversa les Alpes et vint dévaster

1. A la subsistance humaine.

le nord de l'Italie. La dernière épidémie à Turin avait sévi en 1599, et malgré quelques sages mesures prises en conséquence, les conditions hygiéniques demeuraient marquées par cette incurie extraordinaire de nos ancêtres, tout à fait propice au déchaînement du fléau ; à vrai dire les rues de Turin étaient pourvues au milieu d'un ruisseau, qui avait frappé Montaigne, et aurait dû les assainir ; mais ces ruisseaux servaient également d'égouts où venaient échouer toutes les immondices des habitations !... Quelquefois, et en partie, ces ruisseaux étaient couverts, mais la plupart étalaient leur fange au soleil ; le pullulement des mendiants, sur lesquels le *Cavaliere Della Virtu* chargé de leur police et de celle des femmes de mauvaise vie, avait peu de pouvoir, créait en outre un centre mouvant et permanent d'infection. Et lorsque le fléau s'abattit à nouveau sur la capitale du Piémont, il prit de suite des proportions terrifiantes. La Cour quitte la ville, le duc, qui pourvoit au mieux au ravitaillement de la cité, est à la tête de ses troupes, Madame Royale, avec sa fille, se retirent à Chieri. Le syndic de Turin, Gian Francesco Bellezia, se montre à la hauteur de sa tâche : malade, il se fait porter à la fenêtre d'une chambre du rez-de-chaussée de sa maison, et de là, dirige les mesures de salut public, et pendant que tant de gens en santé tombent autour de lui, se dépensant sans mesure, il survivra ; nombre de religieux, tous les curés de Turin, sauf deux, succombent au fléau, leurs sucesseurs ont le même sort. Des médecins intrépides paient de leur vie leur charité aux malades, enfin de 11 000 habitants demeurés dans la ville, 8 000 meurent, et chose digne d'être signalée, et qui dénote une mentalité spéciale, un peu semblable à celle que nous avons vue durant les années de la grande guerre, jamais il ne s'était célébré tant de mariages !

La duchesse fait preuve de son naturel courage ; elle se trouve « abandonnée de tous, et manquant de serviteurs pour les choses les plus nécessaires », et écrit à Victor-Amédée :

Il est mort un garçon de Milan à Quérasque, il y a trois jours de la peste, aussi il nous a fallu retrancher la moitié de notre train.

Je n'ai plus de cuisiniers, ce sont ceux de M. de Cavail et du comte de Moretta qui me servent. Ce qui m'a mis plus en peine c'est que les

habits que j'ai portés étant dans le même carosse où est venue ce garçon qui était déjà malade et ne peut pas moins qu'il ne les ait touché.

J'ai commandé qu'on les brûle tous, mais ce qui est de plus fâcheux, c'est que je les ai toujours portés depuis jusqu'aujourd'hui, et j'ai encore sur moi une jupe qui a été parmi les autres. Pour le reste, je les ai fait brûler, Guis, le valet de chambre, a aussi fait mon lit qui était venu aussi après le même garçon. Enfin, aussi, tous généralement ont été ensemble, et puis il est mort. Sans cela, l'on en aurait jamais cru ici en ce mal, l'on a mis bon ordre le mieux qui était possible.

Sa vaillance n'abandonna pas Madame Royale, elle demeure sans peur, et confiante en la Providence. Elle n'a pas fréquenté en vain le Carmel.

Pourtant cela ne me met pas si en peine que les autres, puisque je suis résolue à la volonté de Dieu, et je sais que rien nous pouvons exécuter si ce n'est par sa divine providence et un coup du ciel. J'espère qu'il nous faira cette grâce. Tout le monde est tantôt sorti de Quérasque et je laisserais purger la ville pour quinze jours. Jusqu'à ce que le frais vienne, et puis je pense y retourner.

Notre fille se porte le mieux du monde, on lui a redonné la nourrice. Elle est la mieux logée du monde, et sont tous fort contents d'être en ce lieu qui est fort beau.

... J'appréhende plus pour ma fille que pour moi... Si Dieu ne nous garde, nous sommes en grand danger...

Ses affections la consolent, elle écrit encore au duc :

La petite se porte bien, je voudrais bien vous pouvoir voir afin de recevoir un peu de consolation de vous, ce que je n'espère de nul autre.

Et une autre fois :

Votre fille se porte bien, elle parle tant que c'est quasi une honte de la tenir en maillot puisqu'elle est assez grande pour commencer à parler de la marier.

***

La peste passa... fut oubliée... et malgré tant de sollicitude entourant le nouveau duc sur lequel retombait le poids des témérités paternelles, la vie brillante reprit, et Madame Royale put jouir de sa dignité souveraine, elle s'y établit avec cette fermeté de caractère qui ne l'abandonnera jamais, et qui lui permit, l'heure des responsabilités venues, de

défendre si efficacement les droits et l'indépendance de son fils. Pareille à son père, Henri IV, elle aime sa « court plantureuse et belle » ; la noblesse piémontaise et savoyarde est féale à son duc ; autour de Chrestienne se pressent les futurs « Madamisti », ceux qui porteront au col et au chapeau le ruban bleu et blanc de la régente. C'est le comte Filipo d'Aglié, qui lui sera un si courageux et fidèle ministre, le marquis San Germano à qui elle confiera son fils, le marquis Pianezza, le marquis Tana, le comte de Sale, le baron de Miollan et bien d'autres... et tout un essaim de dames et demoiselles d'honneur, belles et charmantes. Les journées sont remplies par des occupations qui, tout en ne ressemblant pas à celles qui divertissent nos contemporaines, ne manquent pas d'allure. Les matins sont réservés aux cérémonies religieuses fréquentes et magnifiques, on va entendre des messes aux sanctuaires les plus vénérés, on visite les couvents ; les après-dîners sont consacrés aux lectures, aux jeux d'esprit, fort en vogue, et auxquels les fêtes personnelles servent de prétexte ; en ces occasions, il est donné libre cours aux compliments, aux présents, aux allusions mythologiques, très en faveur. Le soir les musiques, les ballets, les comédies se succèdent à la cour, et en 1632, Madame Royale entend la lecture d'une comédie : l'*Astria*, à laquelle elle va en personne prendre part. Puis ce sont les promenades aux « lieux de délices » dans les beaux carrosses triomphants, la chasse enfin, que Madame Royale goûte avec passion ; voyons-la sur un « grand cheval noir » que lui a envoyé sa sœur « d'Engletairre » en l'assurant « *qu'il est fort bon* ». La duchesse porte pour courre le cerf un ajustement qui semble plus approprié à un ballet : elle a la tête couronnée d'une sorte d'immense casque fait de larges « plumes volettantes », destinées à garantir du soleil ; cette auréole mouvante devait au galop avoir l'allure la plus conquérante ; sous ces plumes s'envolent les légères bouclettes ; le corsage de la robe est décolleté, Madame Royale a des perles au cou, des perles attachent le fichu qui lui couvre le sein, un bouquet de perles est posé à chaque épaule, ses bras sont nus et ceints d'un bracelet ; la jupe assez courte, découvre les pieds qui se détachent sur la somptueuse housse de brocart brodé, placée sous la selle. Madame Royale tient

majestueusement les rênes de son fier destrier, pendant que les chiens retenus par les valets tirent du cou, et veulent s'élancer... l'ensemble respire la grandeur et le commandement. Un escadron de belles amazones parées dans le même goût, l'escorte.

Madame Chrestienne attachait sûrement grand prix à ce beau cheval que sa sœur lui avait adressé, accompagnant son royal présent d'une lettre émue :

Je porte envie à Vautelet qui vous verra, et toutes ces choses qui n'ont point de sentiment horont le bonheur d'être regardé de vous, et moi, qui suis si malheureuse que je ne puis pas voir celle à qui *je suis plus à elle qu'elle mesme...*

Elle ajoute après avoir loué le grand cheval noir dont elle s'était souvent servi :

J'ai cru en mesme temps que vous n'oriez pas désagréable des chevaux de ce peïs sachant que vous aimez tant la chasse.

Elle envoie par la même occasion :

des petits bas de lesnes pour les enfants, et des petits gants aussi; et du drap pour mon frère, votre mari, et 6 chevaux pour luy que je vous envoie, à vous, pour lui donner.

La plus tendre affection respire dans cette correspondance, qui découvre un aspect infiniment touchant, et peu connu, du cœur de l'infortunée reine d'Angleterre, les liens qui unissent les deux sœurs sont intangibles.

Tout ce qui est en mon pouvoir est à vous y estant moi mesme,

déclare Henriette-Marie; les attentions réciproques ne fléchissent jamais. Chrestienne à son tour, envoie des gants, des senteurs... « Il s'est trouvé des petites paires de gants pour ma petite isy », lui répond sa sœur, une parfaite confiance réciproque préside à leurs rapports. « Vous êtes bonne et compatissante, écrit la Reine, il y en a peu en ce monde, et particulièrement en selui-sy », aussi est-ce dans le cœur de cette sœur chérie que la malheureuse souveraine verse le triste aveu : « J'apprends bien que ce n'est pas les royaumes qui donnent les contentements, et que les roys sont aussi malheureux, et encore plus quelquefois, que les autres. »

*
* *

LA LUTTE

La jeune duchesse règne plus que jamais sans partage sur le cœur de son époux, qui met sa joie à la contenter. Madame Royale, passionnée pour les bâtiments, s'amuse à embellir son « Valentino », la paix signée, on a fait venir de France des ouvriers, et le château revêt cette haute toiture qui le fait ressembler à une royale habitation des bords de la Loire. La duchesse s'occupe aussi avec zèle de l'ornementation intérieure ; l'abbé Mondino, mandataire du duc écrit à S. A. R. :

J'ai trouvé les meubles entièrement finis, j'ai fait partir la tapisseria de soie et d'or déjà marchandée par le Sig. Baromis, les deux carosses et le lit de Madame Royale. Un marchand porte à V. A. R. de riches échantillons de meubles, et autres travaux, et de lingerie.

Toutes ces belles choses ne barrent malheureusement pas la route aux déplaisirs, Madame Royale a ses ennemis et ne l'ignore pas, elle en écrit sans réticence à Victor-Amédée, auprès de qui on essaie de la desservir :

Vous savez que puisqu'on a su prendre plaisir par de mauvais offices à me faire haïr du peuple il n'y a nul moyen que je puisse jouir de vos états avec vous en bonne paix, si je ne suis aimée... qu'il faut faire connaître au peuple que je n'ai d'autre intérêt que le vôtre. De quoi je vous assure avec sincérité, et je vous en supplie de croire que j'aimerais mieux être morte que d'avoir trempé en quelque chose qui soit contre votre service.

Et elle termine :

Et qui vous est très obéissante esclave et obligée servante.

CHRESTIENNE

Il sied de remarquer combien elle paraît attachée à son nom dans sa formule française, car même en écrivant en italien, elle signe invariablement « Chrestienne ».

Madame Royale n'a que vingt-six ans, mais possède déjà une longue expérience de la vie militante ; devant la calomnie, elle ne s'effraiera pas, et parlera avec assurance. Le plus grave des soucis de ce genre lui vint d'un côté impré-

vu ; Pommeuse, le mari de sa nourrice, dont elle avait fait son maître d'hôtel était, sinon déloyal, du moins, un brouillon et une méchante langue, et pour récompenser sa royale maîtresse de constants bienfaits, il tint de vilains propos, où le nom du cardinal de Savoie était injurieusement associé à celui de la duchesse. Victor-Amédée l'apprend, et outré, fait arrêter Pommeuse, qu'un châtiment sévère attend. Madame Royale se porte à la rescousse ; forte de son innocence, et, toujours pleine de bon sens, elle comprend que la persécution donnera du poids aux perfidies de Pommeuse, de plus chapitrée sans doute par sa nourrice, dont « les succès » ainsi qu'elle l'écrira « lui sont considérables, » elle adresse au duc une lettre véhémente et autoritaire, la lettre d'une femme certaine que celui à qui elle s'adresse n'a rien à lui refuser.

Le comte de Verruä m'étant venu parler pour l'affaire que j'ai en la personne de Pommeuse, je tâcherai bien pour ce qui serait de votre particulier, aux plaintes que vous m'en avez faites, de vous en faire la satisfaction qu'il vous plaira ; mais croyant être celle qui la doit demander aux autres, ayant eu l'affront en ma personne, je vous prie de vous contenter que je la reçoive la première... il m'a dit que vous renvoyez ici Pommeuse avec des gardes, je vous prie de ne le faire point puisqu'il ne doit pas être traité de malfaiteur ne croyant pas qu'il vous aie offensé, et puisque c'est moi qui prétends châtier s'il a manqué, vous désirant toujours satisfaire en tout, obligez-moi de le remettre en mains de Basin que j'envoie le quérir, et qu'il ne suive pas de garde en sa conduite, puisque cela m'offenserait extrêmement, qu'ayant été offensée, je désire la satisfaction la première, ou si vous étiez résolu à me dénier ma demande, donnez-lui congé de s'en aller en France...

Je vous prie que je sois traitée en ceci comme je désire.

Elle obtient en partie gain de cause. Pommeuse, qui a ajouté au scandale en se battant en duel avec Basin venu pour le sauver, retourne en France... Mais il importunera de là Madame Royale, et finira par rentrer à Turin — ce n'est qu'au bout de plusieurs années, que Chrestienne est enfin dégoûtée du ménage, et ne le veut plus en Piémont.

Le cardinal Maurice qui avait été mis en jeu écrit à Don Felice de Savoie [1], son frère bâtard, gouverneur de la Savoie :

Nous avons eu fort agréable de voir par la vôtre qu'on ne fait pas

1. Don Félice, fils légitimé de Charles-Emmanuel de Savoie et de Argentina Provana, fille du comte Collegno ; il avait reçu une éducation princière, occupa

de delà tant état de l'affaire Pommeuse comme on cherche de nous faire accroire ici ; aussi à la vérité, c'est une personne de si peu qu'elle ne mérite pas qu'on y pense, sinon pour la faire châtier de ses insolences.

Madame Royale persiste dans sa conviction « que le dict Pommeuse n'a jamais manqué en rien de tout ce qu'on a voulu l'accuser. »

Et puis encore :

J'ai toujours les choses de Pommeuse sur le cœur, et si vous ne faites qu'il revienne, Valpergue et Druent ont beau avoir les lettres du Roi... *car je veux qu'on* procure mes contentements puisque je les sais donner aux autres...

Et Pommeuse revint.

Deux petites anecdotes, prises parmi bien d'autres, caractérisent la nature des rapports entre les époux. En 1629, quand la paix fut la première fois rompue, avec la France Charles-Emmanuel chassa tous les Français de Piémont, or Madame Royale avait pour confesseur un carme français, le Padre Jean de la Croix, moine d'une éminente sainteté ; elle le retient à Turin, et le reçoit secrètement. Un soir, le confesseur se trouvait dans la chambre de Madame Royale, quand on la vint aviser que le duc Victor-Amédée arrive. Prise de court, Madame Royale ne trouve de meilleur expédient, que de faire cacher le saint carme dans une des vastes mannes d'osier, dont on se servait pour serrer les habits... Le duc découvre le subterfuge... et se plaint doucement au révérend père et à sa femme, du peu de confiance qu'on a en lui, et généreusement il donne au pieux confesseur toute assurance pour sa sécurité ! Avec un pareil époux, Madame Royale, sûre de l'impunité, osait à peu près tout. Le duc avait pour ministre, et faisait grand cas du président Cauda, homme de rare mérite, mais qui comptait beaucoup d'ennemis, on était parvenu à inspirer à Madame Royale une aversion extrême à l'égard du président ; aussi, quand elle le savait en conseil intime avec le duc, arrivait-elle sur la pointe des pieds, soulevait la tapisserie, et d'une voix moqueuse jetait :

de grandes charges, et fut inaltérablement fidèle à la duchesse. Les trois autres légitimés de Savoie : Don Silvio, Don Emmanuel, Don Maurizio, prirent, après la mort de Victor-Amédée, le parti des princes.

« *Cauda, tu seras pendu !* » Puis s'enfuyait en riant, le duc essayait de tourner la chose en plaisanterie, mais le pauvre président la trouvait peu drôle. Il succomba du reste aux intrigues de cour.

La naissance d'un fils en 1632 était venue combler les vœux du duc Victor-Amédée et de Madame Chrestienne : celle-ci aima, avec une tendre prédilection, cet enfant délicat et charmant qui ne survécut qu'une année à son père. Il existe à Turin un portrait du petit duc Francesco-Giacinto, qui nous montre un enfant de l'aspect le plus touchant, le plus prenant ; il a trois ou quatre ans, tout vêtu de blanc, un bonnet de même, et tient une petite colombe, qu'un léger fil noué à la patte, lie à sa main; Francesco-Giacinto mort à six ans fut un des précoces enfants de ce robuste siècle, qui, dès l'âge le plus tendre, faisaient preuve d'une intelligence et d'une compréhension surprenantes ; aussi sa mort prématurée plongea-t-elle la duchesse régente dans un profond désespoir. En attendant elle lutte avec la plus vigilante, la plus bourgeoise sollicitude contre la délicatesse de l'enfant, et tient Victor-Amédée au courant de l'état de leur fils.

En 1635 le pauvre petit prince est malade, sa mère écrit :

Il ne veut pas manger et ne fait que boire, tellement qu'il me fait faire mille sortes de personnage pour manger un morceau, A la fin de ce matin, il a mangé un petit pâté que j'ai fait faire exprès de chapon, et je sais qu'on lui donne à boire du distillé, car autrement, on le pourrait pas nourrir. Je mange, je bois aussi de tout cela pour lui faire envie, et je bois le bouillon dans le verre, et puis il boit le reste. Enfin, regardez, moi qui suis sa mère : je me transforme en enfant ; combien la passion fait faire de niaiseries, car je ne sais ce que je ne ferais pour cela.

Un des plus séduisants portraits de Madame Royale la représente avec deux de ses enfants, elle est, selon sa coutume richement et élégamment parée — un des enfants, le plus jeune, a une main glissée dans celle si fine et admirable de sa mère, la petite fille, assise à gauche, sur un fauteuil minuscule est extraordinairement mignonne, avec une grande plume plate couchée sur son bonnet — son ajustement est charmant.

Avec Henriette-Marie, les deux royales sœurs s'entretiennent constamment de leurs enfants, et c'est pour être offert à la duchesse de Savoie, que Van Dyck peindra le chef-d'œuvre des trois enfants aînés de Charles Ier, aujourd'hui à la Pinacotèque de Turin ; détail amusant, la Reine confie à sa sœur que le Roi n'est pas content que le peintre eût représenté les enfants *sans leur tablier;* dans un autre tableau, dû au même magistral pinceau, Carlo-Emmanuele, fils cadet de Madame Chrestienne, est en compagnie d'une de ses sœurs, celle-ci porte le joli tablier à bavette, qui donne à la grave fillette un petit air de sœur converse. L'enfant tient également une tourterelle, dont le fil est attaché à une bague passée à l'index.

De bonne heure, ce petit monde royal était entouré d'animaux domestiques ; les enfants de Charles Ier ont leurs superbes chiens, amis fidèles, car après la restauration, revenue de son long exil, la reine Henriette-Marie raeontera à ses intimes de palpitantes péripéties, où elle a dû le salut et la vie à ces bons compagnons. A Turin, en 1635, on ensevelit dans l'église Saint-Carlo, « Diamandi, *gouvernante des griffons* », qui était évidemment une personne considérable.

De successives maternités remplissent ces années pour Madame Royale. En 1636, elle mit au monde deux jumelles, les infantes Adélaïde et Caterina, et à cette occasion, le cardinal de Savoie, déjà soupçonné d'être Espagnol de cœur, mais qui garde encore quelques apparences, remercie son frère de lui avoir annoncé l'heureux événement et lui adresse ses félicitations.

***

L'attitude de ses frères qu'il aimait, était pour Victor-Amédée, une source de grand et légitime souci. Dès 1630, le prince de Carignan, lieutenant général de la Savoie, donnait des témoignages non douteux de son mauvais vouloir envers la France, et le traité de Cherasco (par lequel Pignerol est cédé à la France) excite son indignation ; il ne cesse de mettre en garde le duc contre : « Le péril que fait courir à l'État son attachement aux Français », et sous prétexte d'aller

rendre des devoirs à leur tante, l'infante Isabelle Clara Eugénia « religieuse, veuve d'Albert le Pieux », comme elle se qualifiait elle-même, il passe en Flandre, et dès cette époque oriente sa vie dans cette direction, bientôt il est nommé capitaine général des armées espagnoles en France... Le cardinal de Savoie, toujours accablé d'embarras financiers, suite de ses prodigalités, et qui ne cesse d'avoir recours à la générosité du duc, et à la protection de Madame Royale, accomplit à son tour le même voyage, et cette démarche n'est pas sans faire naître de fâcheux commentaires, Madame Royale écrit au duc :

Il faut que je vous dise une nouvelle — à laquelle je ne crois pas, et qui ne laisse pas de me donner beaucoup de peine et court par Turin, qui est, que notre frère le Cardinal a accepté des Espagnols l'Évêché de Toledo et a par conséquent quitté la protection de la France. Si cela fusse je ne sais que dire mais mes sentiments ne sont pas ceux-ci.

La duchesse, hélas ! se trompait, et elle en eut bientôt la certitude, cependant l'astucieux prélat ne néglige jamais de la flatter. « Je m'assure, lui écrit-il, que S. A. communiquera tout ce que l'on écrit à S. A. R. » Et de nouveau il sollicite son appui. Partant en pèlerinage, à Oropa, sanctuaire fameux dans le Piémont et où se rendaient, et se rendent encore chaque année, des milliers de fidèles, le prince-cardinal adresse à sa belle-sœur une missive amphigourique :

Madame, parce que je n'ai point l'abondance des paroles que je voudrais pour rendre les grâces que je dois à la mémoire que V. A. a de moi en toutes occasions, j'envoie Filipi et son éloquence pour en rendre une partie, jusqu'à ce que je soi moi-même en faire l'autre, bien que jamais l'on ne pourra arriver à la moitié de ce que je suis obligé.

Puis encore la même année :

Je supplie à nouveau V. A. de me protéger en cette affaire, assurant que ce sera une des plus grandes assurances que je puisse avoir de la bonté de Votre Altesse et des plus grandes consolations en tout temps.

L'habile cardinal, qui n'ignore pas les désirs de royauté dont est tourmentée la fille de Henri IV, espère la circonvenir en abondant dans le sens de ses aspirations, et transmet

confidentiellement à son frère des propositions favorables de la part de l'Empereur :

Être traité par la Majesté césarienne et catholique du titre de Roi ou au moins comme est traitée la République de Venise.

Ces arrangements étaient très avantageux pour le duc de Savoie, mais, époux de la sœur du « Cristianissimo », il s'efforce de maintenir l'alliance française. Le Père Monod en mission à Paris (1636) essaie d'obtenir de la part de Louis XIII pour le duc de Savoie le traitement identique à celui offert par l'Empereur. Madame Royale compte sur son frère, et juge « qu'il montrera ainsi son pouvoir à tout le monde, et qu'il aime son sang ». Peut-être eût-elle obtenu gain de cause; mais le cardinal de Richelieu, secret et résolu adversaire de toute augmentation de grandeur dans la maison de Savoie, impose à cette reconnaissance par le Roi de France, des conditions auxquelles Victor-Amédée, jaloux de son indépendance, refuse de souscrire.

Madame Royale déteste déjà cordialement Richelieu, en qui elle voit le persécuteur de sa mère, car Marie de Médicis « mère des trois plus grands rois de la terre », comme elle se proclame fièrement, a commencé cette vie errante qui devait la faire mourir en terre étrangère.

Richelieu, pour l'heure, veut l'alliance savoyarde, et essaiera d'adoucir par des flatteries et des attentions la dureté de ses procédés; sachant la dévotion réelle et sincère de Victor-Amédée, il sollicite de lui, comme une précieuse faveur, une empreinte exacte du « Saint Suaire » et flattant le goût du duc pour les arts, il fait proposer par Mazarin l'envoi de tableaux, pour le choix desquels la préférence de S. A. est priée de s'exprimer.

Le duc répond courtoisement selon sa coutume :

« Je ne puis nier que j'aie de l'inclination pour la peinture, mais il me serait difficile de spécifier la qualité des tableaux qui me seraient plus agréables. »

Cependant les deux princes : le prince de Carignan et le cardinal de Savoie, jettent le masque, et passent ouvertement au service de l'Espagne, alors en guerre avec la France; le duc, justement irrité, traite ses frères comme des rebelles

et confisque leurs apanages. Victor-Amédée, qui n'a pas cinquante ans, se croit assuré de longues années encore, et ne prévoit guère cette régence si proche, qui va déchaîner la guerre civile, et laisser « Madame Chrestienne » sans protection, si ce n'est celle de sa propre et indomptable vaillance.

***

Le représentant de la France à Turin était à cette époque un de ces instruments à tout faire dont les grands ministres ne dédaignent pas de faire usage, mais qui, en somme, malgré leur habileté, déshonorent plutôt la cause qu'ils servent.

Michel Particelli, seigneur d'Emery, homme lige de Richelieu, fruste, insolent, corrompu, — il déclarait en plein conseil que la foi n'était que pour les marchands, et en toute occasion mentait sans vergogne, — devait infliger à la pauvre duchesse régente bien des affronts, et paraît avoir pris plaisir à humilier la fille de Henri IV. L'ombre de ce vilain personnage va dorénavant se trouver constamment sur la route, souvent épineuse, que Madame Royale aura à parcourir.

L'heure des épreuves approchait pour elle; au mois d'août de cette triste année 1637, elle perdait une enfant de quelques mois, la petite infante Béatrice; cette affliction, très sensible au couple ducal, en annonçait d'autres.

Victor-Amédée, né délicat, mais fortifié par des exercices militaires, menait depuis longtemps une vie d'excessives et continuelles fatigues. Certes les causes des dernières guerres où la Savoie se trouvait entraînée étaient « incertaines, difficultueuses, et scalabreuses ». L'alliance avec la France, contre l'Espagne, revêtait en 1637 un caractère actif, et le maréchal de Créquy (François) se trouvait avec des troupes à Vercelli en Piémont, tout proche de la frontière lombarde, et de cette ville de « Casal », enjeu de tant de combats. L'offensive se préparait, et le duc Victor-Amédée quitte Turin pour se joindre au maréchal de France.

Il part le vendredi 25 septembre au matin, fait route sous un soleil trop ardent, et, à midi très fatigué, il arrive à Vercelli! Le lendemain, samedi, il se rend à un banquet que lui

offre le maréchal de Créquy, et auquel, entre autres convives de distinction, prennent part le ministre de France d'Emery, et, accompagnant Victor-Amédée, le comte Manfredo della Verrua et le marquis Villa; le festin fut long, immédiatement suivi d'un conseil; le duc y assiste, dissimulant courageusement les violentes douleurs d'entrailles dont il a été subitement saisi ; enfin vers cinq heures, libéré, et n'en pouvant plus, il se jette sur son lit pour respirer et se reposer un peu... Il se croit malade d'avoir pris du lait et de la glace. Le comte della Verrua et le marquis Villa sont également frappés ; le comte della Verrua succombera. Il convient de tenir compte dans les soupçons qu'ont provoqués certaines morts foudroyantes de cette époque, de l'abus extraordinaire qui se faisait alors en Italie, et cela dans une idée d'hygiène, de boissons glacées, pour lesquelles, en quantité énorme, on conservait la neige. L'état du prince s'aggrave rapidement ; la duchesse a été aussitôt prévenue, et dès le lundi, accompagnée d'Emmanuel Reynaudi, médecin de la Cour, elle arrive à Vercelli. De suite, elle juge l'état du duc « allarmant », de suite elle mesure l'abîme ouvert sous ses pas, et sans perdre la tête, anxieuse de sauvegarder l'héritage de son fils, elle écrit sur l'heure au marquis de San Maurizio, représentant de la Savoie à Paris, et l'informe de la maladie du duc; elle n'ignore pas que tout dépend pour la sauvegarde de l'État, de l'attitude de la France; et quand elle bravera Richelieu, afin de défendre les légitimes droits de son fils, ce ne sera pas qu'elle ne sache fort bien à quelle puissance elle se heurte, mais portée par un héroïque sentiment du devoir qui lui incombe.

Le comte Filippo d'Aglié, Maggiordomo Maggiore di Savoia, qui va jouer un rôle prépondérant, est également à Vercelli, et partage les appréhensions de Madame Royale; il s'en ouvre à Don Felice... Le duc passe par des alternatives d'amélioration et de rechutes; enfin le mal l'emporte. Victor-Amédée n'a pas fait de testament, mais son dernier souffle est pour déclarer au Père Broglia, son confesseur, qu'il remet à la duchesse le soin de l'État et celui de son fils... Il expire aussitôt après, le 7 octobre au soir. Procès-verbal est immédiatement dressé de cette déclaration.

Alors Madame Royale, avec une fermeté admirable, s'incarne

dans la nouvelle personnalité que lui crée la mort de Victor-Amédée... Dès cette première heure, entourée de dangers, elle va agir avec une décision, une fermeté vraiment viriles. Aux exhortations et conseils, que s'empressent de lui offrir le maréchal de Créquy et l'astucieux d'Emery, elle répond sans hésitation « *vouloir sa liberté* ». Le maréchal, stupéfait, menace de retirer les troupes qui sont la sauvegarde de la duchesse, mais elle ne faiblit pas, et sa volonté s'impose, elle reste maîtresse de Vercelli, les troupes prêtent le serment de fidélité.

Pour la seconde fois, une régente française prend en mains la destinée de la Savoie; la précédente, Yolande de France, sœur de Louis XI, a laissé une mémoire vénérée, et sa situation se trouvait presque identique à celle de Madame Chrestienne; aussi de tous côtés évoque-t-on le souvenir de l'épouse du bienheureux Amédée, « et que la Savoie ne bénisse pas moins votre conduite que celle de madame Yolande, sœur de Roi Louis XI, dont la mémoire est si célébrée en ce moment ».

Et tout d'abord, Madame Royale informe le Roi son frère, le Roi d'Angleterre, son beau-frère, toutes les Cours souveraines de la perte qu'elle vient de faire, elle envoie des messagers l'annoncer au prince de Carignan, en Flandre, au cardinal de Savoie, à Rome, et les engage en même temps à rester à leur poste. Toutes les manifestations extérieures de respect sont rendues à Paris à la mémoire du duc de Savoie, la Cour prend un deuil austère, deux oraisons funèbres sont prononcées dans deux des grandes églises de Paris, tout se passe de manière à bien accentuer l'alliance de la France et de la Savoie. Louis XIII écrit affectueusement à sa sœur, et lui promet aide et protection. La forme qu'entend prendre cette protection n'est pas encore énoncée.

La mort de Victor-Amédée produit dans ses États une agitation d'autant plus vive que les bruits de poison courent immédiatement. « Possible que oui, possible que non »; comme dit Brantôme au sujet de la fin de Catherine de Médicis, en tout cas aucun soupçon ne s'attache au maréchal de Créquy, incapable d'une telle perfidie. Madame Royale, pour sa part, n'y croit pas : « Il est mort, écrit-elle, d'un sang échauffé dans les incroyables fatigues qu'il a souffert », et il

paraît bien que ceci est la vérité. Le comte Filipo d'Aglié porte un jugement identique ; et dans une lettre au marquis de San Maurizio il énumère les causes qui ont amené la catastrophe : « les grandes fatigues, les négociations continuelles, le peu dormir, courir continuellement », il y en a là assez pour exténuer un tempérament qui n'avait jamais été robuste ; dans une autre lettre confidentielle, le comte d'Aglié informe « que l'autopsie a été pratiquée, et qu'il ne s'est pas découvert la moindre trace de poison ».

Victor-Amédée a succombé à une tâche écrasante, il l'accomplissait avec la plus scrupuleuse conscience ; sans posséder les dons éclatants de son père, il en avait d'éminents, et dès sa jeunesse, un des perspicaces ambassadeurs vénitiens signalait sa *rare et exemplaire bonté :* elle ne se démentit jamais, et l'aurait rendu plus populaire, si l'empreinte espagnole, qu'il avait reçue à l'heure de l'adolescence, ne l'eût tenu un peu à l'écart de ses sujets, et ne déplût parfois au naturel plus ouvert et plus familier des Piémontais.

Dès sa jeunesse aussi, ce prince, si castillan d'allure, avait nourri une prédilection pour la France.

Madame Royale lorsqu'elle assuma la régence, qui ne fut pas un vain simulacre, avait trente et un ans ; ses habits de veuve, avec la coiffe en forme de cœur, qui encadre son visage vif et génial, lui seyait parfaitement ; elle y paraît à la fois majestueuse et accessible, tout comme son père Henri IV ; elle va hardiment entrer dans l'action. Richelieu dira d'elle « qu'on ne pouvait juger si elle était française ou espagnole » ; elle est, selon ce qu'elle s'intitule :

Chrestienne de France, Duchesse de Savoie, Reine de Chypre,
Tutrice de son altesse royale.

Et c'est pour avoir rempli si noblement ce rôle qu'elle vit dans l'histoire.

BRADA

L'AMOUR AVAIT RAISON[1]

X

Je lus sur un mur, au milieu d'autres annonces :

« Le poète Jacob Dumpleding, dit le Tueur de Mouches, demande un secrétaire pourvu d'une écriture assez lisible et d'une agréable conversation. »

Pour la première fois depuis que j'errais dans Londres, indifférent au bruit de l'énorme ruche, sans plus de désirs que si j'eusse enfermé dans ma poitrine le cœur d'un mort, pour la première fois depuis des semaines, je sentis mon attention s'éveiller, frémir à quelque chose. Cette excentrique demande me fit briller la promesse d'une diversion assez singulière pour m'arracher à la morne stupeur qui m'avait envahi.

Dans la triste paroisse de Saint-Giles, une grande bâtisse nue et grise, avec une façade de prison consolidée par d'énormes crampons de fer.

On appelait ça « Le Château ».

Chaque étage se composait d'une double enfilade de chambres numérotées à la chaux. Dans une de ces chambres, aux papiers décollés par l'humidité, se tenait, immobile devant sa fenêtre, un assez bizarre personnage.

Le personnage en question portait une lévite fortement usagée, qu'avait dû revêtir avant lui quelque ministre de l'Évangile. Il avait une figure d'ancien comique tombé dans

1. Voir la *Revue de Paris*, du 15 juillet et du 1er août 1921.

la mélancolie, des joues fripées, un nez spongieux et pendant qui avait l'air de s'offrir comme une figue trop mûre à ses lèvres dédaigneuses. Le regard perçant et superbe d'un vieil aigle éclairait cette face délabrée.

— Vous êtes bien le poète Jacob Dumpleding ? — lui demandai-je.

— Oui, monsieur.

— Vous avez fait une annonce pour un secrétaire?

— En effet, mais j'ai bien peur, — me dit-il en jetant un coup d'œil sur ma mise, — que vous trouviez les conditions trop modestes.

— Je ne suis pas exigeant.

— Je ne peux vous offrir, monsieur, que deux guinées par mois, la table et le gîte.

— Je trouve que c'est presque trop.

— Cette réponse n'est pas l'indice d'une grande ambition.

— L'ambition est mauvaise conseillère. Qui s'élève aux cimes s'offre aux coups de la tempête.

— Belle pensée. Est-elle de vous?

— Non, de Shakespeare.

— Pourriez-vous me l'écrire sur ce mur?

— Volontiers, — répondis-je en prenant le petit morceau de braise qu'il me tendait.

— Parfait, monsieur, parfait ! L'épreuve est de tous points concluante. Vous avez de l'écriture et ce qui vaut mieux du savoir. Souffrez donc que je me présente plus amplement.

Il prit sur une patère un chapeau haut de forme que recouvrait un papier collant où s'étaient engluées une infinité de mouches, et l'ayant coiffé :

— Vous avez devant vous Arthur Dumpleding. Aussi longtemps que les mouches bourdonnent dans les cuisines, s'abattent sur les crèmes des pâtissiers ou tourmentent le sommeil des rentiers, je vends par les rues ce perfide papier qui les tue. Puis, aux premiers frimas, je me sépare de cette funèbre coiffure que je remplace par ce coquet chapeau à cornes, et pratique un nouveau métier qui est comme la doublure poétique de l'autre ; à ces mêmes clients ébaubis, je vends au lieu de papier tue-mouches des horoscopes rimés

que je compose au cours de mes capricieuses déambulations.

— Et le travail de votre secrétaire...

— Consiste à recopier ces horoscopes sur d'élégants bouts de papier de couleurs appropriées, papiers blancs, roses, mauves, verts ou rouges, suivant que les astres prédisent fiançailles, bonheur d'amour, chagrins et deuils, biens à venir ou gloire des batailles, puis, si cela vous chante, à remplacer la rime trop pauvre par une plus cossue ou bien même à trouver celle qui m'a fui. Vous voudrez bien en outre, comme je suis très bavard, me fournir la réplique, après chaque dîner, jusqu'à ce que s'éteigne la chandelle. Cela vous convient-il?

— Je suis, monsieur, votre humble serviteur.

Pour fêter ma venue, Jacob Dumpleding fit venir ce soir-là dans sa chambre quelques-uns de ses amis, dont les plus pittoresques me parurent être trois musiciens ambulants qu'il me présenta avec beaucoup de cérémonie. Ils appartenaient à cette catégorie d'écumeurs de faubourgs qu'on voit chantant aux portes des débits avec des pantalons voyants et des gilets à fleurs sous des habits à longue queue. Ce trio se composait d'un clarinettiste, d'un joueur de banjo et d'un baryton aveugle, majestueux vieillard flanqué de sa fille, une enfant de treize à quatorze ans, qui s'appelait Fanny et vendait sur les ponts des bouquets de violettes.

Sur la prière de notre hôte, les deux instrumentistes préludèrent, et l'aveugle se mit à chanter une romance furieusement passionnée du célèbre auteur Dibdin. Il avait une voix à faire trembler les vitres, une voix qui ne réussissait qu'assez mal à rendre le sentiment de cette chanson.

Je ne pus alors m'empêcher de remarquer l'air étrange du joueur de banjo, qui ne s'était pas dépouillé de son costume burlesque. A mesure que se succédaient les couplets, je le voyais donner les signes d'une terreur sans cesse grandissante. Des gouttes de sueur perlaient entre les plaques de fard restées sur son visage. Et l'expression hilare, que lui composait ce grimace, formait un contraste véritablement tragique avec l'épouvante trahie par son regard.

— Qu'a-t-il donc? — demandai-je tout bas à Dumpleding.

— Il en est ainsi chaque fois que l'autre chante cette

romance-là, — me répondit-il. — Ces paroles éveillent dans son âme une insupportable douleur.

— Et pourquoi?

— Ce malheureux possédait une femme qu'il aimait à la folie ; mais il avait le tort de boire du gin dans des verres toujours trop grands, et lorsqu'il était ivre, il devenait jaloux et la battait comme plâtre. Il l'a même battue sur son lit de mort. Pendant qu'elle exhalait son dernier souffle, il lui cassa un manche à balai sur la tête. Et maintenant il est la proie du remords. Il couche dans une soupente, seul avec un hibou. Ceux qui passent la nuit devant sa porte l'entendent rêver tout haut. Il rêve de l'enfer où sont les démons, et dont il sent les flammes dévorantes lui lécher les pieds. Je leur ai fait chanter cela pour que vous puissiez jouir de ce spectacle peu commun.

La romance une fois terminée, Jim Jessop, c'était le nom de ce possédé, s'effondra dans un coin, comme s'il eût plié sous le poids d'une pierre de meule.

Quelques instants après, une femme entra, vieille, sale, ridée. Cette femme n'avait plus une seule dent. Son nez aux narines enflammées était gonflé de tabac ; sa robe couverte de taches avait dû plus d'une fois lui tenir lieu de mouchoir; mais on remarquait ses cheveux, qui étaient superbes encore et d'une blancheur de camphre. Elle s'appelait Bessie.

— Toujours en retard, sombre femelle. Allons, dépêche-toi de faire le thé, — lui commanda Dumpleding avec une extraordinaire violence dans le ton.

Elle s'exécuta. Puis, lorsque chacun eut bu, elle s'approcha de moi presque sournoisement, et d'une voix étouffée me tira la bonne aventure en se servant pour cela des feuilles restées au fond de ma tasse. La petite Fanny s'était glissée près de nous. Elle écoutait la prédiction avec un visage anxieux, le coude innocemment appuyé sur ma cuisse ; et des plis de sa jupe déchirée s'envolait le faible et doux parfum des violettes qu'elle avait vendues dans la journée.

— Veux-tu bien te taire, — cria Dumpleding à la devineresse, dont il venait de remarquer le manège. — Chassez-moi cette sorcière qui ne cherche qu'à vous soutirer quelques pence pour bourrer de tabac son triste nez ! Attends un peu, vieille grenouille !

Mais la femme prit le chemin de la porte en lui décochant un regard chargé de haine, d'une haine qui semblait être aussi ancienne que sa vie.

— En voilà une que j'enverrais bien sous terre sans le moindre remords, grommela-t-il, lorsqu'elle fut sortie. Je ne suis pas comme cet idiot de Jessop, moi... Ce n'est certes pas son spectre qui me ferait quelque chose.

Tous regardèrent le joueur de banjo qui s'était recroquevillé dans son encoignure, la tête sur les genoux. Pendant un moment les esprits parurent communier dans une même méditation.

On aurait entendu tomber une épingle.

Mais quelqu'un éternua. Dumpleding, les sourcils froncés, frappa dans ses mains. Et ses invités, ainsi qu'à un signal donné, firent cercle autour de lui pour écouter sa parole. Ils l'écoutèrent avec une déférence un peu maussade, comme des gens qui ne pouvaient faire autrement que de lui prêter leur attention, durant qu'ils se chauffaient à son feu, fumaient son tabac et buvaient son thé. Dumpleding abusa de la situation. Il parla de la prison de Newgate, où il se vantait d'avoir été admis dans sa jeunesse pour avoir dérobé à un étalage un mouchoir de coton un jour qu'il était enrhumé ; il parla des institutions et des lois, des bateaux à vapeur, des bourgs pourris, de Dieu et du diable, du célèbre unitaire William Fox, qui avait daigné le recevoir pour qu'il lui tirât son horoscope, et de bien d'autres choses encore.

— Êtes-vous bien éveillé, mon père? — demanda soudain Fanny en se penchant vers l'aveugle.

— Mais oui, mon enfant.

— C'est qu'on ne sait jamais avec lui, — me chuchota-t-elle. — Il a toujours les yeux ouverts, même quand il dort.

On avait bu du gin. La fumée des pipes obscurcissait la flamme de la lampe pendue au plafond.

Je ne me lassais pas d'observer ces personnages qui s'étaient mêlés à ma destinée d'une façon si soudaine. J'avais comme l'illusion d'être tombé parmi les habitants d'une autre planète, l'étrange illusion de n'avoir connu Leslie qu'au cours d'une existence antérieure et déjà très lointaine.

Le timbre d'une petite sonnerie résonna dans un silence.

Ce tintement provenait d'une montre que l'aveugle portait dans la poche de son gilet et qui sonnait les heures. Il était minuit.

Une fois qu'ils se furent retirés, je me couchai dans le lit qui faisait face à celui de Dumpleding. Mais voilà que cet infatigable causeur entreprit de me faire le récit de toute son existence.

Il avait débuté par des besognes épouvantablement dures. Il avait mendié, pour les revendre, des restants de graisse et des bouteilles cassées, travaillé dans les docks et chez les tisserands de Spitalfields à raison d'un shilling par journée. Il avait couché dans ces affreuses baraques de Bethnalgreen qui sont faites de planches pourries et plus souvent encore sur les bancs du Mall ou de Bird-cage-Walk. Et maintenant, il se vantait de pouvoir se payer des gants de chevreau, de ne plus fréquenter que des quartiers éclairés au gaz et de posséder dans sa clientèle des épiciers millionnaires, des dandys du Carlton Club, des membres du Parlement, des ducs, des lords et des apothicaires à perruque. Il se vantait surtout d'avoir conquis une entière indépendance, d'être devenu ce qu'il appelait un homme fort.

Arthur Jacob Dumpleding n'était, au fond, que l'esclave d'une assez sotte vanité. Ce médiocre personnage se vengeait du mépris, dont il avait autrefois souffert, en exerçant sur de pauvres bougres, qu'il obligeait à peu de frais, un despotisme facile. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ce poète-philosophe avait beaucoup moins de personnalité que je n'avais d'abord supposé, moins même que l'humble musicien qui s'était contenté de souffler dans sa clarinette. Et, sur le point de m'endormir, je ne vis plus de lui qu'une ombre assez ridicule projetée par sa bougie sur le mur et grotesquement allongée.

— Du sable, oh, vous faut-il du sable, en bas, les servantes !

Ce cri m'éveilla. Un marchand de sable, qui sortait du « Château », venait de le claironner du dehors, pour s'éclaircir le gosier, avant de commencer sa tournée.

La grande bâtisse n'était guère habitée que par des bricoleurs de cette espèce, marchands ambulants, inventeurs de

métiers plus ou moins bizarres, qui s'en vont par les rues gagner leur misérable vie avec une chanson aux lèvres !

Les uns vendaient de la poudre de brique, des trappes à souris, des cordes pour tournebroches, d'autres du lierre terrestre et des oiseaux chanteurs, d'autres encore lavaient les chiens ou réparaient les soufflets. Pauvres hères qui n'avaient pas toujours de quoi payer leurs chambres, et que le propriétaire, vieux juif à barbe de bouc, venait guetter à chaque terme dans les couloirs pour les empêcher de déménager à la cloche de bois.

C'est sur ces gens-là que régnait Jacob Dumpleding; c'est à eux qu'il ouvrait les cordons de sa bourse et prodiguait ses solennels conseils ; il était leur soutien et leur oracle.

Ces malheureux venaient presque chaque soir dans sa chambre écouter ses longues palabres parmi les vapeurs du thé. Au contact de toutes ces vies diverses, naïves ou mystérieuses, reflétant l'insouciance ou la crainte, cachant d'affreuses déchéances ou vibrantes de comiques aspirations, je me composais le baume d'un magnifique oubli !

Quelquefois, lorsque le mauvais temps sévissait, je me rendais dans la chambre de l'aveugle, où je trouvais également Fanny. Cette enfant, qui devait avoir du sang de gypsie dans les veines, m'avait intrigué dès le premier jour. Elle présentait un curieux mélange de sauvagerie et de grâce, avec des attitudes de petit animal effrayé, des mouvements de chatte qui se dérobe, et d'autres fois de brusques élans où se trahissait un souci de plaire.

La femme aux cheveux blancs, la vieille Bessie, qui connaissait plus d'une manière de tirer la bonne aventure, lui avait prédit en laissant tomber des épingles dans le creux de sa main, qu'elle aurait un jour son hôtel, sa voiture, des robes à paillettes et des colliers de perles. De fait, cette petite semblait bien porter sur elle le signe d'une telle destinée. Elle ne ressemblait nullement à une pauvresse sous ses haillons ; ceux-ci avaient plutôt l'air de lui composer un déguisement gracieux ; ils brillaient sur son corps élancé comme une défroque d'opéra-comique.

Dès qu'elle m'apercevait, tout son visage s'éclairait. Je la trouvais souvent en train de travailler avec son père. Celui-ci, bien qu'aveugle, lui apportait son aide dans le ménage. Il

balayait, épluchait les légumes, sciait le bois. Il savait même allumer le feu. Elle l'installait ensuite dans un fauteuil devant la clarté de la fenêtre; car un peu de lumière filtrait encore à travers ses yeux, un peu de cette lumière du jour qu'il se rappelait avoir vue tout enfant. Il ne tardait pas alors à s'endormir, et Fanny, sautant d'un bond gracieux sur le coin de la table où je copiais les horoscopes de Dumpleding, me parlait de sa vie de petite bouquetière dans le tumulte de la ville énorme.

En ce moment, c'était l'hiver et ses brouillards. Le West End étant désert, elle se tenait dans la Cité ou à la porte des grands magasins qui bordent Bond Street ; mais, dès le retour de la « saison », elle irait vendre ses fleurs à Piccadilly Circus et devant le palais de Buckingham, où des calèches écussonnées conduisaient les jeunes ladies qu'on présente au baise-main de la reine, elle verrait à Hyde-Park toute la gentry dont parle la *Gazette Rose*, elle la verrait rouler dans ses équipages à quatre chevaux conduits par des cochers poudrés à frimas, elle verrait dans l'allée de Rotten-Row galoper l'escadron léger des amazones sur leurs poneys chevelus et caracoler des lords de sept ans avec le stick à la main et la rose à la boutonnière.

Elle se grisait à l'évocation de tout ce luxe, et la prédiction de la vieille Bessie lui revenait à la mémoire, tandis qu'elle faisait tinter à ses oreilles les grains d'un vulgaire collier de verroterie.

Une fois, elle m'avoua qu'elle s'était échappée un soir et qu'elle avait couru d'une traite jusqu'à Covent Garden. A la faveur d'un entr'acte, elle s'était glissée dans le théâtre comme une petite souris, et de la dernière galerie, où le lustre de cristal lui éblouissait les yeux, elle avait vu danser la Priora dans *les Indes Galantes*. A la sortie, un jeune élégant, avant de monter dans son stanhope, lui avait jeté la fleur de sa boutonnière. Elle était ensuite revenue par une pluie battante, le corps tout mouillé sous sa robe, l'âme ravie. Mais une fois couchée, tandis que se prolongeait devant ses yeux clos l'étincelante vision et que tourbillonnaient les jupes de gaze, tandis qu'elle se voyait elle-même à la place de la Priora, le buste renversé dans les bras de son danseur, voilà qu'à tra-

vers la mince cloison, qui la séparait du réduit de Jim Jessop, elle avait entendu la voix du malheureux possédé qui rêvait encore à l'enfer. Et voilà que l'enfer lui était à son tour apparu et qu'elle s'était mise à trembler entre ses draps comme une coupable.

Je n'avais lu jusqu'ici dans les yeux de Fanny qu'une grande innocence. Son babil m'amusait. Je jouais avec elle comme on joue avec une petite fille.

Et brusquement, tout changea.

Je m'étais rendu, ce soir-là, dans la chambre d'un mourant.

Patridge, le marchand d'allumettes, qui habitait le « Château » depuis une trentaine d'années, était l'homme le plus prévoyant et le plus ordonné qu'on connût. Aussi n'avait-il pas voulu quitter cette terre sans régler toutes les conditions de son départ ni sans en aviser sa clientèle. Il s'était occupé lui-même des dimensions de sa fosse, ainsi que de son cercueil, dont au dernier moment il avait fait changer les vis ; puis, ayant commandé ses lettres de faire-part, et se sentant tout près de sa fin, il avait prié quelques amis de venir lui mettre ces lettres sous enveloppe à la lueur des bougies qui devaient servir ensuite à la veillée funèbre. Je m'étais joint à ces derniers. Nous avions à peine terminé ce travail qu'une agonie très douce commença. Le moribond, dans son délire, voyait défiler sur le mur de sa chambre les ombres de ceux qu'il avait autrefois connus et qu'il allait retrouver, les ombres de ses parents, d'un vieux maître d'école, d'un marchand de serrures, qui avait été pendant longtemps son voisin de chambre, et de bien d'autres encore.

Je sortis sur la pointe des pieds, le laissant à la garde de ses amis, et fus assez surpris de trouver Fanny dans le couloir. Elle me prit la main, m'arrêta devant une vitre crasseuse où brillait le clair de lune, et coucha sa tête sur mon épaule.

— Étais-tu depuis longtemps derrière cette porte? — lui demandai-je.

— Je n'étais pas derrière cette porte. Je passais là par hasard.

Je vis qu'elle mentait.

— Comment va Patridge? — me demanda-t-elle à son tour.

— Je crois que tout est fini maintenant, — lui répondis-je tristement.

Mais cela n'eut l'air de lui faire aucune peine. Ce fut comme si elle n'avait pas entendu. Elle continua à me sourire avec une expression voluptueuse que je ne lui avais encore jamais vue. Des larmes coulèrent de ses yeux, doucement, sans effort, des larmes qu'elle semblait heureuse de me montrer. Puis, ses bras m'étreignirent, et je sentis sur mon cou le contact de sa joue mouillée.

. . . . . .

C'en fut fait désormais de ma tranquillité !

Cette étreinte d'un soir m'avait rappelé le goût d'une autre étreinte toute semblable, là-bas, dans la chambre blanche du manoir.

La plaie s'était rouverte et saignait !

Je fuyais à présent Fanny comme le démon, Fanny que je ne pouvais aimer et dont l'inconsciente tendresse ravivait au plus profond de moi-même l'ancienne souffrance.

Le besoin de Leslie me revint avec plus de violence que jamais.

J'essayai par tous les moyens d'échapper au retour de mon mal. Je me fis honte de ma lâcheté, de ma déchéance. Je voulus me remettre au travail ; je revins à la bibliothèque du Museum ; mais les plus magnifiques lectures furent impuissantes à calmer mon tourment. D'autres fois, je marchais à l'aventure jusqu'à l'épuisement, avec l'espoir de noyer la cruelle hantise dans la fatigue de mon corps ; je me laissais rouler par le flot de la multitude déferlant à travers la Cité, je descendais sur les bords de la Tamise, à l'heure où la marée montante poussait dans le port les bâtiments à charbon, semblables par la couleur de leurs voiles à de grands aigles blancs et noirs, à l'heure où s'avançaient, plus rapides encore, les bateaux à vapeur, dragons aux gueules enflammées.

Vaines tentatives ! Le fantôme de Leslie flottait devant mes yeux. Il s'évanouissait et se recomposait dans la lumière du soleil, dans la pourpre du soir ou le brouillard des nuits. C'est après lui que je courais !

Tout le passé m'avait repris !

Dumpleding s'aperçut bientôt à mes airs égarés, à mes silences, du changement qui s'était produit en moi.

Un soir, il me fixa longuement et me dit :

— Cela ne va pas, hein?

— Mais si, monsieur Dumpleding.

— Mais non, monsieur Davis. Il se passe quelque chose. Vous ne trouvez plus la moindre rime à mes horoscopes. Vous répondez plus de travers qu'un sourd aux questions qu'on vous pose. Et voilà que la nuit vous vous mettez à rêver tout haut comme un chien plaintif...

Il m'avait percé à jour.

— Je m'étais d'abord étonné, — continua-t-il, — qu'un garçon qui cite du Shakespeare et fréquente la bibliothèque du Museum, eût accepté d'être le secrétaire d'un Jacob Dumpleding. Maintenant, je ne m'étonne plus.

— Vous avez donc deviné...

— J'ai deviné que vous traîniez la plaie d'un amour malheureux, d'un amour qui vous a détaché du monde.

— Ah ! Et que pensez-vous de mon cas?

— Je pense qu'il est assez banal.

— Vraiment?

— Et que vous guérirez assez vite.

— Je ne crois pas.

— Allons donc ! Vous verrez, mon garçon, comme il est facile d'oublier. J'ai passé par là, moi qui vous parle. Seulement, moi, j'ai fait mieux qu'oublier.

Je pressentis qu'il allait me raconter un nouvel épisode de sa vie, et me résignai à l'écouter.

— A cette époque-là, — commença-t-il, — j'avais eu l'idée d'exploiter l'écriture assez régulière, que j'ai malheureusement perdue, pour me livrer à des travaux de copie. Pendant une partie de mes nuits, à la clarté d'une bougie qui brûlait derrière un globe d'eau, je copiais pour de grands éditeurs des romans d'amour, des ouvrages de sociologie, des poèmes. J'étais relativement heureux. Or, un soir où je regagnais le modeste garni que j'occupais dans Clerkenwell, j'aperçus une femme qui se tenait appuyée contre un mur et tremblait de tout son corps, les mains blotties sous les aisselles. Je ne pus rien apprendre d'elle, si ce n'est qu'elle avait très froid et qu'elle avait peur de mourir dans la rue. Pris de pitié, je l'emmenai dans ma chambre, où elle me suivit comme une petite biche affamée se mettrait à suivre un chasseur dans la forêt. Je la couchai dans mon lit. « Il va falloir maintenant

que vous me gardiez, me dit-elle, une fois que je l'y eus installée, car je sens que je vais être très malade. » Elle commença en effet une longue maladie. Je la soignai, me condamnant à passer mes nuits dans un fauteuil, lui faisant prendre ses médecines, me dévouant au point de lui laver les mains et le visage et de peigner ses cheveux. Ce qui devait arriver arriva. Je me pris à désirer, à aimer cette femme qui m'était tombée du ciel. Je l'entourai de mille prévenances, je lui passai toutes ses fantaisies. Un jour, pour satisfaire un de ses caprices, je mis dans le globe d'eau qui servait à mon éclairage, trois poissons rouges, dont les ombres passèrent et repassèrent sur le papier que je couvrais de mon écriture. La nuit, je m'interrompais de mon travail pour la regarder dormir. Je vivais dans l'attente du moment où elle m'inviterait à m'étendre auprès d'elle, où je pourrais enfin caresser ce corps que j'avais soigné. Or, savez-vous ce qu'il advint, monsieur Davis? Il advint qu'un soir je trouvai le lit vide. L'inconnue était partie sans un mot d'adieu ! Je pensai d'abord à me pendre à un clou du plafond. Puis, après avoir réfléchi, après m'être convaincu que l'amour ne devait être, comme le reste, qu'une affaire de logique, je pris une décision, je courus à la taverne la plus proche, et j'y noyai mon désespoir dans la plus abominable ivresse. Par raison, moi qui déteste l'alcool, je bus chaque jour plus de gin que n'en pouvaient boire ensemble tous les clients de cette taverne, et lorsque, après plusieurs semaines, je m'arrêtai de boire, j'étais guéri.

— Guéri?... à tout jamais ?.

— Si bien guéri que trente ans plus tard, vous m'entendez, ayant rencontré la même femme, plus misérable encore, je la recueillis à nouveau, mais pour la nourrir cette fois avec du mou de chat.

Au même instant, la vieille Bessie entra. Mon regard croisa celui de Dumpleding, et je compris que cette créature était celle dont il venait de me conter l'histoire.

— Qui demande le bonheur à l'amour d'une femme est un fou, — reprit-il. — Autant jeter des graines dans la mer, autant vouloir prendre le vent dans ses filets.

— Que me conseillez-vous alors ? — lui demandai-je.

— Je ne vous conseillerai pas, comme pour moi, le traitement par le gin, — répondit-il. — Vous valez mieux que ça, mon ami. Traitez-vous plutôt par l'alcool autrement puissant de l'orgueil. Redevenez ce que vous étiez certainement avant cette sotte aventure, un ambitieux, et pénétrez-vous de cette idée qu'il est toujours plus intéressant de cultiver ses facultés que ses sentiments. « Veux-tu un remède à l'amour, disait le vieil Ovide, travaille, tu seras guéri. »

Je ne pus m'empêcher de tressaillir.

Dumpleding, pour la première fois peut-être, venait de me dire une chose importante. Il venait de me rappeler à mon devoir, au devoir que le culte paternel m'imposait.

Et cependant, je demeurai impuissant à réagir. J'étais devenu incapable de rien convoiter en dehors de Leslie. Je ne concevais plus l'avenir sans elle.

Je passai des jours et des nuits à maudire mon sort, à pleurer. Je me demandai si la vie n'allait pas me quitter avant que j'eusse pris la résolution de la quitter moi-même.

J'en étais arrivé là lorsqu'un événement imprévu vint changer la face des choses.

Comme tous les ans, à pareille date, on célébrait chez Jacob Dumpleding la fête de saint Patrick, dont la protection s'étendait sur tout le « Château », et qui avait sa petite statue dans une niche au-dessus de la porte d'entrée.

C'est Dumpleding qui faisait par vanité tous les frais de cette fête. La seule obligation qu'il eût imposée à ses nombreux invités étant de contribuer à l'éclairage, chacun d'eux était venu avec un bout de bougie allumée ; quelques-uns avaient même apporté une bûche pour l'entretien du feu.

Ce fut une fameuse bombance. Il y avait là presque tous les locataires de l'immeuble. Les musiciens et Fanny occupaient avec moi les places d'honneur.

Quant à Bessie, elle ne vint qu'à la fin du repas, au moment où l'on allumait un énorme snap-dragon. Je remarquai qu'elle s'était coiffée d'un étrange bonnet à coulisse qui lui enfermait les deux oreilles.

Dumpleding la suivit de son implacable regard, jusqu'à ce

qu'elle se fût assise au bout de la table en s'effaçant le plus possible.

— Ah ça, qu'a-t-elle donc ce soir qui la rend si bizarre? — demandai-je.

— Comment... vous ne voyez pas... vous ne savez pas?

— Non.

— Elle a vendu ses cheveux, ses beaux cheveux blancs à William Jigg, le perruquier de Piccadilly, qui les a revendus incontinent à la comtesse Bumbury. Excellente affaire, n'est-ce pas? Elle a bu maintenant l'argent du perruquier, mais elle peut se consoler en pensant que ses cheveux feront un grand effet à l'Opéra ou aux bals de la reine.

Après la ripaille, on organisa une sorte de concert où chacun fit montre de ses talents.

Un marchand de cannes, qui avait autrefois joué le mélodrame dans les théâtres forains, nous déclama le monologue d'Hamlet soupesant le crâne d'Yorick. Un autre retira du fond de sa casquette deux petites souris blanches qui firent le long d'une baguette mille tours gracieux. Un autre encore esquissa une gigue tout en aspirant la flamme d'une bougie. L'aveugle entonna ensuite une chanson que Jim Jessop entrecoupa d'un ricanement sinistre, dont la répétition finit par procurer à l'assistance un véritable malaise.

Puis on fit de la place, on aligna sur le plancher toutes les bougies dont on disposait, et derrière cette rampe improvisée, Fanny, les pieds nus et le front ceint de violettes, se mit à danser sur les accords du banjo et de la clarinette.

Cette danse fut le clou de la soirée.

Fanny se dépensait avec une grâce infinie. Son buste ployait sur ses hanches comme une faible tige couchée par le vent. Ses jambes dorées luisaient à chaque volte dans la fente de sa jupe déchirée. Ses pieds nerveux écrasaient les fleurs semées par ses mains. Lorsqu'elle pivotait sur elle-même, ses cheveux bruns s'allongeaient tout droits, puis retombaient lentement. Elle s'en encadrait le visage. Elle me regardait en tournant, de ses yeux brillants, sous son bras levé. Elle était déjà la danseuse avec tout son art, elle était déjà la femme avec tout son charme pervers et toutes ses ruses.

Et j'eus la sensation qu'elle dansait pour moi, pour moi

seul, qu'elle me faisait l'humble don de son sourire, de ses mains légères, de tout son corps gracieux et si chastement impudique.

Je fermai les yeux pour ne plus la voir. Mais à peine les eus-je fermés qu'à la vision de la petite danseuse papillonnant dans la lueur des bougies se substitua celle de Leslie, dans la grise lumière du Lancashire. Elle tenait à la main une pomme d'hiver cueillie dans le verger, une pomme qui gardait la trace de ses dents et qu'elle avait l'air de me tendre avec un peu d'ironie. J'eus aussi, presque en même temps, la vision de John Higgins. Je le vis, tel qu'il m'était apparu pour la première fois dans la Grande Salle du manoir, avec son fusil de chasse dont le canon ruisselait. Puis ce fut l'image de Bennett.

Et comme je venais de rouvrir les yeux, voilà que j'aperçus en face de moi, sur le seuil de la porte, Bennett lui-même.

Je crus d'abord à une hallucination causée par la persistance de l'image évoquée. J'y crus d'autant plus que personne ne semblait avoir remarqué cette étrange présence. Mais le vieux savant s'approcha de moi. Je sentis sur mes épaules le poids de ses mains, j'entendis le son de sa voix.

— Eh bien, eh bien, — me dit-il, — ne pâlissez pas ainsi... C'est moi, Bennett... votre ami Bennett... C'est bien moi et non mon fantôme... Allons, dans mes bras...

— Pourquoi êtes-vous là? — balbutiai-je. — Et que me voulez-vous?

— Je veux que vous reveniez là-bas.

— Non... non... monsieur Bennett... c'est impossible!

— Dites plutôt que c'est indispensable... Leslie est malade, et seul votre retour peut la guérir.

L'espoir, comme une immense lueur, incendia mon âme.

— Vous dites que Leslie est malade... malade à cause de moi... et gravement encore!... Ah! mon Dieu, mon Dieu, c'est trop de joie!

— Hé!... hé!... remettez-vous.

— Mais êtes-vous bien sûr au moins que ce soit à cause de moi?

— Voulez-vous m'écouter? Lorsque je revins de mon petit voyage dans le Shropshire, j'appris que vous étiez parti pour

Londres et que Leslie était tombée dans une soudaine mélancolie. Elle s'isolait, fuyait toute compagnie, même celle de sa cousine. Elle restait des heures entières à suivre derrière une vitre le vol des nuages, ou bien elle s'attardait après la tombée de la nuit dans quelque pièce obscure. Comme elle s'obstinait à répondre qu'elle ne souffrait de rien, qu'elle n'avait besoin de rien, son entourage finit par s'impatienter de cette attitude. John, qu'elle n'accompagnait plus dans aucune promenade, qu'elle évitait plutôt, cessa par dignité de venir au manoir. Madame Pickard lui demanda si son intention était d'imiter ces jeunes filles françaises, qui se laissaient mourir de faim en lisant du Chateaubriand pour paraître plus romantiques; quant à son père, il lui signifia qu'elle ferait mieux de s'occuper de n'importe quoi, de la volaille au besoin, qu'il en avait assez de ces simagrées, que si elle ne reprenait pas ses habitudes, ses visites aux Longues-Terres et ses promenades à cheval, il la renierait pour sa fille, que du reste elle n'était pas une vraie Sommerbutts, qu'elle n'avait pas le nez de la famille, son nez à lui, ce fameux nez un peu charnu du bout que vous avez pu remarquer sur tous les portraits d'ancêtres et qu'il considère comme le signe de leur race, comme l'indice de leur belle santé morale et de leur séculaire bonne humeur. Seulement, lorsqu'on vit que toute remontrance était vaine, qu'elle languissait de plus en plus, qu'elle en venait à perdre le sommeil et l'appétit, lorsque finalement elle dut s'aliter, on s'inquiéta. On fit venir l'un après l'autre tous les médecins de la région. Ils perdirent à son chevet le peu de latin qui leur restait. John s'affolait. Sommerbutts désespérait. Sa femme ne quittait plus son prie-Dieu. Il était temps pour moi d'intervenir. Je pénétrai donc un jour dans la chambre de la malade, et là, négligemment, je lui parlai de vous. Je lui dis que, ma vue baissant, je ne croyais plus pouvoir terminer mon grand ouvrage sur les insectes sans le secours d'un secrétaire qui me classerait mes milliers d'observations, que j'avais tout lieu de croire que vous accepteriez ces fonctions, et que j'allais entreprendre le voyage de Londres avec le ferme espoir de vous ramener...

— Et alors?

— Alors je m'aperçus que ces simples paroles possédaient

une valeur curative tout à fait étrange, qu'elles agissaient mieux que n'importe quel remède, je m'aperçus que le sourire était revenu sur les lèvres de notre chère Leslie !

— Et voilà, monsieur Bennett, comment vous vous vengez de mon ingratitude! — m'écriai-je en lui prenant les mains.

Personne, autour de nous, ne s'était aperçu de cette scène, tant il y avait d'animation et de bruit.

Bennett considérait ce décor avec un certain effarement.

— Comment avez-vous pu me trouver ici? — lui demandai-je pour détourner son attention du milieu.

— Oh ! c'est bien simple. J'ai lancé toute une équipe de policiers à votre recherche. C'est à la bibliothèque du Museum, où je me doutais bien que vous iriez un jour ou l'autre, qu'on vous a dépisté.

— Ainsi donc cet homme qui m'avait tant intrigué en face de moi, cet homme avec cette visière verte percée de trous, comme en ont certains rats de bibliothèque...

— Cet homme était un de mes limiers. Il vous a filé et m'a aussitôt écrit pour me donner votre adresse. La diligence, à cause d'un accident de route, n'est arrivée cette nuit qu'à onze heures. Je n'ai fait qu'un bond jusqu'ici. Et maintenant je vous avertis que nous repartons demain matin à huit heures.

Je m'aperçus alors que Fanny nous écoutait, le corps en partie masqué par le dossier d'un fauteuil.

— Que fais-tu là? — lui demandai-je.

Mais, au même instant, Dumpleding, appuyé par tous ses invités, réclama de Fanny une nouvelle danse.

Elle sembla d'abord s'y refuser, puis elle consentit.

On réveilla le clarinettiste, qui ronflait à poings fermés, et qui ne put retrouver son instrument. L'eût-il du reste retrouvé, qu'il n'eût pu, vu son état de stupeur, en tirer le moindre son.

Le joueur de banjo préluda seul.

Fanny dansa cette fois sans me quitter du regard, avec des gestes implorants et de lentes torsions du corps. Elle s'avançait les mains tendues, pour se reculer aussitôt après à petits pas silencieux, en fermant les bras sur sa poitrine agitée dans une attitude d'étreinte. Je compris par là qu'elle cherchait à

m'apitoyer, à me retenir auprès d'elle, qu'elle me suppliait de ne pas l'abandonner.

Elle se laissa tomber mollement, comme si elle était à bout de souffle.

On applaudit. Cependant elle ne se relevait pas. Son immobilité se prolongeant, une inquiétude me traversa. Je m'approchai d'elle, lui touchai l'épaule. Elle resta insensible à ce contact. Je voulus alors la soulever. Mais dans ce mouvement, ses cheveux s'écartèrent et découvrirent une face exsangue, dont les paupières jointes écrasaient entre les cils deux petites larmes brillantes.

Il y eut un brusque émoi, des lamentations et des reproches, tandis que l'aveugle la prenait dans ses bras, et cherchant la porte à tâtons demandait en criant qu'on le guidât jusque dans sa chambre.

— Partons, partons, — me dit Bennett.

— Vous voulez que je parte ainsi, sans dire adieu à personne, sans revoir cette enfant.

— Oui, il le faut. J'ai du reste un cab qui m'attend en bas. Allons, venez, mais venez donc !

Et lâchement, je le suivis.

. . . . . .

Le lendemain matin, nous grimpions sur l'impériale de la diligence qui attendait à Trafalgar Square.

Je ne pensais déjà plus à ce que je laissais derrière moi ; je ne pensais plus à Dumpleding, à la vieille Bessie, à mes amis les musiciens, à tous ces pauvres gens dont j'avais partagé l'existence.

Mais, comme la diligence s'ébranlait, voilà que j'aperçus Fanny mêlée à la foule. Elle avait dû tout entendre de notre conversation de la veille.

Elle se mit à courir derrière la voiture pour me voir le plus longtemps possible.

Bennett, sans la reconnaître, lui jeta une pièce de monnaie comme à une mendiante.

On aborda les faubourgs. Le cocher, à grands claquements de fouet, fit galoper ses chevaux. Et Fanny, la petite marchande de violettes qui ressemblait à quelque sentimentale figure de keepsake, se perdit dans le lointain.

XI

— Monsieur Davis !... Montez vite ici... vite... vite !

C'était Bennett qui me hélait ainsi du haut de son observatoire, en criant comme quelqu'un qui appelle au secours.

Je me précipitai vers l'escalier avec l'appréhension de le trouver écrasé sous le poids de son télescope ou suspendu à la balustrade par une basque de son habit.

Mais le brave homme était tout simplement installé devant une longue-vue, qu'il tenait braquée sur un point de la campagne.

— Prenez ma place sans toucher à l'appareil, — me dit-il. — Là... Eh bien, que voyez-vous?

Ce que je voyais, grand Dieu, c'était Leslie en personne, ma chère Leslie, si proche de moi que j'avais la folle tentation d'allonger la main pour la saisir !

Elle se tenait assise sur une souche, au milieu d'une clairière, où la foudre paraissait avoir exercé son ravage, car il n'y avait tout alentour que des arbres aux troncs déchiquetés.

Je la voyais avec une netteté prodigieuse. Je voyais chaque détail de sa toilette et jusqu'au mince ruban de son cou ; je voyais ses cheveux bouger au moindre vent sur ses tempes.

— Est-ce qu'elle parle toujours à son chien? — me demanda Bennett.

— Oui, Jumbo est assis en face d'elle. Il l'écoute en remuant faiblement la queue. Maintenant elle lui caresse les oreilles.

— Vous savez qu'elle est au moins à deux milles d'ici.

— Vraiment !

— Au début, elle venait presque chaque jour en cet endroit. Je pouvais l'observer tout à mon aise. Elle ouvrait quelquefois un livre qu'elle refermait presque aussitôt. Et la pauvre enfant restait là, sans bouger, avec un air si désolé que Jumbo, pris de pitié, se mettait à lui lécher les mains.

— Monsieur Bennett ! — m'écriai-je. — Elle vient de lever la tête, en croisant ses doigts, comme si elle adressait au ciel une prière... Monsieur Bennett !

Mais M. Bennett couvrit le verre de l'appareil.

— Vous tremblez comme une feuille, — me dit-il. — Cette

excitation est des plus mauvaises. Il faut que j'aie de la raison pour vous.

Je m'excusai.

Puis, comme nous nous préparions à descendre, nous vîmes s'arrêter devant la grille du jardin la voiture du capitaine Brigway, qui nous avait aperçus de loin sur notre observatoire.

Après lui avoir serré la main, je commis l'imprudence de lui demander des nouvelles de madame Dolly, car il profita de cette question pour s'étendre d'une façon interminable sur l'existence d'un petit bouton dont s'affligeait la jeune veuve, d'un tout petit bouton qui lui était sorti au milieu de la joue, qui s'était enflammé, qu'elle avait d'abord soigné avec un certain onguent, puis qu'elle avait brûlé...

— Comment vont les Sommerbutts? — interrogea Bennett avec l'espoir d'arrêter ce flux de paroles.

— J'ai justement passé toute ma journée d'hier au manoir, — répondit-il. — On y prépare la dernière chasse de la saison... Tout le monde est sur les dents, Sommerbutts, Tom Rose, John...

— John Higgins?

— Bien entendu... Figurez-vous qu'il était venu dès le matin avec son ami Bob Parker, un gaillard dans son genre, qu'on pourrait prendre, ma foi, pour son frère.

— N'est-ce pas celui-là qui, se trouvant un jour aux courses de Newmarket, lança dans sa charrette de boue un balayeur qui s'était permis de lui marcher sur le pied?

— Oui. Ce Bob Parker est en matière de sports le grand rival de John.

— Le bruit a même couru, — insinua Bennett, — que cette rivalité s'était un moment étendue à Leslie.

— Pendant un temps en effet, Bob a eu des visées sur votre filleule. Ce n'est plus un secret pour personne. Mais maintenant...

— Mais maintenant... — répéta Bennett en clignant de l'œil de mon côté.

— Ils étaient venus sur leurs hunters, — reprit le capitaine, — et tous deux paraissaient très excités par la perspective de cette chasse. Ils parlaient de faire mille extravagances, John

surtout qui est radieux de voir que Leslie a si vite retrouvé la santé. Ils avaient bu déjà pas mal de toddy au whisky, lorsque la conversation s'aiguilla sur leurs chevaux. Bob vantait l'extraordinaire endurance du sien, qui est par un pur sang des haras de lord Bentinck et une jument de charrette légère. Il prétendait que sa bête ne pouvait être battue par aucune autre sur un parcours d'au moins dix milles. Là-dessus, John prend feu, tape sur la table à la casser et relève le défi. Bien que la nuit fût proche, ils décident de se lancer sur la route de Whernside jusqu'à la Borne-Blanche et de revenir par les Deux-Mares. Après un dernier coup de toddy, ils brisent leurs verres et se mettent en selle.

— Ainsi Leslie a laissé partir John sans trahir la moindre inquiétude?

— Oui. Je vous avoue même que cela m'étonna. Restée seule avec moi dans le salon, elle alluma la lampe bien tranquillement et me pria de lui faire une certaine réussite que je connais. Je m'étais d'abord imaginé que, justement inquiète au sujet de son fiancé, elle demandait aux cartes de lui dire s'il rentrerait indemne de cette course à la mort ; mais elle ne me laissa même pas terminer et me proposa de faire un petit tour dans le parc avant la chute du jour.

— Êtes-vous maintenant convaincu? — me fit Bennett.

— Convaincu de quoi? — demanda le capitaine.

— De rien, mon ami. Continuez.

— Or donc, comme nous nous disposions à sortir, le bruit d'une galopade retentit au loin sur la route. Bob fut le premier à pénétrer dans la cour. Une branche d'arbre lui avait écorché la joue. Les jambes de son cheval tremblaient. Mais il devançait de trois cents yards au moins son ami John...

— Qui devait être furieux, — émit Bennett.

— Il était criblé de terre et plus blanc que son col. Tous deux rentrèrent dans le salon, où la discussion se ralluma en même temps que deux énormes bols de punch. John jura ses grands dieux que nul ne le devancerait le jour de la chasse, pas plus Bob qu'un autre, et qu'il se réserverait l'honneur, arrivant le premier à la curée, de présenter lui-même le brush à Leslie sur son chapeau. Et, ma foi, je le crois parfaitement capable de prendre cette revanche.

— Ainsi, — m'écriai-je, avec une vivacité qui surprit le capitaine, — c'est Leslie qui doit avoir cette fois les honneurs du brush?

— Parfaitement. Aussi prévois-je parmi les veneurs une magnifique émulation. Mais vous paraissez très agité? Qu'avez-vous? Est-ce que vous songeriez à vous mettre sur les rangs?

— Mon ami George Davis, — répondit Bennett, — se contentera de suivre la chasse... de mon observatoire.

Pour fêter mon retour, Mary nous servit un succulent dîner. Bennett, superbement inspiré par la bonne chère, dédaigna ce soir-là de me parler de ses insectes, et prenant son vol vers les sphères infinies se lança au moment du dessert dans une extravagante théorie sur la formation des mondes. Puis, après avoir vidé son petit verre de liqueur, il ne tarda pas à s'assoupir comme chaque soir à la même heure. Mary, suivant son invariable habitude, lui retira sa serviette et roula son fauteuil devant le feu.

Je songeai alors à tout ce qu'avait raconté le capitaine, à cette chasse qui se préparait, à ce tourbillon de cavaliers qu'enflammerait la perspective d'un brush, dont la plus jolie fille du comté devait avoir les honneurs. Ainsi, tandis que jeunes et vieux risqueraient de se rompre le cou pour ne pas faire défaut à la curée, je me contenterais, moi que Leslie aimait en secret, de compter les chutes au moyen d'une longue-vue. Non, non, je ne pouvais décidément pas me dérober à une telle compétition !

J'attendis, dans une sorte de fièvre, le réveil de Bennett. Une mouche, qui rôdait autour de son visage, se posa heureusement sur le bout de son nez. Il renifla, ouvrit les yeux et resta un bon moment à me regarder d'une façon vague, comme il eût regardé son buffet.

— Monsieur Bennett ! — m'écriai-je tout vibrant d'une singulière allégresse.

— Eh bien... quoi ?

— Monsieur Bennett, je viens d'avoir une grande idée !

— Au sujet de l'éternité du système solaire?

— Non, au sujet de Leslie. Il faut que je participe à cette chasse au renard. Parmi les obstacles, dont j'ai le devoir de

triompher pour mériter la fille d'un Sommerbutts, il y a d'abord, croyez-moi, les haies d'épines, les barrières, les fossés béants, sur quoi on lance un cheval. Je serais un lâche si je m'abstenais.

Bennett eût vu tous ses papillons battre des ailes sur les planches, où il les avait piqués, et s'envoler par les fenêtres qu'il n'eût pas montré plus de stupéfaction.

— Mais c'est fou, c'est insensé, extravagant !

— C'est nécessaire.

— Mais vous ignorez tout d'une chasse à courre ; vous n'avez jamais vu de renards que chez l'empailleur.

— N'importe. Il faut que je suive l'équipage, que je galope à sa tête. Il le faut pour ma dignité, pour mon honneur ! Il faut, quoi qu'en pense le capitaine, que je me mette sur les rangs, que je relève le défi de ce John. Je m'en sens capable, vous l'entendez !

— Oui, oui, je sais que pour Leslie, vous êtes capable d'entreprendre bien des choses, que pour elle, au besoin, vous feriez pieds nus le tour de la terre. Mais suivre une chasse au renard, ça vous serait peut-être plus difficile.

— L'amour engendre des miracles.

— Et si vous tombez à la première haie... Si on vous voit revenir avec une bosse au front? Il ne faut pas non plus qu'on se moque de vous. Voyons, réfléchissez...

— C'est tout réfléchi. Je n'ai pas le droit de me dérober. Mieux vaut le ridicule que le mépris.

— Je ne dis pas non... Certainement... Il y a du pour et du contre... Mais encore faut-il qu'un pareil projet soit exécutable.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que pour participer à une chasse menée par la meute d'un Sommerbutts, qui est la plus vite du comté, il faut un fameux cheval, et un cheval qui saute.

Dans mon exaltation, je n'avais oublié que cela !

— Et, reprit Bennett, je n'ai, moi, qu'un vieux poney de voiture qu'il faut tirer par les crins quand on veut le faire sortir de l'écurie.

Il y eut entre nous un silence plein de réflexion. Puis nos regards s'étant croisés, nous lûmes dans nos yeux la même pensée.

— Il y a le cheval de Humphreys ! — m'écriai-je.

— C'est ce que je me disais. Mais cette jument est terrible. Elle sauterait une maison. Êtes-vous sûr de pouvoir vous tenir sur une pareille bête? Elle vous enverra dans la rivière comme elle a fait de mon petit Dick. Et encore, lui, savait monter à cheval.

— Lorsque j'avais l'âge de Dick, monsieur Bennett, c'est moi qui conduisais à l'abreuvoir le cheval du charron. Et, chaque dimanche, coiffé d'une casquette de jockey, je lui faisais faire le tour du village avec les étriers.

Cependant Bennett hésitait encore. Je le voyais qui se frottait les cuisses d'une façon méditative.

— C'est que, — me dit-il, — tout cela m'effraye un peu. Il me semble que j'ai là dedans une certaine part de responsabilité.

— Non, il ne faut plus hésiter. Nul doute que cette Isis n'ait été marquée par le destin pour ce rôle providentiel. Cette bête fantastique n'a pas été enlevée à sa charrette de pierres, elle ne nous a pas tout dernièrement démontré son étonnante valeur pour le plaisir de promener sur son dos un vieux cavalier goutteux. Elle sera l'instrument de mon triomphe. *Hoc scriptum est !*

— Tout cela est bel et bon. Mais Humphreys voudra-t-il nous la prêter?

— S'il s'y refuse nous la lui enlèverons.

— Il vaudrait peut-être mieux corrompre le vieux Joe, qui en a la garde. Je crois ce moyen plus sûr.

— Il est dit, monsieur Bennett, que je vous devrai tout !

— Alors dans ce cas, il n'y a plus un moment à perdre. C'est après-demain que se donnera le départ de la chasse.

— Vous avez raison. Il faut gagner Joe à notre cause sur-le-champ, ce soir même. Je sens que je ne pourrai pas dormir avant que cette affaire soit arrangée.

— Eh bien, ni moi non plus. En route donc. L'heure est propice !

Il alluma dans la cuisine une lanterne sourde. Et tous deux, avec des allures de cambrioleurs dans la nuit sans lune, nous nous acheminâmes vers la demeure de Humphreys en passant par les champs. Après avoir enjambé quelques lices, nous nous trouvâmes devant l'écurie.

— Malheureusement, — me dit Bennett, — le gaillard s'est solidement verrouillé.

— Il n'y a qu'à frapper à la porte.

— Gardez-vous en bien. Vous feriez aboyer les chiens quelque part. Humphreys, qui a le sommeil léger, serait capable de se mettre à sa fenêtre.

— Alors je vais passer par ce vasistas, et je vous ouvrirai de l'intérieur.

— C'est le mieux. Prenez ma lanterne et soyez prudent. Ce diable de Joe doit être armé.

Une fois dans la place, je fis entrer Bennett. Un fort relent d'alcool se mélangeait à l'odeur de la litière.

J'explorai l'écurie du jet de la lanterne. La tête du vieux lad surgit bientôt dans la lumière. Il dormait sur une couchette aux côtés de la jument. Sous les poils de sa tignasse entremêlée de brins de paille, ses yeux s'écarquillèrent. Il eut un sursaut et braqua dans notre direction un énorme pistolet de fonte qu'il tenait, en tremblant, par le canon.

— Ne crains rien, — lui souffla le brave savant. — C'est moi Bennett, ton voisin Bennett.

— Que me voulez-vous?

— Te proposer une affaire, une très bonne affaire.

Et il lui exposa en détail ce que nous attendions de lui.

— Oh ! oh ! — fit-il, — vous me parlez là d'une chose impossible. Lorsque sir Humphreys me confia la garde d'Isis, il me fit jurer de veiller sur elle comme si ses sabots étaient en or. Je n'ai qu'une parole comme je n'ai qu'un maître. Pour rien au monde...

— Pour rien au monde, c'est entendu, mais pour dix guinées par exemple.

— Non, non, — répliqua Joe avec force, — pas pour moins de vingt guinées.

— Tu doubles tout de suite la somme, sacripant. J'en mets quinze.

— Quinze guinées ! mais songez à ce que sera la colère du baronnet, lorsqu'il apprendra ma trahison. Cette colère éclatera comme la foudre sur ma tête ! Songez à tous les verres de gin qu'il me faudra vider pour noyer mon remords ! Songez...

— Je dis quinze guinées !

— Par Saint-George, que ferai-je de vos quinze guinées, s'il me jette à la porte?

— S'il te jette à la porte, je t'ouvre la mienne.

— Chez sir Humphreys, je n'ai qu'à m'occuper de ma jument et à fourbir une fois la semaine ses vingt-quatre paires d'éperons.

— Il n'y a chez moi qu'un vieux cheval, et il n'y a pas de paires d'éperons.

— Ah !

— C'est donc conclu?

— Vous m'en dites tant !

— Es-tu de la religion réformée?

— Oui.

— Eh bien, prête serment là-dessus, dit Bennett en tirant du pan de son habit une bible de poche. Et prends maintenant ces quinzes guinées. Attends. J'y ajoute deux couronnes. Ce sera pour mettre la bête en état. Tu nous garantis, n'est-ce pas, contre ton maître?

— Le pauvre homme ! Voilà bientôt une semaine qu'il n'a pas quitté son lit. On l'entend gémir de la route.

— Parfait... parfait !... Tout est donc pour le mieux.

J'abattis alors sur Isis, qui était également couchée, le jet de la lanterne.

Isis nous regardait. Et son regard semblait nous dire qu'elle saurait être à la hauteur de sa tâche et que nous pouvions aller nous coucher.

XII

Le rendez-vous, cette fois, était au Chêne-Creux.

Après avoir écouté les dernières recommandations de Bennett et du vieux Joe, je me mis en selle avec un peu d'émotion, malgré les deux petits verres de gin qui me chauffaient l'estomac.

J'avais eu la chance de trouver chez un tailleur de Lancastre un habit rouge à ma taille que j'avais exposé pendant toute une nuit aux ondées sur un poirier du verger pour lui faire perdre le brillant de la boutique.

Je ne tardai pas à entendre les abois de la meute.

Pour mieux voir le lancer, les familles s'étaient étagées sur le flanc d'une butte gazonnée dominant tout le paysage. J'y aperçus Leslie dans le groupe des petites Barretsford. J'enfonçai ma casquette, et la visière sur le nez je poussai ma monture au pied même de la butte.

De là, je pus contempler Leslie tout à loisir, certain qu'elle ne me reconnaîtrait pas sous cet accoutrement. Elle me parut très gaie. Mais je vis qu'elle avait maigri et que sa mine était encore celle d'une convalescente. Et un secret orgueil se mêla à ma joie de la revoir.

J'étais absorbé dans cette contemplation lorsqu'un piqueur me lança en passant devant moi :

— Prenez garde, monsieur, on a découplé les chiens là-bas.

Je donnai de l'éperon. Mais Isis ne prit même pas le galop, ce qui me causa une petite angoisse.

— Hardi les beaux ! — cria Tom Rose, comme je me mêlais aux veneurs.

— Voilà Gleeful qui s'agite ! — fit Harwood.

Ce Sam Harwood était un vieil original qui se faisait suivre dans toutes les chasses à courre par un ancien jockey de steeple-chase, dont la mission était de lui porter secours en cas de chute. Il avait un chien borgne, ce Gleeful justement, dont il vantait aux uns et aux autres les extraordinaires qualités et qu'il mêlait à toutes les meutes de renard.

Or, soudain, je vois Gleeful qui file à droite, et la meute qui se précipite derrière lui comme un torrent.

— Je l'aurais parié ! — exulte Harwood. — C'est lui qui l'a levé.

Il a à peine dit cela qu'autour de moi la terre gronde. D'elle-même, sans que je la sollicite, Isis est partie des quatre fers, et je suis emporté dans le tourbillon. J'ai tout de suite la sensation de la vitesse, d'une vitesse absolument inconnue. Le vent m'emplit les oreilles de son fracas ; mes yeux sont noyés de pleurs ; le paysage est une toile tremblante qui se déroule en sens inverse, éperdument. Nous passons en trombe devant le monticule où se trouve Leslie, et ce monticule, avec toute l'assistance qui s'y presse, me fait l'effet d'être enlevé

comme un paquet de feuilles dans un souffle d'ouragan.

Nous montons d'abord la pente d'un immense herbage. On a l'air d'escalader le ciel. La meute, assez loin devant nous, est si magnifiquement groupée qu'on la couvrirait avec un drap. C'est ensuite un guéret que les chiens traversent en zigzag.

Et voici le premier obstacle, une barrière que vingt chevaux peuvent franchir de front. Je l'aborde dans le peloton de tête.

— On va voir ceux qui sautent les barres, — lance une voix gaillarde.

Isis m'enlève et se reçoit comme une gazelle. Je n'ai pas éprouvé la plus petite secousse. Mais j'entends aussitôt derrière moi un craquement sinistre. Un cheval, qui a perdu son cavalier, nous dépasse. Et je reconnais la monture de celui qui nous lança la phrase présomptueuse.

La meute est maintenant un peu disloquée. Un traînard de chien touché au nez par le fer d'un cheval roule sur le côté, comme foudroyé.

Puis je perçois autour de moi des exclamations et des jurons qui se croisent.

— Malédiction ! — gronde Tom Rose.

— Qu'y a-t-il donc?

— Ne voyez-vous pas que nous sommes sur le chemin du clocher. Le renard nous emmène tout droit dans le bourg.

Quelques fermes... des poulaillers qui entrent en révolution... Une route, avec des groupes de maisons... Et ça y est... On est dans le village !

C'est un branle-bas de tous les diables. Un cochon s'engouffre dans une cuisine, renversant un vieillard qui fumait tranquillement sur le pas de sa porte. Des poules, des oies, des pintades volent jusque sur les toits. Des enfants hurlent. Sur le mail, c'est la fuite éperdue des joueurs de boules.

Et nous nous retrouvons bientôt dans la campagne. On s'enfonce à la suite des chiens dans un chemin vert. Le peloton de tête s'est encore réduit. Je n'ai plus devant moi que le premier piqueur et un autre cavalier que je reconnais bien. Un coup d'éperon et je suis à la hauteur de John.

— C'est sans doute vous, mon cher Bob, — me dit-il. — Eh bien, que pensez-vous de ce train? Vous ne me répondez pas? Est-ce déjà le souffle qui vous manque?

Il tourna légèrement la tête et m'aperçut.

— Ai-je la berlue? — murmura-t-il en passant une main sur ses yeux. — Vous avez donc surgi de l'air... Ou bien, n'est-ce que votre fantôme?

Pour s'assurer qu'il se trouvait bien en face d'une réalité, il donna un coup de cravache qui rencontra la croupe d'Isis.

— Ah çà, quelle est cette plaisanterie? Je vous croyais en train de faire le pédagogue à Londres?... Comment êtes-vous ici?

— J'étais à Londres en effet ; mais j'ai lu dans le *Times* le petit écho qui parlait du rendez-vous, et ma foi l'idée m'est venue de me mêler à cette chasse. Je suis très content de vous revoir, monsieur John.

— Ah ! — fit-il... — Et jusqu'où comptez-vous aller ainsi?

— Mais jusqu'où nous mènera ce satané renard.

John dut se reprocher son manque de sang-froid. Croyant sans doute m'en imposer, il tira sa montre avec l'aisance d'une personne assise dans un bon fauteuil.

— Neuf milles en cinquante-huit minutes, malgré le petit balancer de tout à l'heure...

— Et dans un pays admirable.

— Vous êtes sur mes terres, — me fit-il observer.

Nous débouchâmes alors sur un vieux pâturage couvert de fourmilières; au fond duquel se dressait un obstacle qui me parut formidable. C'était une haie composée de fortes tiges et que précédait un fossé béant.

— Voici le tombeau des chasseurs, — me dit John.

Mais les deux chevaux sautèrent avec une égale facilité et repartirent dans la même foulée.

— C'est donc le diable qui vous a vissé sur votre selle? — ajouta-t-il.

— Regrettez-vous que je ne sois pas resté dans le fossé... Dites-moi, monsieur John, que vous n'avez pas fait ce souhait. Oh, oh !... Mais voyez donc là-bas... Que se passe-t-il?

La meute venait de s'éparpiller au milieu d'une friche coupée de petits taillis.

— Est-ce que la voie est perdue? — demanda Tom Rose en nous rejoignant.

D'autres chasseurs rallient, mais dans quel état pour la plupart !

Là-bas, M. Green, le marchand de moutons qui a voulu sauter le fossé, se trouve être en équilibre sur la tête de son cheval qui se trouve être lui-même suspendu au-dessus de la haie, tandis que Lionel Turnbull, dont la monture a refusé l'obstacle, le franchit seul en exécutant un magnifique saut périlleux.

Il ne reste guère qu'une quinzaine de cavaliers sur les cinquante du départ.

— Bob n'est plus là? — demande John Higgins.

— Je crois l'avoir vu sous son cheval dans le ruisseau du moulin, — répond quelqu'un.

— Bravo ! — crie John en pensant au défi échangé devant Leslie.

Voici encore Sommerbutts qui sue comme en plein été. Puis c'est Sam Harwood qui vient de s'embourber dans un marécage. Il tire sa jument par la bride, avec de la vase plein ses bottes. Et comme il ne peut se servir de son autre bras, qui est ganté de boue, il supplie qu'on prenne son mouchoir dans sa poche pour lui étancher une petite plaie du visage.

Cependant les chiens ne retrouvent pas la voie ; quelques-uns sont tellement harassés par ce « run » de plus d'une heure qu'ils sont incapables de donner un coup de gueule.

Tom Rose sonne dans sa trompette et les ramène à l'endroit où ils sont tombés en défaut.

— Gracia, Diamond, Tedny ! — crie-t-il. — Hardi, mes beaux !

Du coup, Harwood, qui s'est remis en selle, excite son chien.

— Va, Gleeful... Regardez-le bien... Je parie cent guinées...

Mais il n'a pas le temps d'achever. Le renard, qui a le vent pour lui, débouche d'un taillis à cinq cents yards en avant. Il est relancé !

On galope encore pendant dix bonnes minutes; puis, à la pointe d'un bois, les chiens se divisent.

Gleeful prend à gauche, suivi seulement de deux autres limiers, tandis que les autres filent à droite.

— Ralliez sur Gleeful ! — s'époumone Harwood.

Hélas ! au même moment, son cheval s'effondre. Il se relève, le chapeau en accordéon et a encore le temps de répéter :

— Sur lui !... ralliez sur lui !

John, qui est en tête, ne l'écoute pas et s'engage derrière le gros de la meute, entraînant à sa suite le reste de l'équipage.

J'hésite une seconde, et je ne sais quelle inspiration me lance sur la même piste que Gleeful.

J'ai joué le tout pour le tout !

Et me voilà seul maintenant à galoper derrière ces trois malheureux chiens qui ne lancent plus à de rares intervalles que quelques jappements faussés.

Il me semble qu'ils commencent à danser sur la voie. Pourvu, mon Dieu ! que ce diable de Gleeful ne se soit pas trompé !

Mais non... j'aperçois là-bas dans les genêts la queue du renard, puis le renard lui-même, avec une bonne avance.

Les chiens l'ont vu, eux aussi, et redoublent d'ardeur.

L'aurons-nous?

L'espoir gonfle ma poitrine... C'est comme si je courais après mon bonheur !

— A lui, Gleeful !

Isis est plus vite qu'au départ. Nous gagnons à vue d'œil sur ce gibier infernal, qui a pu épuiser la meilleure meute du comté... Nous lui brûlons le poil !

Et c'est Gleeful qui, le premier, le saisit !

Que dois-je faire? Les chiens se sont servis eux-mêmes. Le renard lutte furieusement. Je n'ai pas de couteau sur moi. J'assiste là à une bien étrange curée !

Puis je songe à John Higgins et à tous ceux qui ont pris le change derrière la meute et qui doivent avoir regagné le manoir avec quelles mines piteuses ! Je songe à Leslie, je songe que c'est à moi qu'elle devra les honneurs du brush. Ivre d'orgueil, j'arrache aux chiens la dépouille sanglante et l'élève au-dessus de la lande en poussant un cri de triomphe, comme si l'on eût pu m'entendre de là-bas !

Dans ma griserie, je n'ai pas senti qu'une épine noire s'était fichée dans ma joue. Je l'en arrache.

Isis, qui s'est rapprochée, n'a pas une égratignure. Plus soucieux de rapporter la pièce qui convaincra tout le monde de mon exploit que d'observer les règles de la vénerie, je charge sur le garot de la jument le pauvre renard, dont il ne reste à peu près d'intact que le masque et la queue en panache.

Mais où suis-je? Je ne sais quelle direction prendre. Dans

la campagne déserte, pas une âme ! Rien que le vent qui siffle et de loin en loin quelques troncs d'ormes rabougris et tordus dressant sur le bord de la route leurs silhouettes de gnomes.

J'ai laissé flotter les rênes sur l'encolure d'Isis, m'en remettant à elle du soin de me ramener. Le renard saigne sur son épaule. Et l'odeur du sang lui arrache, en dépit de sa fatigue, de courts hennissements.

Maintenant le soir tombe. Le reflet du couchant empourpre les étangs. Des abois de chiens, qui se répondent d'une ferme à l'autre, troublent seuls le silence qui s'est étendu sous le ciel. J'éprouve, en même temps qu'un immense apaisement, une gaieté si douce et si vive à la fois que j'ai comme la sensation d'un rire intérieur. J'évoque l'avenir qui m'est promis. Je le vois briller dans mon imagination avec autant de charmantes précisions que si c'était déjà du passé.

Mais la vue d'un moulin abandonné m'arrache à ce rêve. Je sais à présent où je suis. A un mille à peine des Deux-Mares.

Je presse l'allure d'Isis. Et bientôt je vois danser une lanterne dans la nuit de la route.

— Est-ce vous, mon cher George? — me crie-t-on.

C'est Bennett que son impatience a lancé à ma découverte. En apercevant le renard que je soulève par les pattes, il éclate de joie. Il se penche hors de son siège, m'attire vers lui et m'embrasse.

— Vous savez que tout le monde là-bas est dans un émoi extraordinaire, qu'il y a eu plus de vingt-cinq chutes, que le grand salon ressemble à un hôpital, que les petites Barretsford n'arrêtent pas de préparer des compresses et de faire des pansements...

— Et Leslie?

— ... que tout cela, — continue-t-il, — n'est rien à côté de la honte qu'on a... que Sommerbutts ne décolère pas... qu'il crie qu'on lui a changé sa meute, que Tom Rose n'est plus bon qu'à ramasser du crottin.

— Mais Leslie?

— Apprenez aussi que John, qui se montre aussi dépité que son ami Bob, jure ses grands dieux à tout le monde que vous étiez dans cette maudite chasse, qu'il vous a vu, parlé, que vous montiez la jument de Humhreys, et que le seul

cavalier qui ait pris la bonne piste, c'était encore vous, toujours vous ! Là-dessus, on lui a tâté le pouls, on lui a demandé s'il n'avait pas un peu de fièvre, s'il n'était pas sujet aux hallucinations... Il s'est entêté... Et voilà que ce grand dadais de Lionel lui a parié vingt-cinq livres qu'il avait eu la berlue...

— Vingt-cinq livres !... Tant mieux qu'il les gagne... Je lui devais bien cette petite compensation... Mais Leslie?

— Attendez donc, ce n'est pas tout. Après ça, on a vu arriver Humphreys qui s'était aperçu de la disparition de sa bête. Le vieux Joe lui ayant tout avoué, il s'était fait transporter au manoir...

— Il doit être dans une fureur épouvantable !

— Lui !... Il est radieux. Il forme en ce moment des vœux insensés pour votre retour. Votre triomphe sera le sien. Enfin tout le monde est à l'envers. Les uns affirment que vous avez certainement attrapé le renard, les autres que vous reviendrez bredouille, si toutefois vous revenez, et que cet animal-là ne peut être que le diable, ou que l'âme d'un vieux sorcier a passé dans son corps.

— J'entends bien... Mais Leslie... Leslie?

— Eh bien, ne vous l'ai-je pas déjà dit? Leslie est, à votre sujet, dans des transes mortelles.

Cela me suffisait. Sans plus d'égards pour la vaillante bête à qui je devais mon succès, je lui donnai deux coups d'éperons à lui trouer les flancs.

Le manoir m'apparut alors avec toutes ses fenêtres éclairées.

A peine entré dans la cour, je suis abordé par un piqueur. Il voit le renard couché devant ma selle et s'exclame. Des abois éclatent dans le chenil. Aussitôt, les fenêtres s'ouvrent. Des chasseurs dévalent du perron et m'entourent. Les mains se tendent vers moi.

Le capitaine Brigway, qui a un emplâtre de vinaigre sur la joue, crie que j'ai sauvé l'honneur de l'équipage, et Sommerbutts dit la même chose que lui. Le jeune Lionel me félicite sans pouvoir dissimuler une grimace à la pensée des vingt-cinq livres que je lui fais perdre, tandis que John paraît encore plus mécontent de les avoir gagnées, et que Sam Harwood embrasse sa chienne avec des pleurs de joie dans les yeux.

Mais Tom Rose, qui s'était emparé du renard, me tend la queue de la bête qu'il vient de couper.

Je suis poussé dans le salon, et là, au milieu des acclamations, je présente le brush à Leslie qui me remercie, toute pâle, sans oser me regarder.

Puis le vieux Mannering qui, à cause de la chaleur, a accroché sa perruque au grand lustre, fait entonner en mon honneur un triple hurrah, que reprend la valetaille massée dans la cour !

XIII

Après avoir été l'artisan de notre bonheur, Bennett voulut être le témoin de nos premières effusions.

Il pria donc Leslie de venir chez lui clandestinement. Elle vint en gagnant la route par les sous-bois. Les bouquets d'épines avaient bien un peu déchiré le bas de sa robe, un peu griffé ses mains. Mais personne, du moins, ne l'avait vue.

C'est ainsi que nos premières paroles d'amour furent balbutiées en la présence du vieil ami, tout aussi heureux et tout aussi ému que nous-mêmes.

Chaque jour qui suivit, je la guettai derrière la croisée du bureau. Je la voyais traverser le jardin en courant, aussi vite que s'il avait plu à verse sur sa tête. Elle entrait fort essoufflée. Dès que j'avais réchauffé ses petites mains, elle commençait à préparer le thé dans un service de porcelaine rose, dont les tasses n'étaient guère plus grandes que des coquilles d'œuf, un véritable service d'amoureux qu'on nous avait tenu caché jusqu'à ce moment, et qui devait avoir son histoire. Puis Bennett, se mettant à son travail, nous laissait à nos chuchotements au coin du feu.

Une après-midi, cependant, nous fûmes un peu surpris de voir qu'il ne cherchait pas à favoriser notre isolement coutumier. Il allait d'une fenêtre à l'autre en marchant d'un pas agité. Finalement, il s'assit devant Leslie, essuya les verres de ses lunettes, et lui demanda :

— N'as-tu pas revu John depuis le jour de cette fameuse chasse?

— John? — fit-elle.

— Eh bien oui, John... Aurais-tu déjà oublié son existence?

— Nullement, parrain.

— Mes enfants, écoutez-moi. Vous vous aimez, vous vous adorez, c'est très bien. Mais se répéter sur tous les tons qu'on s'aime et qu'on s'adore est la chose la plus facile du monde. Vous ne devez pas seulement vous contenter de mêler vos roucoulements. Vous devez aussi songer à préparer les voies de votre bonheur. Excusez-moi donc de vous fermer aujourd'hui le sentier du rêve pour vous retenir sur le terrain de la réalité.

— Hélas ! — dis-je, — je sais trop bien de quels terribles obstacles ce terrain est semé.

— Vous en triompherez, mon ami, à la condition cependant d'écouter mes conseils.

— Eh bien, parrain, nous vous écoutons, — dit Leslie.

— Il y a d'abord, si j'ose m'exprimer ainsi, l'affaire John Higgins. Nous ne nous occuperons même aujourd'hui que de celle-ci. Tu m'as dit tout à l'heure, ma chère petite, que tu n'avais pas encore eu l'occasion de revoir ton fiancé, ton fiancé nominal, pour employer un terme plus exact. Mais demain, ce soir même, en rentrant au manoir, tu peux le trouver brusquement devant toi avec un bouquet à la main et son sourire heureux aux lèvres. Il peut évoquer certains projets, te donner un baiser que tu trouveras un peu tendre.

— En effet, en effet, — appuyai-je.

— Et alors, quelle sera ton attitude? Celle du mensonge. Or le mensonge te répugne. Tu ne tiens pas non plus à ce que John puisse se douter de quelque chose, à laisser tomber dans son cœur le germe d'une inutile souffrance.

— Oh, pauvre John, si confiant !

— Il faut donc jouer franc jeu et tout lui avouer.

— C'est absolument mon avis, — dis-je.

— Eh bien, puisque c'est votre avis...

Bennett n'avait pas achevé que le son d'une lointaine fanfare expirait au dehors.

— Mais c'est le cor de John que nous venons d'entendre, — s'écria Leslie en me serrant le poignet. — Au moment même où nous parlions de lui... Et vous savez comment s'appelle cette fanfare?

— Non.

— La mort du loup. C'est à croire qu'il a pu nous entendre et que sa douleur s'exhale dans cet air !

— C'est un peu mystérieux, en effet.

— Mais non, — dit alors Bennett. — John vient ici, tout simplement, et comme il ne se déplace jamais sans son cor...

— Il vient ici? — s'exclama Leslie.

— Ici même, ainsi que je l'en ai prié.

— Et pourquoi?

— Comment, pourquoi? Mais pour que tu aies avec lui l'explication jugée nécessaire.

— Moi?

— Oui, toi et George, toi surtout...

— Vous voulez que... comme ça... tout de suite... je lui déclare...

— Bien entendu. Il ne pourra croire une chose pareille que s'il en reçoit l'aveu de toi-même. L'explication doit être définitive.

— Oui, oui, je comprends... Quelle étrange aventure cependant! — ajouta-t-elle avec un air de rêver. — Je peux dire que jamais John ne m'a vue un peu troublée, ni même un peu grave devant lui, qu'il n'a jamais senti battre mon cœur. Je vais pour la première fois de ma vie lui parler d'amour, et ce sera pour lui avouer que j'en aime un autre !

— Ma petite Leslie, — réitéra Bennett, — il faut que tu aies ce courage.

— Je l'aurai, — dit-elle en se levant. — Je lui parlerai... Je lui dirai...

Mais elle venait à peine de s'affermir dans cette résolution qu'un flot de sang empourpra son visage. Puis, aussitôt après, elle devint très pâle.

— Leslie !... Leslie !... — m'écriai-je en la soutenant. — De l'air !... De l'air !... Monsieur Bennett... Ouvrez la fenêtre !

Leslie réussit cependant à vaincre sa défaillance.

— Je crains, — dis-je à Bennett, — que l'épreuve ne soit au-dessus de ses forces.

— Vous avez raison, — fit-il.

Elle voulut insister.

— Non, — lui dis-je. — Je ne vous permets pas...

Bennett tira sa montre d'un air fort perplexe. John pouvait arriver d'un moment à l'autre.

— Leslie, — repris-je avec autorité, — vous allez donner le bras à votre parrain. Sans vous presser, tout doucement, vous irez jusqu'à la garenne qui est au bout de la propriété. Quant à moi, je recevrai seul notre ami John. Et, lorsque vous reviendrez, dans un quart d'heure environ, vous n'aurez pas besoin de prononcer un seul mot, vous n'aurez qu'à paraître. Allez donc, ma chère Leslie, et soyez tranquille.

Elle eut un pâle sourire de reconnaissance. Je l'aidai à mettre son châle, je nouai les brides de sa capote. Et lorsqu'elle fut sortie au bras de son parrain, je m'installai devant la fenêtre, face à la route.

La perspective d'une explication aussi cruelle ne me causait au fond nul déplaisir. John souffrirait, crierait, c'était certain ; mais, puisque l'opération s'imposait, le plus tôt était le mieux. D'autre part, je faisais place nette, j'ouvrais la route où j'étais appelé à marcher. Je me rappelai alors, je ne sais trop comment, un matin de mon enfance, à Brompton. J'avais déjà chaussé mes galoches et pris mon cartable pour me rendre à l'école de la paroisse, lorsque je m'aperçus que la neige tombée pendant la nuit avait complètement obstrué la sortie de l'échoppe. Je courus aussitôt chercher une pelle. A coups furieux, je me mis à creuser à travers cette neige un passage communiquant avec la chaussée, puis, la tête haute et mon cartable sous le bras, je m'engageai dans ce chemin avec le sentiment d'une extraordinaire satisfaction.

Or j'allais faire quelque chose de semblable.

John Higgins m'apparut enfin. Il noua la bride de son cheval à un barreau de la grille, accrocha son cor à une branche d'arbre, et traversa le jardin en sifflant un air qui n'existait pas.

— Comment allez-vous, monsieur Davis? J'avais ma foi oublié que vous étiez devenu le secrétaire de ce brave Bennett.

Après avoir posé sur le garde-feu ses gants humides, il alluma un cigare qu'il se mit à fumer avec des aspirations féroces. Jamais il ne m'avait paru aussi gai. Devant ce garçon éclatant de bonne humeur et d'innocence, je me sentis d'abord un peu gêné. Je me fis l'effet d'un homme qui va se battre avec un fusil chargé contre un adversaire désarmé.

— Toujours aussi original, ce brave Bennett ! — reprit-il. — Il me convoque chez lui pour une communication urgente, et c'est sur vous que je tombe. Où est-il, dites-moi? Je parie qu'il est sur son observatoire, en train de contempler la lune qui brille en ce moment dans un ciel superbe. Peut-être y a-t-il découvert avec son télescope une espèce de gens qui marchent sur la tête, hein? C'est une idée à moi, monsieur Davis, que les choses de la lune doivent ressembler à celles de la terre, sauf que tout y est à l'envers.

— A moins que ce ne soient les nôtres qui soient à l'envers et celles de la lune à l'endroit.

— Peut-être bien, — approuva-t-il avec un rire qui me fit mal. — En attendant, je monte à l'observatoire.

— Non, non, ce n'est pas la peine, vous n'y trouveriez pas monsieur Bennett. Asseyez-vous plutôt en face de moi, là, comme ça, et ne bougez plus.

— Est-ce que vous allez faire mon portrait?

— Quelle idée !

— C'est que vous êtes, vous aussi, un fameux original !

— Mais non. Vous trouvez tout le monde original. Je veux seulement vous causer de la chose pour laquelle on vous a prié de venir.

— Je vous écoute. Mais je soutiens que vous êtes un garçon très original, beaucoup plus original que mon ami Bob. Vous protestez? Comment voilà un jeune pédagogue que tout le monde croyait à Londres en train de faire la classe à un tas de nez morveux, un philosophe, un poète, un gobeur de mouches, qu'on supposait incapable de se tenir sur le plus paisible cheval de labour, et voilà ce pédagogue, ce poète, ce philosophe qui surgit au milieu de la plus terrible des chasses, s'envole au-dessus d'une rivière, présente le brush à la fille du Squire et sauve à lui seul l'honneur de tout un équipage. Savez-vous que je suis resté très mortifié de votre succès? C'est au point que je n'ai pas encore osé reparaître au manoir. Mais je dois me montrer beau joueur, n'est-ce pas, puisqu'il s'agit de Leslie. Et alors, monsieur Davis, de quoi voulez-vous me parler?

— De Leslie justement.

— De mademoiselle Sommerbutts, — crut-il devoir rectifier, — de ma fiancée.

— Je dis bien de Leslie, qui n'est plus votre fiancée.

— Qui n'est plus ma fiancée, et pourquoi? — demanda-t-il en croyant fermement à une plaisanterie.

— Mais parce que Leslie sera ma femme et non la vôtre, parce qu'elle m'aime.

Il se leva brusquement. Dans l'incertitude de ce qu'il devait faire, sa physionomie trahit un curieux mélange de colère et d'ironique gaieté. Finalement, il partit d'un rire sec.

— Elle vous aime ! Et comment savez-vous qu'elle vous aime? Elle vous l'a dit sans doute, — émit-il en enflant son rire.

Ce rire fit tomber le peu de pitié qu'il m'inspirait encore.

— Oui, — répondis-je, — elle me l'a dit, et elle a en outre consenti à ce que je vous le dise.

Il dut se douter que j'affirmais la vérité ; car il s'affaissa dans son fauteuil, comme s'il eût reçu une grosse pierre sur la tête. Ses yeux prirent cette expression trouble et stupide qu'ils avaient lorsqu'il soufflait dans son cor. Il laissa tomber son cigare, et de ses larges narines s'échappa lentement une double colonne de fumée.

Je craignis d'abord qu'en raison de son tempérament sanguin il ne succombât à quelque congestion du cerveau. Mais il se remit assez vite.

Cependant toute énergie l'avait abandonné. Cet énorme garçon me fixait d'un regard malheureux, presque implorant. Il me révélait, sous ce choc, un caractère assez faible. Je vis que je m'étais trompé sur son compte.

— Voyons, voyons, — me dit-il, — Leslie a dû se tromper. Leslie ne peut pas vous aimer. C'est à peine si elle vous connaît. Vous n'êtes pas resté plus d'un mois en tout au manoir. Non, non, elle n'aurait pas commis cette inconvenance.

— Vous parlez d'un mois, monsieur, mais un jour suffit.

— Qu'est-ce que vous me racontez là? Je n'y comprends plus rien. Allons, voulez-vous raisonner un peu, voulez-vous me dire par exemple comment il se fait que Leslie, dont vous prétendez être aimé, vous ait laissé partir pour Londres, hein, et comment il se fait que vous en soyez revenu sans qu'elle vous ait rappelé, car vous n'allez pas me soutenir que c'est elle qui vous a rappelé. Répondez-moi, pourquoi êtes-vous revenu?

— Parce que, — lui dis-je avec toute la douceur possible, — monsieur Bennett m'avait appris qu'elle était tombée très malade.

— Mais vous n'êtes pas médecin !

— Ce n'est pas un médecin non plus qu'il lui fallait.

— Je vous demande pardon. Elle avait tout simplement attrapé cette fièvre des marais qui sévit ici d'une façon constante...

— Et dont elle ne s'est trouvée guérie qu'à mon retour, — ajoutai-je.

Je sentis qu'il perdait pied, qu'il ne savait déjà plus à quoi se raccrocher.

— Il faut vous résigner, — lui dis-je. — L'amour a fait son œuvre. Leslie ne peut plus être qu'à moi. Leslie m'appartient aussi sûrement que vous appartient cette houssine qui tremble dans votre main. Acceptez cette idée, monsieur, et appliquez-vous seulement à souffrir le moins possible.

— Non, non, — s'écria-t-il. — Une telle chose est extravagante ! Vous ne la voudrez pas. Songez que cette enfant m'a été, pour ainsi dire, promise au berceau, qu'il y a là un pacte de famille, qu'au lit de mort de mon père cette promesse sacrée fut renouvelée, que nul, enfin, n'en ignore dans le pays. Songez que de tout temps nos deux familles ont mêlé leur sang, qu'en 1654 un Higgins ayant épousé une Sommerbutts, treize enfants naquirent de cette union, dont une fille qui fut dame d'honneur de la reine Anne, et que mon grand ancêtre Augustus John Higgins, qui commandait une frégate à Aboukir, et dont nous avons l'effigie en pierre dans notre chapelle, est un autre produit de ce croisement. Il existe là une tradition à laquelle nos parents ne voudront jamais faillir. Jamais vous ne leur ferez renoncer à ce projet. Ils verraient plutôt s'écrouler sur leurs têtes les tours de leurs vieilles demeures. Songez à eux, songez à ma vieille grand'mère qui pourrait en mourir...

— Je ne songe, monsieur, qu'à Leslie qui a, elle aussi, le droit d'être heureuse.

Il continua à débiter d'autres arguments plus ridicules encore, mais sa voix avait de moins en moins d'assurance. Soudain, il aperçut un petit sac brodé de perles posé sur un guéridon.

— Que fait ici ce sac? — bégaya-t-il. — Est-ce que Leslie serait dans la maison?

— Leslie est allée faire une promenade avec son parrain, et comme le quart d'heure est passé, — ajoutai-je en tirant ma montre, — elle ne va pas tarder à rentrer.

— Et sait-elle que vous deviez me dire tout cela?

— Oui.

— Ah, — fit-il, en baissant la tête, — vous m'avez assommé !

— Relevez le front, — lui murmurai-je alors. — Leslie, après tout, ne représentait pour vous rien d'essentiel, rien de plus qu'une charmante habitude. Sans doute vous souffrez un peu, mais cette souffrance s'apaisera vite, car au fond vous n'aimez pas Leslie.

— Mais si, je l'aime !

— Pas dans le sens où je l'entends.

— Et dans quel sens l'entendez-vous?

— Envisagez-vous, en cet instant où vous venez d'apprendre qu'elle est perdue pour vous, la possibilité de vous tuer? Répondez.

— Eh bien, et vous-même l'avez-vous déjà envisagée, cette possibilité?

— Oui.

Il parut réfléchir profondément, mais Leslie entra avec Bennett. Il eut d'abord un élan vers elle. Peut-être espéra-t-il qu'elle allait me démentir, lui prouver par ses affectueuses paroles qu'il n'y avait rien de changé. Cependant, elle restait là devant lui, silencieuse et figée.

— Comment va votre grand'mère? — demanda Bennett pour mettre fin à ce silence insupportable.

— Elle a toujours les jambes très enflées. Ce matin, elle a pris un bain de pieds avec de la moutarde, — répondit-il d'une voix brisée.

Il fut sur le point de céder à la violence de son émotion ; mais je le vis serrer entre ses dents sa lèvre inférieure qui se mit à saigner un peu.

— Et vous-même, comment allez-vous? — reprit Bennett.

— Oh moi, je vais toujours bien... si bien que j'ai projeté de faire un grand, très grand voyage... Oui, j'ai comme une envie d'aller chasser l'éléphant dans les Indes... C'est original,

n'est-ce pas?... Quand mon ami Bob apprendra cela, il se trouvera un bien petit garçon à côté de moi.

— Et quand comptez-vous partir?

— D'ici deux ou trois jours. Je vous demande seulement de n'en parler à personne... Alors, voilà... Comme je ne vous reverrai pas avant mon départ, je vais vous faire mes adieux.

— Mais vous reviendrez... Vous reviendrez bientôt n'est-ce pas? — demanda Leslie.

— Je ne sais pas encore... Non, je ne sais pas... Vous permettez que je vous embrasse, Leslie... Vous permettez, monsieur?

— Oui, — répondis-je la gorge serrée.

Il mit sur le front de Leslie un très long baiser, les yeux fermés. Un hoquet souleva sa poitrine. Puis il nous serra les mains, très vite.

Et nous le vîmes qui s'éloignait sur la route d'un pas faible, en tirant son cheval par la bride.

XIV

Lorsqu'on apprit le départ de John, ce fut une stupeur générale.

La vieille Higgins resta deux jours et deux nuits prostrée dans son fauteuil ; ses domestiques virent, pour la première fois, couler des larmes sur ce rude visage.

Au manoir, chacun se demandait à quelle impulsion baroque John avait bien pu céder. Que signifiait ce coup de tête? Pourquoi cette fuite brusque, et qu'avait-il besoin d'aller respirer l'air de l'autre hémisphère?

Il avait lui-même sellé son cheval à trois heures du matin. Puis les paysans l'avaient vu galoper dans la direction de Lancastre. Il avait dû, de là, gagner Liverpool par le chemin de fer et s'embarquer sur le premier paquebot.

La veille, Sommerbutts, qui chassait, l'avait rencontré sur la lisière de son domaine, un fusil sous le bras. Il avait fait avec lui un bon bout de chemin, mais il n'avait rien remarqué de particulier dans son attitude. Il n'était ni gai, ni triste. Tout en causant, il avait laissé éteindre sa pipe, ce qui ne signifiait

pas grand'chose, évidemment. Un fait, cependant, avait profondément étonné Sommerbutts. Par deux fois, John avait manqué une grouse partie presque sous ses pieds, ce qui ne lui était jamais arrivé.

A l'idée que nous étions, Leslie et moi, les auteurs responsables d'un aussi grave événement, et que tôt ou tard on en connaîtrait la raison, une vague inquiétude s'était emparée de nos esprits. Que nous réservait l'avenir?

Bennett, heureusement, continuait à se montrer plein d'espoir. Cette idylle, qu'il avait vue fleurir près de lui, enchantait les heures de sa vieillesse. Notre bonheur était devenu le sien.

Et puis, maintenant, le printemps chantait au dehors. Et le printemps avait ramené les hirondelles. On eût dit qu'elles connaissaient la sollicitude du vieux savant à leur égard; car elles avaient entouré de leurs nids les murs de sa maison; elles en avaient bâti un peu partout, sous les corniches et les gouttières, et jusque sous l'auvent de sa porte ; et de l'aube au crépuscule elles entouraient la demeure du lacis de leurs vols.

Or, un matin, je trouvai Bennett assis à son bureau. Les hirondelles volaient si près des fenêtres qu'on pouvait croire à chaque instant qu'elles allaient entrer dans la pièce.

— C'est le moment de leur repas aérien, — me dit-il. — Dès l'aurore, leurs petits cris me réveillent, ils me disent qu'il est grandement temps de me mettre à l'ouvrage. Et vite je me lève. On assure que les frères mineurs, qui succédèrent au bienheureux François d'Assise, prêchèrent une croisade contre ces charmants oiseaux qui les empêchaient de faire la grasse matinée. On dit aussi que Pythagore ne les aimait pas davantage ; il se plaignait d'être troublé par leur tapage dans ses sublimes recherches, lorsqu'il échafaudait sa théorie mystique des nombres. Je ne peux, moi, comprendre cela. Je bénis au contraire leur doux gazouillis. Il me sert de réveille-matin, il inspire mon travail ! N'êtes-vous pas comme moi?

— Si, monsieur Bennett, — répondis-je en soupirant.

— Oh ! oh ! — fit-il, — je ne vous permets pas d'avoir cet air contrit en face d'un matin aussi adorable. A quoi songez-vous encore?

Je songeais que, la veille, en dépit de sa promesse, Leslie

n'était pas venue partager notre thé, que lors de notre dernière rencontre il y avait eu comme une petite ombre sur son visage. Je songeais que ses parents soupçonnaient peut-être la raison de ses absences.

Et Bennett savait très bien que je songeais à tout cela.

— Certes, — me dit-il, — le consentement des Sommerbutts est une chose plus difficile à obtenir qu'un baiser de leur fille. Il y a surtout la mère, qui sera aussi dure à user qu'une pierre à évier. Mais est-ce une raison pour désespérer? La goutte d'eau qui tombe, inlassable, ne fait-elle pas son trou dans le roc? Continuez donc votre siège. Redoublez de prévenances, de patientes flatteries...

— Ah ! monsieur Bennett, si vous saviez...

— Eh bien, justement, je sais quelque chose qui pourra avancer vos affaires de ce côté-là. Vous irez aujourd'hui rendre une visite à madame Sommerbutts, et vous lui direz qu'en vous promenant à Londres, dans Fleet Street, vous avez trouvé une vieille bible que vous seriez très heureux de lui offrir.

— Mais je n'ai trouvé aucune vieille bible dans Fleet Street.

— Je vous demande pardon, — me répondit-il en étendant la main vers un des rayons de sa bibliothèque. — Vous avez trouvé celle-ci. Elle date du seizième siècle et a été enluminée par une certaine Suzanne Horembault, une Française qui travailla chez nous pour le roi Henri VIII.

— Oh ! vraiment, j'hésite.

— Ma première intention était d'offrir cette bible à Leslie. En vous chargeant de la donner à sa mère, je ne fais que vous déposséder. Vous n'avez donc pas à me remercier.

Lorsque j'arrivai au manoir, je vis que tous les volets en étaient fermés.

Que se passait-il? Sur le perron, je me cognai à la vieille Anna qui avait été la nourrice de Sommerbutts.

— Ah, mon pauvre monsieur, quel malheur, quel grand malheur ! — fit-elle en joignant ses mains ridées.

— Eh bien quoi, que voulez-vous dire?

— Je veux dire que cela devait arriver ! Depuis une semaine les chauves-souris rôdaient autour de ses fenêtres. On les entendait frôler les vitres de leurs ailes.

— Expliquez-vous !

— Ne savez-vous donc pas que c'est là un présage de mort?

— Ciel ! Il y a quelqu'un de mort !

— Vous l'ignoriez, monsieur !

— Qui... qui est mort?

— Qui est mort? Mais cette pauvre madame Sommerbutts. Son cœur s'est tout doucement arrêté de battre au milieu de la nuit.

— Ah ! — répondis-je étourdiment, — vous me rassurez. Enfin, je respire !

Je fus introduit dans la chambre mortuaire. Leslie priait au pied du lit. Une jeune servante disposait sur un drap blanc deux flambeaux allumés et le reliquaire où la défunte enfermait son livre d'heures et ses chapelets. Et cette fille, pour qui madame Sommerbutts avait été si dure de son vivant, avait les joues mouillées de larmes !

Je regardai la morte. L'ombre de son nez pointu, que la flamme des flambeaux faisait danser sur son visage, ses yeux qu'on voyait luire dans la fente des paupières pas tout à fait closes, une certaine contraction naturelle des sourcils lui composaient encore un air de vie. Je pouvais croire qu'elle s'irritait de me voir là, qu'elle lisait dans le fond de mon être l'intention qui m'avait guidé vers elle, qui s'était dissimulée derrière l'hypocrite prévenance.

Mais une mouche se posa sur son front insensible. Cela suffit à me rappeler que madame Sommerbutts ne comptait plus désormais, qu'un nouvel obstacle avait disparu de ma route. Et je ne pus me défendre devant ce lit funèbre d'une honteuse sensation d'aise.

Au même instant, Leslie leva la tête. Nos regards se croisèrent. Puis elle reprit très vite son attitude de prière, comme si toute autre en ma présence eût été sacrilège.

La mort de madame Sommerbutts laissa dans le manoir un vide énorme. On s'aperçut alors de la place qu'elle y avait tenue.

Sommerbutts, qui avait pourtant souffert plus qu'aucun autre de la despotique douceur de cette femme, fut singulièrement touché par sa disparition. Il devint sombre, inquiet,

avec une tendance à l'hypocondrie. De longtemps, il ne voulut voir personne. Et l'été arriva sans qu'il eût une seule fois réuni ses familiers pour la plus discrète partie de whist.

Chose assez étrange, il ne supportait guère que ma compagnie et celle de Bennett, alors que son instinct eût dû surtout l'éloigner de nous deux.

Je lui lisais les nouvelles dans le *Globe*, ou bien nous allions jusqu'au verger compter les fruits de ses espaliers. Quelquefois, il me retenait à dîner.

Après les liqueurs, il me proposait une partie de trictrac que je m'appliquais à perdre régulièrement. La partie terminée, ses yeux prenaient une expression plus vague sous les paupières qui battaient.

— N'avez-vous pas envie de dormir, papa? — lui demandait Leslie.

Elle l'installait dans le meilleur fauteuil, lui glissant un coussin sous la tête pour favoriser son sommeil, et me confessait alors tout son bonheur. Souvent même, elle se reprochait d'être trop heureuse. Elle trouvait qu'elle n'avait pas assez pleuré sa mère.

Puis Sommerbutts se réveillait et nous enveloppait d'un regard scrutateur.

Nous savions qu'il nous soupçonnait vaguement. Notre attitude l'inquiétait ; cependant il n'opposait qu'une faible résistance à cette intimité que nous ne prenions plus la peine de lui cacher. Il subissait notre volonté par un affaiblissement progressif de la sienne.

D'une façon générale ses facultés baissaient.

Un jour, il nous apprit qu'il avait reçu des nouvelles de John.

Le cher garçon était au Cambodge dans les forêts de la province de Krakor. Il vivait en sauvage, dans une hutte, avec quelques boys chinois. La nuit, il entendait le sifflement des reptiles et le lugubre aboiement des chiens sauvages. Il avait tué son premier éléphant à quarante mètres d'une balle dans l'œil, avec une carabine à tige que lui avait donnée le gouverneur de la province.

— Enfin pourquoi John est-il parti là-bas? Vous le savez peut-être, — nous demanda-t-il sur un ton de triste agitation.

Et il passa la main dans son col comme s'il cherchait à se donner de l'air.

— D'une balle dans l'œil, — reprit-il en prenant une voix de basse qui m'impressionna. — Et cependant comme il a manqué cette grouse avec moi! Comprenez-vous ça de lui, monsieur Davis, de lui qui peut abattre n'importe quel volatile en l'ajustant d'une seule main ? Dis donc, Leslie?

— Eh bien, père?

— Je veux qu'on me prépare des cartouches pour demain. J'irai tirer par là quelques perdreaux.

— Des perdreaux ! Mais, père, — lui dit Leslie très inquiète, — nous ne sommes encore qu'au mois de juillet.

— Tu as raison ma fille... Hier, une mère perdrix, avec toute sa nichée, m'a suivi dans les trèfles... Ils me suivaient, ma parole, comme si je les avais élevés... Puis les petits se sont envolés comme pour essayer leurs ailes... Ah ! si j'avais eu mon fusil !... Pensez donc, d'une balle dans l'œil... Il faut que j'essaie ça, moi aussi...

Ce qu'il disait ne signifiait plus grand'chose. Il nous parlait maintenant en nous tournant le dos. Et soudain son menton s'écrasa sur sa poitrine.

Nous nous levâmes très effrayés. J'envoyais aussitôt chercher un médecin. Il y avait eu un commencement de congestion cérébrale.

Après cet accident, ma compagnie lui devint encore plus nécessaire.

Il s'asseyait au soleil dans le jardin, et nous priait, Leslie et moi, de demeurer auprès de lui, tandis qu'il regardait pendant des heures courir les nuages ou contemplait avec l'attention d'un enfant les ronds élastiques formés au-dessus des allées par le vol des moucherons.

Souvent, à la tombée de la nuit, je m'égarais avec Leslie sous les hautes charmilles.

En rentrant, il nous arrivait de le trouver guettant notre retour sur le perron. Quelquefois, il appelait sa fille. Alors, tranquillement, je lui criais :

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Sommerbutts, elle est avec moi.

Je sentais déjà que son consentement m'était acquis.

Cependant, je n'avais encore fait devant lui aucune allusion à mon amour. Je tenais à ce qu'il m'en parlât le premier. Ce vœu fut exaucé.

Je me rappellerai toujours cette scène.

Comme je venais d'arriver au manoir, on m'apprit que Sommerbutts avait été terrassé par une nouvelle attaque.

Je le trouvai dans sa chambre. On lui avait mis des sangsues derrière les oreilles. Il se reposait auprès de la fenêtre ouverte. Leslie était agenouillée devant lui et pleurait.

Le temps était orageux. Les nuages massés vers l'Ouest s'illuminaient de brèves lueurs. Ils avaient l'air d'un troupeau de lions couchés à l'horizon et grondant tous ensemble.

Sous la succion des petites bêtes accrochées à sa chair, Sommerbutts revenait lentement à la vie.

Lorsqu'il m'aperçut, il me fit signe d'approcher.

— La mort m'a cette fois encore épargné, — dit-il d'une voix faible, — mais elle peut se lasser.

— Mon père, — fit Leslie.

— Ne m'interromps pas, mon enfant... Oui, la mort peut se lasser... Aussi faut-il que je vous parle... Je sais maintenant pourquoi John est parti... Il me l'explique dans une longue lettre... Il me dit qu'il a été malheureux, très malheureux, et qu'il commence seulement à aller mieux... Il s'est même remis à fumer la pipe... Il me dit aussi qu'il lui tarde bien de revoir sa grand'mère, de nous revoir tous... Mais il ne veut pas revenir avant que votre bonheur soit une chose accomplie... Il ne veut pas être témoin de la cérémonie, vous comprenez... Alors, nous attendrons encore un peu, à cause de notre deuil... Puis un matin de cet automne, nous ferons venir le pasteur qui vous mariera dans le grand salon... sans bruit... tout simplement.

Il embrassa du regard ses terres immenses.

Là-bas, sur un pacage, des moutons fuyaient devant la menace du ciel.

VICTOR CYRIL

UN CRITIQUE ANGLAIS DE VERLAINE

M. Harold Nicolson, qui porte un nom très connu dans le monde diplomatique et qui lui fait honneur, vient de consacrer une importante étude à Paul Verlaine. Cette publication suffirait à attirer notre attention ; les travaux sur la poésie française sont si rares dans la littérature anglaise ! Si l'on fait une exception pour Swinburne qui rendit à Victor Hugo un véritable culte, les Anglais les plus au courant de notre littérature ne trouvent pas que nous ayons réellement des poètes; ils nous reconnaissent presque tous les dons de l'esprit sauf celui de la poésie, qui leur paraît venir de plus loin. M. Émile Legouis, qui connaît bien le public des deux pays, a osé s'attaquer en Angleterre même, à ce préjugé, il a fait de spirituelles conférences réunies sous le titre de *Défense de la poésie française* [1], qui n'ont pas, je crois, converti les Anglais. On nous refuse surtout le sentiment de la poésie intime et rêveuse, on trouve notre versification trop artificielle, trop loin de la prononciation vivante, et trop régulière pour en conserver la mélodie. Celle de Racine ou de Lamartine est peu sentie, et M. Nicolson paraît partager ces idées sur nos poètes. Il est surtout un grand ennemi du romantisme, comme il est de mode de l'être, et indirectement il semble donner son appui à la thèse anglaise : que la France n'a guère de poètes

1. *Défense de la Poésie française, à l'usage des lecteurs anglais*, Londres, Constable, 1912.

véritables, car si Verlaine est pour lui un vrai poète, il est à peine un Français. C'est presque un Belge, nous dit-il, et cela déjà nous fait un peu de peine, car devons-nous renoncer à tous ceux du Nord, à Sainte-Beuve et à Angellier, à Watteau et à Cazin? Et même les écrivains belges qui, flamands comme Maeterlinck, Rodenbach ou Verhaeren, ont voulu écrire en français et souvent écrire à Paris, ne pouvons-nous les revendiquer comme poètes français, comme on rattache les poètes américains à la littérature anglaise, et avec plus de raison, puisque c'est volontairement que les poètes belges ont adopté notre langue?

Enfin, Français ou Belge (son père était né dans le département des Forêts, aujourd'hui Luxembourg belge, et avait opté pour la France en 1815 après avoir servi dans les armées de Napoléon, sa mère était du Pas-de-Calais), Verlaine est un poète, mais pour M. Nicolson c'est un poète démodé déjà, qui a été lu surtout de 1890 à 1900, mais qui ne touche plus le cœur des générations actuelles. Ceci encore nous étonne, nous qui voyons se multiplier les éditions de Verlaine. Ne serait-il lu que par les étrangers? M. Nicolson ne s'explique pas là-dessus. Il nous dit seulement, incidemment, que Verlaine a été découvert par les étrangers, et nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette affirmation. Ce qui l'attire surtout à Verlaine, c'est que celui-ci, né au déclin du romantisme, débutant comme Parnassien, adopté par le symbolisme qui voulait en faire un chef d'école, lui paraît résumer très bien en son œuvre l'évolution de la poésie française depuis cinquante ans. Il a rénové la poésie et la versification françaises, il a apporté quelque chose d'entièrement nouveau à la France, parce qu'il était presque un étranger.

Remarquons qu'il y a toujours eu prédilection évidente des Anglais pour Verlaine. Des hommes aussi différents qu'Arthur Symons et le professeur York Powell l'ont protégé, l'ont reçu en Angleterre. Edmund Gosse lui a consacré un de ses portraits littéraires. On l'a aimé et on ne lui a pas tenu rigueur du scandale de sa vie. Les Anglais aiment la bohème quand elle n'est pas de chez eux. Là-bas on appelle volontiers Verlaine le moderne Villon, on l'entoure de la même faveur que le « pauvre petit escholier », mauvais sujet comme lui, mais si

picturesque! Sa misérable vie intéresse comme une curiosité du fameux Quartier Latin.

Aussi, ce qui est caractéristique de cette nouvelle étude, c'est l'importance donnée à la biographie. Elle n'apporte rien, croyons-nous, qui ne soit dans les *Confessions* de Verlaine et dans les *Œuvres complètes*, dans les livres de MM. Lepelletier et Delahaye, dans celui de M. Paterne Berrichon sur Arthur Rimbaud (M. Nicolson ne donne ni notes ni références), mais elle nous a paru exacte, sympathique sans beaucoup de pitié, pénétrante parfois. Seulement, il semble qu'il y a quelque cruauté à entrer dans tant de détails sur la vie de Verlaine. Elle n'est que trop facile à résumer. Ce fut un dégénéré alcoolique, et comme son alcool favori était l'absinthe, il eut de ces velléités de violences et même de meurtre qui ne sont pas rares chez les absinthiques, et qui l'amenèrent devant les tribunaux. Il n'était qu'à demi responsable, quoique parfaitement lucide. Une direction morale l'aurait préservé peut-être de rechutes continuelles que sa volonté très faible ne suffisait pas à éviter. Ce sentiment d'impuissance morale, de la vie pesant comme un fardeau impossible à porter, où M. Nicolson voit si justement l'inspiration la plus émouvante de Verlaine, il n'y a pas à s'y tromper, c'est la note du dégénéré. L'irrégularité vint chez lui si tôt (l'alcoolisme vers dix-huit ans) qu'on se demande même s'il n'avait pas quelque lourde hérédité, quoique aucun fait justifiant cette supposition n'ait été rapporté par ses biographes.

Mais Verlaine est-il à ce point un anormal que tout dans sa poésie se rapporte à un cas plutôt pathologique ? M. Nicolson, préoccupé par son idée que Verlaine est en France un étranger, qu'il apporte une note absolument nouvelle dans la poésie française, la note intime et musicale, croyant remarquer aussi que le mouvement symboliste en France est un mouvement d'origine étrangère dont les initiateurs sont Stuart Merrill, Viélé-Griffin, Jean Moréas et plusieurs autres étrangers authentiques, nous paraît avoir méconnu les origines de la poésie de Verlaine, qui commence à publier en 1866. Ce Verlaine n'est pas si étrange qu'il soit absolument seul de son espèce, unique comme un fou. Celui-là serait plutôt Rimbaud. Sur Verlaine, M. Nicolson reconnaît l'influence

de Baudelaire, il y est obligé, car c'est Verlaine lui-même qui nous en parle, mais ce n'est pas assez, et il nous semble à nous Français que Verlaine avec son tempérament bien à lui, et saturnien tant qu'on voudra, n'en est pas moins porté par tout un courant secondaire de la poésie romantique.

Le mot symbolisme est très vague quand il s'agit de poésie. Pour ceux qui employaient le mot vers 1885, il paraît signifier, comme sentiment, une poésie remplaçant autant que possible la description et le développement, la qualité épique, dramatique ou rhétorique du romantisme par la création d'une certaine tonalité sentimentale exprimée moins par des idées que par des images, évoquée par le son et la couleur des mots, le sens étant atténué volontairement, l'idée toujours voilée. La doctrine étant l'idéalisme subjectif, les réalités du monde nous restant inconnues, toutes notations du langage seraient à peu près équivalentes pour le fond, et la forme seule importerait, dans son pouvoir d'expression d'un sentiment. Ceci du moins paraît pouvoir s'appliquer également à Mallarmé et à l'école musicale. Comme moyen d'expression l'école symboliste réclamait une émancipation prosodique allant jusqu'au vers libre et non rimé, que Verlaine n'admit jamais sérieusement, atténuant la rime pour plus de naturel et de sincérité, mais réclamant toujours la rime ou l'assonance, « sans cela pas de vers français », disait-il.

Mais en 1866 il n'est pas encore question de symbolisme et tout le monde reconnaît que parmi les *Poèmes saturniens* sont quelques-unes des pièces les plus caractéristiques de Verlaine. Le poète lui-même nous a avertis que le volume contient beaucoup d'imitations, comme il est naturel chez un débutant, mais qu'il se reconnaît surtout dans les petits poèmes où « il jetait ou plutôt soulevait le masque » et « s'exprimait tendrement ». Dans la même conférence faite deux ans avant sa mort, l'auteur nous dit qu'il aime la *Bonne Chanson*, comme le plus *naturel* peut-être de tous ses ouvrages. Il abandonne également la défroque exotique et sublime du romantisme et la prétention symboliste à la révolution par l'obscur[1].

1. *La Lorraine Artiste*, 12 novembre 1893, et *Œuvres Posthumes*, t. II.

Cette poésie intime et musicale est si bien un don du romantisme qu'on la retrouve même chez les *objectifs* les plus déterminés comme Théophile Gautier. C'est Verlaine qui nous dit qu'il admire profondément le Sainte-Beuve de *Joseph Delorme* et de *Volupté*, qu'il a lu Baudelaire presque enfant, qu'il aime Musset, quoiqu'il ne le trouve pas assez achevé dans la forme et rimant, non pas faiblement, mais mal. La réaction des Parnassiens contre le romantisme à son déclin était très obscure. Beaucoup de ces jeunes gens protestaient contre l'exotisme et l'impassibilité, et Verlaine en particulier en vint à avoir horreur de Leconte de Lisle. Plusieurs ne savaient en réalité ce qu'ils allaient faire dans cette galère et peut-être publiaient avec le Parnasse seulement parce que c'était un moyen de publier.

Moralement, le groupe était aussi très peu homogène. On remarque seulement plus d'indifférence à la morale que dans le romantisme vrai, qui avait été volontiers religieux et social. Après Baudelaire, chez qui le satanisme était encore une reconnaissance de l'idée de péché, il n'y eut plus guère de préoccupations morales que chez les convertis. C'est seulement après sa conversion, dans *Sagesse*, que Verlaine a eu sa morale toute personnelle, celle de sa déchéance et de son rachat. Le titre d'un autre recueil de la même époque, *Parallèlement*, est toute la tragédie de sa vie. On dit qu'il aurait songé à le publier dans le même volume que *Sagesse*, les poèmes de repentir et de foi avec les poèmes de luxure, parallèlement. Il se répéta toujours, avec moins de sincérité peut-être à la fin de sa vie, qu'il était un pécheur incorrigible, il gardait le sens du péché. C'est un sentiment dont naturellement on ne peut donner l'idée à celui qui ne croit pas à sa sincérité.

M. Nicolson a de la peine à admirer *Sagesse*, où beaucoup voient le chef-d'œuvre de Verlaine et il donne l'explication la plus curieuse pour nous de son indifférence relative à cette œuvre : « La majorité de ces poèmes, nous dit-il, a un caractère religieux, et pour une oreille anglo-saxonne, les expressions trop rebattues (*hackneyed*) du langage religieux s'adaptent mal à la gaie précision de la langue française et nous laissent une impression légèrement burlesque (*a faint sense of farce*). Cette impression est illogique, naturellement, et fortuite, mais elle

se produit dès l'abord et dès l'abord elle projette une ombre d'irréalité sur *Sagesse.* »

N'est-ce pas une révélation? Ce que M. Nicolson reproche à *Sagesse* ce n'est pas vraiment l'insincérité, car il écrit très finement que Verlaine était trop personnel pour être insincère, c'est plutôt d'être quelque chose qui lui reste incompréhensible. La crise affreuse de cette vie, ce repentir qui n'a pas empêché Verlaine de retomber, toute cette existence idéale et sordide, c'est quelque chose que l'on ne peut pénétrer que par la pitié. Verlaine, cet enfant, au témoignage de Coppée et de tous ceux qui l'ont bien connu, alla vers la religion qui voulait bien pardonner. Comme tous les condamnés il haïssait ceux qui le regardaient avec étonnement, comme s'il était surprenant qu'un homme fût vicieux. Le pessimisme chrétien satisfaisait à la fois son intelligence et son cœur, et dans ses mauvais jours, dépravant la doctrine, il se disait qu'il n'était pas plus mauvais que les autres.

*
* *

Au point de vue de la forme, Verlaine a-t-il été aussi révolutionnaire, est-il aussi complètement en dehors de la tradition poétique française que le croit M. Nicolson, qui verrait presque en lui le premier poète écrivant en français complètement libéré des règles de Boileau? Il est très vrai que les romantiques, en général, et les parnassiens en particulier s'étaient imposé une tyrannie de la rime, contre laquelle Verlaine a protesté dans son article sur la Rime et dans son *Art poétique.* Mais plusieurs avant lui avaient déjà cette rime faible, qu'on a appelé chez Verlaine la rime nuancée, aussi la rime portant sur des mots grammaticaux vides d'images, Gérard de Nerval avait fait remarquer le charme des simples assonances, des hiatus de la poésie populaire que Verlaine se plaît à imiter. Lisez ces vers, ils sont bien près, sauf les rimes, de la manière verlainienne. Ils sont de Sainte-Beuve dans *Joseph Delorme* (1829).

Le sol rend l'onde qu'il recèle
Et le torrent longtemps glacé
Au front des collines ruisselle

Comme des pleurs aux yeux de celle
Dont le désespoir a passé.

. . . . . .

Étincelle pâle et lointaine
De soleils plus beaux et meilleurs,
Reflet de l'ardente fontaine,
Aurore vague mais certaine
Du printemps qui commence ailleurs.

Et pour la tonalité voyez encore :

Tu reviens lentement par la plus longue allée
La face de cheveux et de larmes voilée.

. . . . . .

Attentive à des chœurs lointains, mystérieux
Et vos longs doigts jouant dans vos sourcils soyeux.

C'est le Sainte-Beuve de *Joseph Delorme* que Verlaine dit avoir beaucoup aimé, plus que Lamartine, le Sainte-Beuve de *Volupté* qu'il savait par cœur, le même Sainte-Beuve à qui Baudelaire, reconnaissant son précurseur, adressait ses premiers vers en 1844, que Verlaine alla voir lui-même et dont il nous a laissé un si curieux croquis.

D'autres romantiques avaient déjà les *reprises* verlainiennes :

Aux jours de mer belle et sereine,
Elle s'en irait par la plaine,
Par la plaine humide volant
Avec les oiseaux et la brise
Dont l'aile gracieuse frise
L'onde pour cueillir en allant
La fraîcheur que l'onde répand.

Ceci est de Maurice de Guérin et nous n'assurons pas que Verlaine l'ait lu, mais il est intéressant de montrer que plusieurs des innovations de Verlaine sont dans la tradition poétique du romantisme, au moins chez ceux qui recherchaient un courant plus naturel et plus doux, les simples qui auraient écrit avant Verlaine :

Le sublime échappe à ma dent.

Et moi je souriais de la voir si jolie,
J'avais tant de bonheur que j'étais tout tremblant,
Puis je prenais sa main, sa chère main pâlie,
Et je l'embrassais doucement.

Cela pourrait être également de Coppée ou du Verlaine de jeunesse et c'est de Villiers de l'Isle-Adam dans les *Premières poésies* (1859), comme ces vers délicieux :

> J'aimerai, dans ton bras, une langueur plus lasse,
> Une courbe esquissée avec une humble grâce.

Presque toutes les coupes, presque tous les enjambements étaient pratiqués par les derniers romantiques, en particulier par Théodore de Banville, que Verlaine aimait et admirait. Hugo avait remis à la mode la souplesse des rythmes et les vers courts dans les *Chansons des Rues et des Bois*, précisément à l'époque où Verlaine arrive.

Les réformes propres à Verlaine sont donc bien l'affaiblissement voulu de la rime, les fausses rimes à l'intérieur du vers, qui brisent le rythme uniforme mieux encore que l'enjambement, les allitérations, et l'harmonie des consonnes que M. Nicolson a eu raison de faire remarquer comme caractéristique et neuve dans Verlaine.

Quant au style, Verlaine a déjà beaucoup de ces pluriels abstraits qui ne sont là que pour donner un effet d'indétermination, ces pluriels qui devaient être multipliés par l'école symboliste au point de devenir comme une marque de fabrique, mais cela me paraît un reste du style théologique ou plutôt ecclésiastique à la Sainte-Beuve, et il n'en abuse pas encore. Il « peint par des traits moraux » encore plus que physiques, mais cela est plus classique que moderne, cela veut dire qu'il est plus près de Racine et de Lamartine (très classique de langue) que de Gautier ou de Leconte de Lisle. Aussi voyons-nous qu'il adore Racine, c'est lui qui nous le dit.

Ainsi Verlaine a connu toute la tradition poétique française à laquelle nous voulons le rattacher, Baudelaire et Sainte-Beuve, et Marceline Desbordes-Valmore, presque sa compatriote du Nord, il se rattache à la tradition française depuis Villon et il serait difficile de rencontrer un Français plus fanatique de notre littérature. On aurait tort de le considérer comme un poète d'improvisation sans travail, sous prétexe qu'à la fin de sa vie, il n'était plus qu'un alcoolique. Ce fut un fin lettré qui avait parfaitement conscience des moyens

qu'il employait, comme en témoigne son *Art poétique*, que M. Nicolson a subtilement analysé. Aussi fut-il reconnu immédiatement comme des nôtres. Si M. Nicolson avait jeté un regard sur la *Bibliographie verlainienne* de M. Tournoux, il y aurait vu que Verlaine ne fut pas découvert par les Belges, les Hollandais et les Anglais. Les livres de Byvanck (1892), les articles d'Arthur Symons (à partir de 1891), de George Moore (1891), sont postérieurs au livre de Charles Morice (1888), aux articles de Mendès (1884), de Jules Tellier (1888), de Jules Lemaître (1889) et d'Anatole France.

Quant à la supposition que Verlaine était pour nous un étranger parce qu'il était né à Metz et qu'il eut à opter pour la nationalité française en 1871, ou parce que son père était originaire des Ardennes, elle nous étonne autant que l'affirmation que Villiers de l'Isle-Adam n'était pas un vrai Français, parce qu'il était Breton, ni Mallarmé parce qu'il était de Sens.

Il est très vrai aussi qu'il y avait beaucoup d'étrangers dans l'école symboliste, mais il ne s'ensuit pas que ce mouvement était étranger d'origine, à moins qu'on ne veuille le faire sortir tout entier de l'influence de la musique allemande, et en particulier de la musique de Wagner, ce qui est difficile à soutenir. C'est parce que les étrangers trouvaient à Paris un milieu plus sympathique à leurs idées, à ces idées d'art pur qui étaient les leurs, qu'ils venaient y écrire dans notre langue comme Moréas, Huysmans, Maeterlinck, Rodenbach, Stuart Merrill, Viélé-Griffin. Malgré ses excentricités et ses platitudes (toutes les écoles en ont) c'était un mouvement idéaliste, dirigé à la fois contre le réalisme et contre l'artifice romantique et bien dans la tradition de la littérature française qui depuis des siècles cherchait à élargir sa sensibilité. La mode était à la musique. Verlaine introduisit une musique à lui dans notre poésie parce qu'il était un vrai poète et qu'un vrai poète arrive toujours à créer sa forme, mais il n'a jamais complètement brisé le moule de notre prosodie, il ne se lit pas autrement que les poètes qui l'ont précédé. On ne peut citer comme hors de toute règle que les vers de ses dernières années où, ne se souciant plus de rien, il ne se souciait pas non plus de son métier de poète, et

où il avait perdu la faculté poétique, comme il le sentait bien [1].

Quant à la place de Verlaine dans l'école symboliste, rappelons-nous ceci : ce qu'il y a d'essentiel dans sa manière de sentir et dans sa versification est déjà fixé vers 1870. Le mouvement symboliste proprement dit se place autour de 1885. Paul Verlaine serait donc un précurseur si l'on pouvait dire que les symbolistes lui ont rien emprunté. Mais il serait difficile de prouver cette influence, Verlaine n'avait rien d'un chef d'école et sa manière n'était guère imitable. On ne trouve pas, en fait, qu'il ait eu d'imitateurs. Il est plus probable qu'il « essaya naïvement de se plier aux modes de l'école qui reconnaissait en lui son père [2] », non sans protester vaguement contre des théories souvent si peu en accord avec sa pratique. Il serait plus juste de l'appeler le dernier des romantiques que le premier des symbolistes.

JOSEPH AYNARD

1. V. *Paroles de Verlaine* dans *Vers et Prose* (1910).
2. Albert Thibaudet dans la *Nouvelle Revue Française*, 1er mars 1912.

LE DANGER DES RAYONS X

Ce n'est pas avec un sourire de complaisance ni avec un regard bienveillant que, dans l'admirable marbre de Barrias, la Nature entr'ouvre ses voiles devant la persévérante recherche du savant. Elle est femme, et il semble que derrière le front, encore abrité sous l'épais tissu qui ne le découvre qu'à peine, se cache le souci inavoué d'une revanche contre l'audacieuse curiosité des chercheurs.

Le martyrologe est déjà long de tous ceux qui payèrent de leur vie la découverte des prestigieux secrets que la nature nous cache avec un soin si jaloux. Aujourd'hui, en avant de l'immense horizon que nous découvre l'étude des radiations électro-magnétiques, on compte des tombes nombreuses ; et seuls ceux qui dorment là ont pu savoir de quelles atroces douleurs physiques, et de quelle poignante angoisse morale leurs derniers moments ont pu être précédés.

Car tous se sont vus mourir. Lorsque l'an dernier, à la Salpêtrière, quand on vint lui remettre sa croix d'officier de la Légion d'honneur, Infroit nous annonçait sa mort, après nous avoir raconté ce qu'avait été sa vie, une émotion intense nous serrait la gorge devant cet homme, jeune encore, au teint blafard, la barbe et les cheveux tout blancs, au visage ravagé, aux grands yeux caves dans lesquels brillait encore une étrange lueur, auquel manquaient les deux bras, qui s'en

étaient allés, morceaux par morceaux, sous le couteau du chirurgien.

Lorsqu'il y a dix-huit mois à peine, je conversais avec Leray dans sa petite maison d'Enghien, malgré ses mains brûlées et ses bras rongés, malgré la pâleur de son visage et l'altération évidente de son état général, je ne croyais pas sa mort si proche. J'espérais encore que le repos le sauverait ; mais lui ne se faisait pas d'illusions : « Mon cher, me disait-il, je suis bien perdu, ce sera plus ou moins long, mais je sens très bien que je n'ai plus la force de réagir. » Et combien d'autres ont pu dire la même chose, aussi bien en France qu'à l'étranger !

Les souffrances qu'ils ont endurées sont si vives, la mort qu'ils ont vue venir apparaît si cruelle qu'on envie le sort de Jaugéas foudroyé brutalement en plein travail par la force électrique qu'il lançait dans son ampoule radiogène. Car le radiologiste qui subit tous les jours la morsure sournoise des rayons pour illuminer son diagnostic et triompher du cancer, manie des forces électro-motrices formidables.

Pour libérer les électrons qui donnent naissance aux rayons X, le médecin évolue à tout instant, au milieu de transformateurs et de conducteurs qui débitent des forces de 100 000, de 150 000 volts, et plus encore : les derniers transformateurs construits en vue de la radiothérapie profonde, peuvent produire un courant dont la tension dépasse 200 000 volts.

Mais ce n'est pas là qu'est le danger. C'est dans l'action destructive répétée et constante des rayons X sur la matière vivante ; c'est dans l'accumulation quotidienne des doses faibles, contre lesquelles aucun moyen de protection n'est vraiment efficace ; doses qui détruisent les éléments figurés du sang, tout en brûlant les tissus superficiels ; c'est dans l'exercice journalier de sa profession à l'hôpital, que le radiologiste trouve la véritable cause de sa mort.

***

Quelle est donc l'action biologique de ces rayons qui arrivent à tuer ceux qui s'en servent?

Tous les tissus de l'organisme, toutes les cellules vivantes sont touchés par les rayons X; mais elles ne le sont pas toutes

dans les mêmes proportions. Telle dose qui déterminera la mort d'une cellule jeune, en pleine activité, n'aura qu'une action restreinte et peu apparente sur une cellule vieille, nettement différenciée et appartenant à un tissu dont l'évolution est complètement achevée.

MM. Bergonié et Tribondeau ont exprimé cette loi biologique de la façon suivante :

« Les cellules vivantes sont d'autant plus sensibles aux rayons X : 1° que leur activité karyokinétique est plus grande ; 2° que leur avenir karyokinétique est plus long. »

On entend par karyokinèse la reproduction de la cellule par division indirecte, mode de division cellulaire essentiellement propre aux cellules jeunes et de formation nouvelle. L'activité de la karyokinèse est d'autant plus grande, et son avenir d'autant plus long que les éléments cellulaires sont plus jeunes, et de formation plus récente.

C'est donc sur les cellules jeunes à reproduction active que les effets des radiations seront les plus intenses.

Parmi les cellules jeunes, en pleine activité fonctionnelle, il faut considérer en première ligne les cellules des tissus lymphoïdes (ganglions) ou hématopoïétiques comme la moelle osseuse et la rate, qui président sans cesse au renouvellement des éléments du sang. Le sang lui-même et les cellules de certaines glandes à sécrétion interne, comme les glandes séminales ou ovariennes, sont extrêmement sensibles à l'action des rayons X.

Est-ce à dire que les autres éléments cellulaires y échappent complètement? Pas le moins du monde ; mais étant moins sensibles, il faut une dose plus forte pour amener leur destruction ; les tissus osseux, musculaire et nerveux, sont parmi les moins vulnérables.

L'action intime des radiations sur les cellules organiques est peu connue. On suppose qu'il s'agit d'une désagrégation des éléments cellulaires par suite de la production d'un rayonnement secondaire à leurs dépens ; il y aurait libération électronique dans les molécules constituant les différentes parties de la cellule.

Ce n'est là qu'une hypothèse. En réalité nous ignorons tout de l'action exacte des radiations sur la matière vivante.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les rayons X provoquent la mort de la cellule, s'ils sont absorbés en certaine quantité; et cette quantité, nécessaire pour tuer la matière vivante, est variable suivant la nature et l'âge de la cellule.

Quoi qu'il en soit, l'action nocive des rayons X sur la peau ne tarde pas à se manifester, après des expositions répétées, par des accidents qui ont reçu le nom de *radiodermites*.

Ces radiodermites peuvent être aiguës, lorsqu'elles surviennent brusquement, après des irradiations trop rapprochées ou trop intenses. Ce sont les radiodermites des malades. S'il s'en est produit un certain nombre au début des applications médicales des rayons X, c'est aujourd'hui un accident devenu exceptionnel, depuis que l'on a appris à doser très exactement la quantité comme la qualité du rayonnement. Grâce à une technique qui est allée chaque jour s'améliorant et se perfectionnant, on peut affirmer aujourd'hui d'une façon certaine, que la thérapeutique par les rayons X, maniée par un radiologiste expérimenté, n'offre plus pour le malade aucune espèce de danger.

Il n'en est pas de même pour le médecin qui, lui, est sujet à la radiodermite chronique, laquelle s'établit lentement, sournoisement, et qui succède à des absorptions progressives de rayons en faible quantité mais à doses très souvent renouvelées.

C'est l'accident qui est à craindre à l'hôpital, où malgré les moyens de protection dont on peut disposer, la grande quantité de malades qu'on examine ou qu'on traite chaque jour, expose constamment à l'absorption de ces doses répétées quoique faibles.

Ces radiodermites se manifestent par des accidents locaux tenaces qui résistent à toute action curative, dont l'évolution, fatalement progressive, si l'on ne s'abstient pas dès les premières atteintes du mal, s'accompagne presque toujours de troubles graves de l'état général, contre lesquels, hélas ! nous ne connaissons guère de remèdes.

Ce sont les mains qui sont ordinairement le siège primitif des accidents locaux. La peau commence par durcir, la couche cornée superficielle s'épaissit, les ongles s'hypertrophient, se

fendillent et deviennent cassants. Les extrémités des doigts se gonflent, s'œdématisent, et ne tardent pas à s'ulcérer.

L'ulcération est chronique, très douloureuse ; elle affecte d'abord les couches superficielles de la peau, puis elle gagne en profondeur ; les petits vaisseaux sanguins, mis à nu sous l'épiderme, s'enflamment sous l'influence de l'action directe des rayons. L'ulcère des radiologistes présente des contours sinueux à fond dur, fibreux, entourés d'une zone non ulcérée, mais très dure elle aussi, de consistance ligneuse, environnées de taches hémorragiques, lesquelles sont elles-mêmes entourées d'une pigmentation brunâtre. Autour de ces lésions la peau est blanche, glabre et sèche. Au centre de l'ulcération peuvent apparaître des plaques de gangrène, comparables aux plaques de gangrène sèche que l'on rencontre chez les vieillards atteints d'artérite.

Ces accidents s'étendent et se généralisent lentement mais sûrement. Les douleurs causées par l'irritation constante des terminaisons nerveuses sensitives sont intolérables. Il faut que le chirurgien intervienne pour exciser les extrémités gangrenées et douloureuses. Mais l'évolution de la radiodermite ne s'arrête pas pour cela, et si le radiologiste n'a pas la prudence de profiter de ce terrible avertissement, il peut se produire une transformation cancéreuse de ces kératites ulcérées. Non, comme on l'a dit à tort, que les rayons X donnent du cancer, mais parce qu'il est fréquent de voir dégénérer en cancer superficiel les lésions de la couche cornée de l'épiderme.

J'ai dit que, sauf abstention complète, les lésions étaient progressives et ascendantes : Infroit a vu, après l'amputation de ses doigts, de ses mains et de son bras droit, son bras gauche être désarticulé à son tour au niveau de l'épaule ; Vaillant, lui aussi, a dû subir la même opération tout dernièrement !

Ce qui fait la gravité de ces altérations locales, ce sont les troubles profonds qui se manifestent dans le sang des malheureux qui sont ainsi frappés.

Conformément à la loi biologique de Bergonié et de Tribondeau, ce sont les éléments actifs du sang, les globules blancs, agents de réaction anti-infectieuse qui subissent

les premières atteintes et sont d'abord détruits dans une très forte proportion. Au début, la réparation se fait assez vite; mais à la longue elle devient de plus en plus difficile. Puis les globules rouges, d'ordinaire si résistants, sont frappés à leur tour, et leur réparation est beaucoup plus difficile et plus lente. On conçoit qu'après des expositions répétées, la reconstitution cellulaire ne puisse plus se faire et que le malade tombe dans un état d'anémie profonde qui se traduit par une très grande fatigue générale accompagnée de vertiges, de perte de l'appétit et souvent de maux de tête très intenses. Comme me le disait Leray, « on n'a plus la force de réagir ».

Aussi quelle proie facile, pour les moindres affections intercurrentes, que les radiologistes qui sont ainsi atteints, supposé qu'ils n'assistent pas eux-mêmes à leur lente agonie !

*
* *

Contre ce danger constant qu'avons-nous pour nous protéger? Certes, nous ne sommes plus aux premières années de la radiologie, où le médecin, ignorant tout des dangers qui le menaçaient, travaillait pour ainsi dire à feu nu, sous l'action directe de ses radiations.

La protection la plus efficace consiste à s'isoler dans la mesure du possible du faisceau radiant. Pour cela on commence par enfermer l'ampoule radiogène dans une cupule épaisse faite d'ébonite à laquelle les constructeurs ont mélangé une forte proportion de sels de métaux lourds, tels que le plomb qui, par suite de son poids atomique élevé, est extrêmement peu perméable aux rayons X. On ne ménage en avant de cette cupule qu'une petite ouverture munie elle-même d'un diaphragme permettant de localiser strictement le faisceau de rayons sur la partie à examiner ou à traiter. L'écran fluorescent, sur lequel, pendant la radioscopie, se projette l'ombre des corps traversés par les rayons, est lui-même recouvert du côté de l'observateur d'une glace épaisse en verre dans la pâte duquel on a mélangé au moment de la fabrication une notable quantité de sels de plomb, transparents à la lumière, mais opaques aux rayons X. C'est le verre plombeux avec

lequel sont également faits les verres des lunettes qui nous protègent les yeux.

Nous endossons, pour mettre à l'abri les autres parties du corps un lourd tablier de caoutchouc lui-même imprégné de sels de plomb. Cela a une importance capitale pour la préservation des glandes séminales qui sont tellement sensibles aux rayons X qu'elles s'atrophient très rapidement sous leur action qui détermine ainsi tout naturellement une stérilité définitive.

Quant aux mains, il faut bien avouer que leur protection est à peu près illusoire. Je sais bien que l'on nous donne des gants protecteurs ; mais il faut pouvoir se servir de ses mains, et pour que la protection des gants soit efficace, ceux-ci doivent être tellement lourds et épais qu'ils rendent tout mouvement impossible. On se trouve donc en présence de ce dilemme : ou la protection des mains est efficace, et il est difficile de travailler, ou l'on peut travailler et la protection est illusoire. Il faut se contenter de gants protégeant la face dorsale de la main, et s'arranger de façon à ne présenter à l'action des rayons que la partie protégée quand on est obligé de palper un malade sous l'écran. Et encore, dans bien des cas, est-on forcé d'avoir les mains nues pour pouvoir exécuter facilement certaines opérations délicates, comme le tracé exact des contours du cœur par exemple. C'est pour ces raisons que la radiodermite des radiologistes commence toujours par les mains.

Voilà où nous en sommes. On peut encore garnir de panneaux recouverts de plomb les côtés des tables radiologiques où l'ampoule est placée sous la table. C'est un bon moyen de protection de la partie inférieure du corps, et c'est tout.

Dans un service hospitalier tant soit peu actif, il n'est pas rare d'effectuer 25, 30 et même 40 examens radioscopiques dans une matinée. L'obscurité, le manque d'aération de nos salles ajoutent encore à l'action nocive du rayonnement par défaut d'oxygénation normale du sang.

Je ne dirai rien de la somme ridiculement modeste qui est allouée aux radiologistes, chefs de laboratoire des hôpitaux. Je ne crois pas qu'aucun de nous en ait jamais fait une question d'argent, car il y a vraiment des choses qui ne se paient pas !

Malgré tout, les radiologistes restent à leur poste, parce que leur spécialité est passionnante, parce que la recherche et la solution des problèmes pathologiques captivent l'esprit. On voit vraiment sous les rayons fonctionner l'organisme. C'est un guide sûr pour le diagnostic médical : on dépiste des tuberculoses qui ont échappé à la sagacité de la clinique, surtout chez l'enfant, mais qui ne sauraient se dérober à la lumière des rayons ; le cœur se montre pour ainsi dire à nu ; et le tube digestif fonctionne véritablement sous nos yeux. Quelle sûreté pour le chirurgien quand ses présomptions sont confirmées par un examen radiologique positif; il n'opère plus à l'aveugle ! Quelle satisfaction intérieure et quel soulagement enfin de voir fondre au feu pénétrant de ces radiations le cancer hideux qu'on poursuit et qu'on réussit à atteindre jusque dans les replis les plus profonds de l'organisme ! Et combien d'autres choses !

Vraiment la nature peut se montrer rebelle à se découvrir devant la science et à écarter parcimonieusement les voiles épais qui la recouvrent ; les savants n'en auront que plus d'opiniâtreté à vouloir les lui arracher ; et si parfois elle se venge, et fait parmi eux quelques victimes, tant pis !

DOCTEUR PAUL DUHEM,
Chef du laboratoire de radiologie,
à l'hôpital des « Enfants Malades ».

PARMI LES LIVRES

Peut-on classer les romans? Peut-on discerner des courants dans ce flot que l'été n'a point tari.

Laissons le roman historique qui ne coule plus qu'en filet. Le dessein de représenter des amoureux à toquet, à surcot, à bliaud, ne tente pas plus les écrivains que les peintres. Il est d'ailleurs singulier que le dégoût du passé ait atteint les deux arts à la fois. Le roman d'histoire a disparu le premier. Il n'en était plus guère question, quand Roybet peignait encore des reîtres à tour de bras. — Mais le plus étrange, c'est que le public ne partage probablement pas ce dégoût. Une partie de ce public a fait un succès immense à *Quo Vadis*? Une autre partie a fait un succès égal à *Aphrodite*. Il a apprécié les romans byzantins de Paul Adam. Plus près de nous, il a très bien accueilli les romans de M. Bertrand. Ni *Cyrano*, ni *Madame Sans-Gêne* ne réussissent à épuiser leur chance.

Aux trois quarts tari, il se peut que le roman historique soit alimenté de nouveau par le surplus de deux sources voisines, dont l'une est le roman d'aventures. Déjà M. Mac-Orlan, en composant *A bord de l'Etoile Matutine*, a fait, avec des histoires de flibustiers, la liaison entre les deux genres. D'autre part le roman de guerre peut pareillement venir à l'aide du roman d'histoire. Toutes les guerres se ressemblent par quelque point. Un officier, dans les tranchées de Lassigny,

relisant les *Commentaires* de César, s'était diverti à transcrire, dans le style des bureaux, les citations que le conquérant des Gaules décernait à ses hommes, et à en faire une brochure qu'il appela *Les Croix de guerre de Jules César*. Les motifs étaient exactement ceux qu'on peut lire dans le *Bulletin des Armées*. L'aspect général de la bataille a pu changer, mais ni les sentiments, ni les actions. Durant les guerres de l'Empire, un boulet qui, dans une troupe serrée, abattait une file de soldats comme un rang de quilles, ne devait guère être moins effrayant qu'une marmite. Les dangers étaient les mêmes, les privations étaient souvent pires, et autrefois comme hier, l'homme atteignait la limite la plus élevée de la souffrance. Il se peut que des romanciers, hantés par ces ressemblances, prêtent leurs propres aventures à des soldats du maréchal de Saxe, dessinent un Condé qui ressemblera à Foch, un Catinat qui ressemblera à Pétain, et décrivent le présent sous le nom du passé.

Ainsi par le roman d'aventures, le roman d'histoire s'éloigne, tandis que par le roman de guerre, il se rapproche de nous. C'est qu'au fond, il y a deux sortes de romans historiques, comme il y a deux sortes d'histoire. Durant certaines périodes, les historiens assurés de la fixité de la race humaine et de la ressemblance entre les hommes de tous les temps, ne prennent point garde aux différences entre les générations. L'homme, pareil à lui-même, est leur étude, et ils raisonnent des sujets de Clovis comme de ceux de Louis XVI. Ainsi faisaient les grands érudits du XVIIe siècle. Puis vient une autre école, qui remarque les différences, et qui invente la couleur locale. — De même les romanciers, quand ils peignent le passé, se répartissent aussi en deux groupes. Les uns cherchent les traits par où leurs héros diffèrent des hommes d'aujourd'hui. Flaubert l'a tenté dans *Salammbô*. Le type extrême est représenté par M. Rosny, qui a écrit le roman des hommes qui n'avaient pas encore de langage. Mais on n'échappe pas si aisément à la tyrannie de la raison. Dans la *Guerre du Feu*, M. Rosny a bien pu la retirer aux hommes, mais il l'a par contre donnée aux mammouths. Leur chef est sage, affectueux, et plus sûr dans ses alliances qu'un ministre allemand. — D'autres romanciers, au contraire, peignent sous des noms d'autre-

fois des hommes d'aujourd'hui. C'est la manière de la *Princesse de Clèves* et de l'*Astrée*. C'est encore celle des *Derniers jours de Pompéi*, où l'on voit cette ville d'eaux peuplée de gentlemen dès le premier siècle. Quelquefois, ils peignent sous le nom du passé, des passions qui sont les nôtres, mais avec un degré de violence qui ne nous est plus permis, comme si le passé était un carrousel de frénésies en liberté. C'est le système des romantiques.

Et ceci même correspond aux deux seules façons de considérer l'humanité, soit comme dès longtemps fixée, soit comme en perpétuel progrès. De ces deux façons quelle est la véritable? Quand on lit le *Grand secret*, de M. Maeterlinck, et qu'on voit à l'aurore même des temps historiques, des idées morales dont la beauté n'a pas été dépassée, on a le sentiment que l'humanité est depuis bien longtemps immuable. Si inversement on lit le livre que M. de Morgan vient de consacrer à l'humanité préhistorique, et si on voit les humbles commencements des métiers et des arts, on est étonné du chemin parcouru. Et l'homme d'autrefois tout comme l'homme d'aujourd'hui, hésite devant nos yeux, tantôt sous l'apparence d'un sage, tantôt sous l'apparence d'une bête, et nous trompant par son double fantôme.

*
* *

Si le roman historique est réduit à rien, le roman de mœurs et d'observation pure n'est guère plus prospère. Il vient pourtant d'être un peu rehaussé par le succès des romans de M. P. Villetard, *Monsieur et madame Bille* et *Monsieur Bille dans la Tourmente*. L'auteur a défini lui-même ses héros. « Ils habitent une très petite ville. Ils élèvent une gentille enfant et la modèlent à leur image. De temps à autre, une ornière. Ils ne manquent pas d'y buter. Leurs cœurs sont volontiers sensibles. Ils éprouvent en raccourci toutes les faiblesses, toutes les émotions de la foule négligeable et incolore. Ils ne poursuivent aucun but vraiment digne d'intérêt. »

M. Villetard nous annonce que nous suivrons leur existence pas à pas, et l'on voit bien qu'il a voulu peindre l'existence

de ceux qui ressemblent à tout le monde, écrire l'histoire de ceux qui n'ont pas d'histoire.

On sait qu'il y a deux façons de décrire : soit en observant les personnages, et en leur restant étranger ; soit en se substituant à eux, en devinant leurs sentiments, et en écrivant leur confession. Par définition, l'auteur, s'il veut nous donner le sentiment de la vie commune et monotone, doit s'interdire de pénétrer dans les âmes. Car il s'apercevrait aussitôt qu'il n'y a pas d'âmes simples ni d'existences unies. Sous le miroir des jours tranquilles, il découvrirait des passions, des drames, des crimes. L'apparence égale, c'est ce que voient les autres ; mais chacun a en soi sa tragédie, d'autant plus violente qu'elle est mieux cachée. C'est ce que M. Estaunié a montré dans un beau livre. Evidemment M. Villetard a le droit de négliger cette vie secrète, et de ne point ouvrir le livre des consciences. Il faudra donc qu'il s'en tienne à l'apparence. Et encore s'il l'attrape d'un trait parfaitement sûr, le personnage deviendra tout de suite un individu. C'est le procédé de Jules Renard. Il ne pose que des touches observées, et elles sont si miraculeusement jointes, que Poil de Carotte et M. Lepic deviennent en un instant des êtres vivants et particuliers. Il y a dans les figures que dessinent les romanciers, une ardeur incroyable à conquérir ainsi une existence personnelle et à se distinguer de la foule. M. Villetard voulait au contraire que ses personnages se confondissent avec la foule. Je ne dis pas qu'il a tort, mais je montre les difficultés de son dessein.

En fait, il a rassemblé les mots que l'on dit, les attitudes que l'on prend. Il en a fait une collection très amusante. Il les a prêtés à monsieur et à madame Bille, gens moyens. Monsieur et madame Bille sont deux automates, qui déclenchent au moment qu'il faut la parole attendue. L'effet est assuré. Mais pour les contenir dans ce rôle, il n'a pu leur donner ni figure, ni caractère. A la fin du livre, il nous serait impossible de les décrire. Nous ne les connaissons pas. Ils viennent d'agir avec une vérité si criante que nous avons cru les voir, et tout à coup, nous remarquons que nous ne savons rien d'eux. M. Villetard a atteint son but. Il voulait faire des personnages qui fussent comme tout le monde. Monsieur et madame Bille sont comme tout le monde, à tel point qu'ils n'existent pas.

Leurs sentiments, devant être les sentiments communs de tous les hommes, se réduisent à très peu de chose. Cette atténuation qu'on leur voit représente à merveille les affections un peu usées, les dispositions d'habitude. « Ils se turent. Ils ne tenaient pas à prolonger la discussion. Ils avaient un peu de mépris l'un pour l'autre. Au fond ils s'aimaient bien. » Voilà qui est parfait. Mais toute leur âme n'est que velléité et veulerie. De deux petites escapades que se permet M. Bille, l'une n'est rien. Il n'y a pas une méchanceté dans sa vie, ni une mauvaise action. Il se fait rouler dans une affaire d'héritage, et une autre fois encore, en jouant au plus malin. Tout cela n'est pas bien grave. En somme, si l'humanité, comme le veut M. Villetard, ressemblait à ce ménage, il n'y aurait pas sur la terre beaucoup de grandeur d'âme ; mais il n'y aurait ni adultère, ni empoisonnement, ni dol, ni faux en écritures. Ces gens inexistants sont de braves gens.

Et c'est justement ce qui, malgré tout cet air de vérité, m'inquiète sur la qualité du livre. Monsieur et madame Bille, pour des êtres moyens, ne sont si assez bons, ni assez méchants. On dirait que tout le roman est gouverné par ce postulat, que l'humanité moyenne est nulle. Rien ne me paraît moins sûr. Quoi qu'il en soit, M. Villetard a poussé cette nullité à l'extrême. Quand Emma se marie, on ne surprend pas dans son âme égale et froide, l'ombre d'un de ces rêves qui passent à ce moment-là comme des risées sur la mer ; désir, tendresse, dévouement, aucune de ces illusions ne l'émeut un moment. Elle se demande si elle aura un domestique. Tout de même il y a dans le cerveau d'une jeune fille place pour une pensée de plus, et l'humanité est plus complexe.

Au total, M. Villetard a fait un très joli livre. Habile à observer, il a décrit un grand nombre de tics. Il a peint, avec une justesse admirable, des gestes, des sentiments simples, et les heures du jour et de la nuit.

***

La description des provinces, dont M. Bazin a donné des modèles, n'est pas non plus en bien grande faveur. Naturellement il sort encore quelques livres de cette veine. *Qui rit*

le Paludier, de M. Pierre Gourdon, est l'un des plus remarquables. Il se peut que les *Visites aux paysans du Centre*, de M. Daniel Halévy marquent un retour à la littérature provinciale. Il paraît aussi quelques romans sociaux. C'est de ce biais que M. Henry Bordeaux a entrepris l'étude morale de la guerre. Mais au fond, deux genres ont la vogue. L'un est le roman d'analyse. L'autre est le roman d'aventures.

Le roman d'analyse, depuis qu'il a été ressuscité par M. Bourget, n'a pas cessé d'être une des façons naturelles aux Français d'imaginer les ouvrages de l'esprit. Il peut lui-même prendre des aspects assez différents. Tantôt il est la monographie d'une passion, tantôt la vie entière d'un personnage.

La seconde manière est aujourd'hui en faveur. Nous avons ici même analysé plusieurs romans qui sont des biographies. Il y faut ajouter *L'Enfant rebelle*, de M. J. Francis-Bœuf. C'est l'histoire d'un orphelin, recueilli par un oncle et une tante, dans une ville maritime. Impressions d'enfant, notées avec une vérité et un bonheur singuliers : un joujou ramassé, un chat jeté dans la rue, une histoire racontée qui devient un sujet de rêverie ; des déménagements ; des querelles de petites gens avec les voisins, et bientôt la gêne ; la mort de l'oncle, trompé et ruiné ; à travers l'injustice d'une vie difficile, un grand besoin de tendresse ; un dévouement toujours rebuté, jusqu'au moment où exaspéré l'enfant rebelle s'enfuit sur un bateau, avide de liberté, d'aventure et de lumière.

L'autre type du roman d'analyse est l'histoire d'une passion : c'est l'une des formes traditionnelles de l'art français, et le sujet même de la tragédie classique. Tel est le livre tout craquant de chaleur et tout éperdu d'une frénésie profonde, relique de Joachim Gasquet : *Il y a une volupté dans la Douleur*. Entre les derniers ouvrages de cette sorte, il n'en est pas de plus net et de plus vigoureux que celui de M. Marcel Boulenger, *Marguerite*. Au temps où le roman, tout baigné de lyrisme et de rêverie, se passait d'action, M. Boulenger a l'un des premiers, réinventé un style d'épée et une fable dramatique. Et son art précis, fait de qualités si diverses, pareillement habile à dessiner des silhouettes, à deviner des caractères et à décrire des scènes, est enfermé dans un contour un peu étroit, par les exigences d'un goût impérieux.

Marguerite est l'histoire d'une jeune fille qui aima un officier juif, Gérard Ephraïm, fils d'un petit horloger de Besançon, mais intelligent et ambitieux, qui a dirigé pendant la guerre l'œuvre du *Message au front*, et qui a fait après la paix, l'œuvre du *Message au foyer*, laquelle tourne rapidement à la politique d'extrême gauche .

Marguerite Arnailli a donc aimé Gérard et, malgré les siens, qui veulent pour elle un autre mariage, elle l'a rejoint. Alors commence une lutte dramatique entre les Arnailli qui persécutent Gérard pour reprendre Marguerite, et Marguerite qui aime d'autant plus passionnément Gérard qu'il est plus combattu. Enfin, un dernier trait rend la lutte plus émouvante ; Marguerite n'est pas la fille d'Arnailli, mais d'Olivier Giroult, qu'une longue liaison attache à madame Arnailli. Et l'on voit les angoisses du père véritable, à qui il est interdit d'intervenir, qui le fait pourtant, qui provoque la mort de Gérard, et qui récolte la haine de son enfant.

***

Dans le goût du roman-portrait, madame Marcelle Tinayre a composé deux nouvelles, qu'elle a réunies sous ce titre : *Les lampes voilées*. L'art de madame Tinayre est si ordonné, qu'on reconnaît encore dans l'ouvrage fini les éléments qui l'ont formé. Essayons donc d'analyser la première des nouvelles, qui a reçu le nom de l'héroïne, Laurence de Préchateau.

Il semble bien que l'idée originelle soit la pitié pour les êtres qui ne remplissent pas leur destinée. Cette pitié anime toute l'œuvre de madame Tinayre. Augustin, dans *La Maison du péché*, est déjà une victime, détournée de son bonheur. Mais le sort ne condamne pas toujours aux bûchers prématurés. Il laisse survivre des malheureux, plus dénués que des ombres vaines, et à qui il a retiré leur raison d'exister. Ici, Laurence de Préchateau, jeune fille, orgueilleuse et passionnée, que des revers enferment dans une île, devant la côte de Rochefort, trompe son ennui en se dévouant à des enfants qu'elle n'aime pas. Et son cœur ardent est en elle comme une lampe voilée, qui ne répand pas sa lumière.

Une seconde idée, liée à la première, achève le récit. Madame Tinayre paraît penser que pour qu'un être accomplisse sa vie, il faut un concours difficile de circonstances, et une concordance de signes favorables. Faute de cette conjonction d'étoiles favorables, ce qui devait être n'est pas, et nous manquons notre destinée comme on manque un train. Cette erreur d'horaires est le ressort de l'une et l'autre nouvelle. Dans la seconde, M. Brisquet, par d'agréables détours, en vient à faire la confidence de sa jeunesse, où il a eu l'étrange aventure que voici : presque adolescent, comme il va rendre visite dans une maison où il doit rencontrer une jeune fille, il entend une voix délicieuse, et qui est tout l'appel de sa jeunesse amoureuse. Il entre, et cette voix est celle d'une femme de soixante ans. Par d'insensibles transitions, il en vient à regretter de n'avoir pas connu dans ses radieuses années celle qui chante ainsi. Il lui substitue le fantôme de ce qu'elle fut et il est amoureux de ce fantôme : amour mélancolique, déçu et jaloux : « La destinée qui l'avait créée à l'image de mon désir, s'était cruellement moquée de moi, en brouillant les heures sur l'horloge de nos vies. »

Dans l'autre nouvelle, celle dont Laurence de Préchateau est le sujet, le malentendu n'a pas cette grâce. Il est brutal comme un accident. Laurence, dans la solitude où elle se consume, rencontre Dominique Pellegrin, qui achève à la campagne une traduction de l'Enfer. Artiste et plus encore dilettante, riche de mille dons prodigués, poète, érudit, musicien, ouvre à Laurence le monde des arts. Et tout à coup il disparaît. Ce n'est que dans l'hiver de 1917, qu'il écrit tout à coup une longue lettre. Il est tout près. Sa permission est trop courte pour qu'il puisse venir chez Laurence ; il lui demande de venir à sa rencontre au bout de l'île, au fortin. Et celle lettre est en même temps l'aveu d'un long amour.

Pourquoi n'a-t-il pas dit plus tôt qu'il l'aimait? Il n'était pas libre. Une femme, qui lui a sacrifié sa vie, le retient à Fiesole. Et maintenant il est au milieu des combats, et son destin peut être borné à quelques heures. Que peut donc offrir et demander cet homme déjà mûr, en servitude et menacé? Il a bien vu que Laurence accomplissait sans joie son œuvre de dévouement. « Votre vie que j'ai admirée me

déconcerte, comme un paradoxe inutile, un exercice de mortification pratiqué par un ascète qui n'aurait jamais eu la foi. Tout ce que vous faites de plus méritoire contredit votre caractère et votre tempérament ; votre vertu ressemble à un verdict de mort prononcé par vous contre vous-même. » Ce que demande Dominique, c'est que Laurence lui explique ce paradoxe et lui fasse confidence de son âme : « Que votre cœur s'ouvre au mien, que votre pensée profonde se livre, comme se livre ici la mienne ! Un jour, un seul jour, et puis, à jamais, le souvenir de ce jour !... Une fois dans votre vie, vous aurez été vous-même, pour un amour qui n'aime en vous rien d'étranger. Je n'attends de vous que cela, ce don suprême et très pur. En échange, vous aurez tout ce qu'un homme peut donner de son âme. »

On ne se doit étonner de rien. Sinon, on trouverait cette demande de confidence, après quatre ans, comme fin et but unique de l'amour, à la fois un peu saugrenue, et un peu insuffisante. Eh! quoi, désirer si passionnément de connaître les ressorts d'une âme, et ne désirer que cela ! Enfin, l'auteur l'a voulu ainsi, inclinons-nous. C'est que la question que se pose Dominique est justement celle qui intéresse madame Tinayre. Comment Laurence peut-elle agir comme une sainte ? n'étant point une sainte ? Et madame Tinayre répond : Par orgueil. Il y a des âmes à qui l'orgueil sert de ciment et de contrainte. Il fait ces vertus sans amour, dont saint Paul a dit la vanité. « Le tempérament de Laurence l'éloignait de l'ascétisme auquel son étrange orgueil l'avait amenée. La beauté qui parle aux sens n'était pas moins puissante sur elle que la beauté des idées et des sentiments. Elle avait le goût du luxe, de la paresse, du libre caprice, de la domination amoureuse, des voluptés inconnues que sa chair appelait... Mais l'orgueil, qui était son vice essentiel, lui avait tenu lieu des vertus qu'elle n'avait pas. » Lutte de l'orgueil et de l'instinct : une fois de plus nous reconnaissons les souvenirs de *La Maison du Péché.*

La lettre de Dominique fait naître la tentation : une tentation logique et bien ordonnée, comme peut le décrire le vigoureux génie de madame Tinayre : nous reconnaissons premièrement le sursaut de l'orgueil, tyran menacé et qui dit non; puis l'intervention de la sensualité, que bride un suprême

effort de la volonté ; puis le désir de la tendresse : tout cela est clair comme un exercice de saint Ignace. Laurence lutte un jour et deux nuits contre elle-même, puis, au jour dit, elle va au Fortin. La volonté de vivre a triomphé de l'orgueil. Mais à ce moment, madame Tinayre fait tomber une neige épaisse ; la route du Fortin est interrompue. Laurence s'obstine, essaie de franchir deux lieues sous cette bourrasque. En vain, un passant la trouve à demi morte. Elle ne verra pas Dominique. Elle a définitivement manqué sa vie.

***

Du roman d'aventures, qui est de tous les genres le plus récemment revenu à la mode, je n'ai pas grand'chose à dire. Ce que j'en connais, du moins en France, est assez médiocre. *Les Abeilles mortes* de M. Lafage sont cependant un ouvrage délicieux. Et la combinaison du roman d'aventures et du roman d'analyse vient de nous donner un livre exquis, que les lecteurs de cette revue connaissent, et qui est *Suzanne et le Pacifique*, de M. Giraudoux.

Une jeune fille, Suzanne, élevée à Bellac, gagne le prix offert par le *Sidney Daily*, et qui donne droit au voyage d'Australie. Elle s'embarque ; le bateau fait naufrage dans le Pacifique, et voilà Suzanne seule dans une île déserte. Elle y passe cinq années, et elle est enfin sauvée par de jeunes yachtmen, américains et millionnaires, qui sont venus observer une éclipse. Le livre est l'histoire des impressions de Suzanne, racontées par elle-même.

Suzanne a tout à fait l'esprit que nous connaissons déjà à M. Giraudoux, et cette confusion, dans un seul écrivain, d'une jeune fille de Bellac et d'un diplomate délicat, est assez piquante. Le livre nous révèle assez clairement le mécanisme de cet esprit. Sa qualité première, si nous allons du simple au complexe, est une vue extrêmement aiguë et précise. Il me semble qu'une critique, pour procéder avec ordre, devrait toujours s'enquérir de ces opérations élémentaires et observer si l'auteur qu'il étudie voit juste. Chez M. Giraudoux, la précision de la vue est miraculeuse. Tout son livre est rempli de tableaux charmants. « Une guenon boiteuse me

suivait. Je me retournai vers elle soudain, et alors, au lieu de fuir, se roulant sur le dos, de trois pattes, la patte boiteuse écartée de cet honneur, elle me tendit son enfant. Il criait, mais ne résistait pas. Il me faisait des grimaces, mais il m'embrassait. Il me battait, mais il regardait déjà par-dessus mon épaule comme d'un rempart, et au premier geste berceur que je fis, dans un élan pour m'échapper, il s'endormit. »

Il n'est rien de plus achevé ; mais ce qui n'est guère moins étonnant, c'est le don d'associer immédiatement la sensation présente à une autre, et de lier ainsi les images. Tantôt c'est une comparaison : « Au bord de la terrasse, nous trouvions madame Blébé, toute poudrée, les bras nus fardés, étendue devant le soleil, et molle, et faible, comme un pain avant la fournée. » Tantôt c'est une allusion bien plus lointaine. Dans une des îles de son archipel de corail, Suzanne trouve une pièce italienne de dix centimes : aussitôt elle la glisse dans une fente du corail, pour que toute la mer se mette à jouer une marche ; mais il est probable que l'appareil ne fonctionne plus, car la mer persiste à se taire. Et chaque page du livre est pleine d'inventions de cette sorte, dont la fantaisie et parfois le sens profond sont un délice.

Nous voici en possession de deux éléments. Le troisième est un esprit décoratif, qui ordonne curieusement toutes ces couleurs si vivement perçues. Ce sens du décor, ce goût de l'ordre dans la composition ont permis à M. Giraudoux de mettre une beauté régulière dans le fouillis d'une île vierge.

Ce sont là, si je ne me trompe, les données principales. Imaginez maintenant qu'au lieu de s'exercer sur des sensations, ces dons d'un regard et d'un esprit ailés s'appliquent aux opérations les plus compliquées de la pensée. Des dessins symétriques, des observations précises et décevantes, des réflexions qui vont à l'extrême de la finesse, formeront une philosophie d'étincelles. Et ces bluettes et ces lueurs éclaireront tout à coup un paysage d'un instant.

A leur lumière le livre prend un sens ; mais ce sens n'apparaît que dans l'éclair d'une ligne, et quelquefois fort tard. L'archipel de Suzanne se compose de trois îles ; dans la première elle est vraiment seule, ayant pour seuls compagnons des oiseaux qui sont des parents bien éloignés de la race

humaine ; dans la seconde, elle retrouve avec des frères plus proches, les deux grands simulacres de la vie, l'amour représenté par des tatous, la mort figurée par une guenon agonisante ; enfin elle nage jusqu'à une troisième île, aussi nue que les deux autres sont luxuriantes, et elle a la surprise d'y trouver, rangé en cercle, un concile d'idoles polynésiennes. Vous pensez qu'il n'y a dans cette différence, qu'une de ces fantaisies décoratives, familières à l'auteur. Détrompez-vous : à la page 274, on voit Billy, l'un des jeunes astronomes américains, graver une inscription sur un rocher. « Cette île est l'île Suzanne où les démons de Polynésie — les terreurs, l'égoïsme — furent vaincus par une jeune fille de Bellac. » Les démons de Polynésie, ceci est pour l'île des dieux ; les terreurs, ceci est pour l'île des singes ; l'égoïsme, ceci est pour l'île des oiseaux. Voilà comment M. Giraudoux usa des symboles : d'une façon détournée, décorative et mystérieuse.

Une jeune fille de Bellac, dit l'inscription ; et ce n'est pas non plus sans raison. Mais Bellac vu du Pacifique, c'est à peu près la même chose que le Pacifique vu de Bellac. Et cette symétrie était encore pour plaire à l'auteur. D'un antipode à l'autre, les rêves s'échangent. Et les différences sont-elles si fortes? Quand elle était en France, Suzanne se servait déjà de presque tous les produits de son île. Seulement ils lui arrivaient en flacons, et c'étaient des pâtes dentrifices ou des crèmes. Déjà les arbres et les oiseaux l'avaient fait rêver, mais sur les pages d'un livre. Déjà, elle avait la peau nacrée, mais par métaphore : maintenant la poudre d'une nacre véritable l'embellit. Les singes lui jouent les fables de la Fontaine. Ces échanges, ces rêves transposés font une source presque infinie de vérités singulières. Et cette abondance est le dernier trait du livre. La fantaisie, en est inépuisable. Tant d'images papillotent un peu ; mais le plaisir qu'elles donnent est exquis.

HENRY BIDOU

LES ALLIÉS
ET LA HAUTE-SILÉSIE

Le Conseil Suprême qui s'est réuni le 8 août à Paris, et qui délibère encore au moment où cet article est écrit, peut se donner, s'il le veut, les sujets de méditations les plus variés. Mais en réalité il a un objet principal, il doit prendre une décision sur l'affaire silésienne. C'est d'après les résultats auxquels il aboutira sur ce sujet particulier qu'il sera jugé par l'opinion publique. Depuis deux ans qu'elle est en suspens, la question silésienne s'est beaucoup compliquée, et à mesure que le temps a passé, elle n'est pas devenue plus facile à résoudre. Mais elle est devenue de plus en plus importante dans l'esprit de l'Europe : elle ne divise pas seulement la Pologne et l'Allemagne ; mais elle est la cause d'un sérieux différend entre la France et l'Angleterre ; elle modifie, selon ce qu'elle devient, l'image de l'avenir. A la veille de la Conférence des Alliés, elle suffisait à faire dire que si les gouvernements n'arrivaient pas à un arrangement convenable, une crise diplomatique semblait inévitable.

C'est que le problème silésien est au fond d'ordre politique. On a beaucoup parlé de ses aspects économiques, industriels et financiers : ils existent et ils expliquent bien des mystères. Cependant ils ne sont pas tout. Il ne s'agit pas simplement de savoir sur quel territoire seront des mines, qui après tout ne

disparaîtront pas selon qu'elles seront allemandes ou polonaises. Il s'agit de savoir si l'Allemagne battue va reprendre à la Pologne une région longtemps asservie par le germanisme et libérée par la victoire des Alliés. Le Traité de Versaillles fait reposer en grande partie la paix européenne sur l'existence d'une Pologne indépendante, notre amie et alliée, située sur la frontière Est de l'Allemagne, et forteresse avancée de la civilisation occidentale. On pouvait jadis discuter peut-être cette conception : mais aujourd'hui elle est un fait; il est clair que la politique des Alliés, qui ont mission de veiller à l'exécution stricte du traité, est d'aider la Pologne à vivre, et d'éviter tout ce qui peut injustement limiter sa renaissance ou affaiblir sa force, indispensable à l'équilibre de l'Europe.

Dans le règlement qui suit le traité de paix, les affaires silésiennes ont ainsi un caractère spécial. Pour beaucoup d'autres questions, ce qui est en jeu ce sont des modalités, qui ne sont certes pas indifférentes, mais dont il ne faut pas exagérer l'importance. Tous les traités de paix, comme on l'a remarqué ici-même, rendent nécessaire après eux une liquidation, réclament des Congrès, obligent les vainqueurs à se réunir, à délibérer, à prendre des décisions. Ce genre de négociations peut durer plusieurs années ; il donne du travail aux chancelleries ; il agite aisément l'opinion des nations fatiguées par la guerre ; il sert de prétexte, dans l'intérieur de chaque pays, à des luttes de parti. Mais l'histoire qui voit les ensembles ne retient presque rien de ces périodes d'élaboration, et elle résume cent ans plus tard des années remplies par des différends, des tractations et des accords successifs en constatant que la paix fut longue à rétablir. Il a été par exemple nécessaire que pour amener l'Allemagne à s'exécuter nous prenions des sanctions : une première fois nous avons occupé Francfort; dans la suite, d'accord avec nos Alliés, nous avons occupé Dusseldorf et différents points de la rive droite du Rhin ; il viendra un jour où nous jugerons que le temps de ces sanctions est terminé ; il pourra ensuite advenir que nous soyons obligés d'en prendre d'autres. Rien de ces faits n'est indifférent et tous exigent une vigilance constante des gouvernements. Dans la forme ils peuvent varier ; l'essentiel, c'est que nous sommes sur le Rhin, c'est que nous disposons

de la force pour défendre nos droits, et cette question de fond, qui est consacrée par le traité, n'est pas en cause.

Dans l'affaire silésienne, ce qui était encore en suspens, c'est une question de fond, c'est la fixation de la frontière entre la Pologne et l'Allemagne. La discussion qui a précédé le Conseil Suprême et qui a fait apparaître l'opposition des thèses anglaises et françaises était d'ordre secondaire et nous n'y reviendrons pas. Elle n'avait de signification que parce que sous l'apparence d'un débat de méthode, elle exprimait une divergence plus profonde. La France jugeait nécessaire, d'après le rapport des commissaires interalliés, d'envoyer des renforts en Haute-Silésie pour maintenir l'ordre. Cette idée n'avait rien que de naturel et de raisonnable, après les incidents qui ont si gravement troublé la Haute-Silésie depuis deux mois. L'Angleterre a élevé très vivement des objections de procédure. A supposer même que ces objections fussent fondées et que l'envoi des renforts dût être présenté autrement, il n'y avait pas là matière à une controverse publique si l'Angleterre avait eu sur le tracé de la frontière silésienne les mêmes idées que nous. Mais elle ne les avait pas, et elle ne les a jamais eues. Les inconvénients de la controverse publique cependant, surveillée par l'Allemagne qui cherchait à en tirer quelque profit, ont paru si manifestes qu'à la veille de la réunion du Conseil Suprême, Angleterre, France et Italie ont fait une démarche collective à Berlin pour signifier que des renforts seraient envoyés en Haute-Silésie à travers l'Allemagne, si les événements rendaient cette mesure nécessaire. Au moment où les Alliés se sont réunis, ils ont jugé que la pire préface à leurs travaux serait de paraître en désaccord : ils ont senti qu'il fallait aborder le problème silésien avec le désir de sauvegarder les Alliances, et ils ont fait chacun de leur côté, et chacun à leur manière, des déclarations manifestant leur bonne volonté.

***

C'est dans ces conditions que s'est ouvert le Conseil Suprême. A l'heure où il a commencé ses travaux, il n'y avait d'autre chance d'accord entres Londres et Paris que la volonté commune d'éviter une crise. Mais sur les possibilités

de cet accord, aucune lumière. Ce n'est pas d'hier que l'Angleterre s'est montrée obstinée sur ce sujet. Lors de la discussion du traité de paix, en 1919, la Haute-Silésie devait être attribuée à la Pologne, et finalement c'est le plébiscite qui a été décidé. Pourquoi? Dans une conférence faite à l'Association France-Pologne, M. Noulens, ancien ambassadeur et sénateur, s'est exprimé ainsi : « La volonté hésitante des membres du Conseil Suprême fut entraînée par les récriminations de l'Allemagne, et les démarches intéressées des financiers cosmopolites qui avaient associé leurs capitaux à ceux de nos ennemis. » Le Conseil Suprême de 1919, en s'inspirant de l'histoire, de l'ethnographie, de la répartition rationnelle des richesses économiques pouvait en effet donner la Haute-Silésie à la Pologne : sur les instances de M. Lloyd George il ne l'a pas fait. Vint ensuite le plébiscite : il était très délicat dans un pays où les conditions de la vie ne sont pas demeurées normales pour tous les habitants, où les populations autochtones ont été systématiquement opprimées, contraintes à l'expatriation pendant des siècles, où le germanisme s'est employé à dénaturaliser la race par des mesures contraires au droit des gens, et il a été compliqué encore par le vote des émigrés. Il a eu lieu au mois de mai, mais loin d'apaiser les esprits, il a opposé violemment les deux éléments de la population silésienne, excités encore par les intrigues et les provocations des Allemands. On connaît les événements : les populations polonaises, émues de voir la libération promise en 1918 devenir incertaine ont eu le tort de prendre les armes; les Allemands en ont profité et avec la complicité générale des agents du Reich, les organisations militaires et nationalistes ont envahi la Haute-Silésie. Il a fallu l'intervention énergique des Alliés pour éviter les pires complications, amener les troupes allemandes à se retirer, et rétablir l'ordre.

Dès le résultat du plébiscite, la France a pris sur le fond de la question une position parfaitement raisonnable. Elle a demandé que conformément au traité le partage des territoires contesté ait lieu en tenant compte du vœu des habitants, de la situation géographique et économique des localités. Elle n'a cessé de s'appuyer sur un texte qui est très clair. Puisque aucune solution tout à fait satisfaisante n'était possible,

elle a adopté celle qui lui paraissait la moins mauvaise. Les hauts commissaires alliés n'étant pas arrivés à se mettre d'accord, c'était aux gouvernements de s'entendre. Si nous avions eu à prendre une décision seuls, nous aurions proclamé sans hésiter que le bassin industriel devait être donné à la Pologne. Mais si nous ne pouvions pas le faire, nous ne permettions du moins pas que ce bassin soit attribué à l'Allemagne. On est bien obligé de constater que dans cette affaire l'attitude de l'Angleterre a eu quelque chose d'incompréhensible. Est-elle délibérément fermée à nos arguments? Est-elle prisonnière de promesses imprudentes faites par son ambassadeur à Berlin, lord Abernon, qui s'est toujours montré si favorable à l'Allemagne? Est-elle liée par l'étrange correspondance échangée entre M. Lloyd George et M. Stresemann, correspondance publiée par les journaux allemands et anglais, et d'où il résulte qu'au moment de l'ultimatum, M. Lloyd George avait laissé entendre à l'Allemagne qu'il défendrait sa thèse dans l'affaire silésiennne? Toujours est-il que cette affaire mal engagée dès le début, compliquée par les querelles diplomatiques, est arrivée au point où il faut se résigner à une solution transactionnelle comme celle qu'a proposée le comte Sforza. Il est impossible à la France d'aller plus loin dans le sens des concessions ; il est difficile à l'Angleterre de préférer une crise grave à cette transaction. Cette fois, il ne s'agit plus de préférences sur des modalités ; il s'agit de l'avenir de la paix.

On a dit un peu vite que l'existence du cabinet Wirth dépendait de la question de la Haute-Silésie. Le cabinet Wirth a fourni quelques témoignages de bonne volonté qu'on ne songe pas à nier, et si l'Allemagne est sincèrement résolue à se modifier et à entrer dans la voie démocratique, elle a intérêt à le garder. Mais l'Europe ne saurait subordonner sa politique à l'existence du cabinet Wirth. Il est significatif que cet argument de politique germanique soit développé avec tant de logique par des journaux allemands qui n'ont pas tous une égale complaisance pour le cabinet qui est au pouvoir. On peut souhaiter que l'équipe actuelle reste à la tête des affaires allemandes; on ne peut assurer qu'elle y restera, quand on voit combien elle est attaquée, et combien elle a encore peu d'indépendance vis-à-vis des partis qui sont à sa droite. La

politique allemande ne trouvera pas son équilibre tout de suite ; on peut imaginer sans invraisemblance des fluctuations, des incidents, même des coups de force. L'Allemagne n'a pas choisi sa voie, et rien ne prouve qu'elle la choisisse vite. Si les Alliés peuvent lui montrer par leur attitude où est son intérêt, ils n'ont aucune raison de faire dépendre leur politique de ce problème intérieur allemand, si important qu'il soit. Et d'ailleurs, il n'est nullement certain que la question de Haute-Silésie ait une si grande importance pour le cabinet Wirth. Les Allemands qui pensent savent qu'une partie de la Haute-Silésie est irrémédiablement perdue : ce n'est pas de subtiles manœuvres de politique intérieure qui la leur rendront. Les destinées du Cabinet Wirth dépendent au moins autant, sinon plus, des projets d'impôts que de l'affaire silésienne.

***

Il est d'autant plus difficile de comprendre la thèse britannique que les Alliés n'ont aucune raison de donner la Haute-Silésie à l'Allemagne. On a invoqué la situation économique. Mais quand l'on examine, on est amené à une conclusion favorable à la Pologne. Sur 43 millions de tonnes de houille produites avant la guerre par la Haute-Silésie, 12 millions allaient à l'Allemagne : la houille fournie par la Haute-Silésie à l'Allemagne ne représente pas la quatorzième partie de la consommation de l'Allemagne, tandis que la moitié environ de la houille dont la Pologne a besoin lui vient de la Haute-Silésie (8 à 9 millions de tonnes sur près de 20 millions). Et il faut ajouter que le traité de paix a prévu que pendant quinze ans la Haute-Silésie attribuée à la Pologne fournirait à l'Allemagne les mêmes quantités de charbon qu'avant la guerre.

En ce qui concerne les industries métallurgiques (37 hauts fourneaux pour le fer, 15 pour le zinc, 2 pour le plomb), la Haute-Silésie se trouvait fort gênée à cause du manque de matières premières. Nous avons là-dessus l'aveu des Allemands eux-mêmes. Au cours de la guerre, des mémoires secrets avaient été rédigés où les hautes personnalités de l'industrie silésienne demandaient que la Pologne ne fût pas rendue

indépendante et que la Pologne russe fût rattachée à l'Empire allemand. Les raisons qui étaient données sont bien curieuses à lire aujourd'hui. Les Allemands faisaient valoir qu'ils avaient besoin de fer et de bois, ils demandaient l'annexion à la Silésie des districts polonais de Sosnowice et des mines de Dombrowa, du district de Tarnovitz; ils démontraient que la Haute-Silésie avaient besoin de la Pologne, que son avenir était de ce côté, et qu'il fallait supprimer toute barrière douanière entre la Silésie et la Pologne. Or l'argument se retourne contre les Allemands : les raisons pour lesquelles ils prétendaient annexer la Pologne à la Silésie, montrent aujourd'hui la nécessité de rattacher la Silésie à la Pologne. En réalité les mines de fer de Haute-Silésie ne sont pas très riches ; l'industrie silésienne a besoin du fer venu d'Espagne, de Suède, ou de centres allemands. Séparée de Berlin par 500 kilomètres, de Hambourg par 700, alors qu'elle n'est qu'à 260 de Varsovie, et qu'elle n'est pas loin de Dantzig ou même de Trieste, la Haute-Silésie, qui a représenté jadis près d'un sixième de la métallurgie allemande n'en représente pas plus d'un quinzième aujourd'hui, et par sa situation géographique, c'est du côté de la Pologne que sont ses débouchés, non du côté de l'Allemagne. Si l'on se reporte aux statistiques d'exportation allemandes d'avant-guerre, on voit que la Haute-Silésie figure pour 6 p. 100 de l'ensemble des exportations allemandes. Quand l'Allemagne dit qu'elle ne peut pas vivre sans la Haute-Silésie, quand elle prétend qu'elle sera, sans la Haute-Silésie, diminuée dans sa capacité de paiement, nous pouvons répondre, nous pouvons prouver que son argumentation ne vaut rien. Enfin lorsque l'Allemagne, avec autant d'orgueil que de sans-gêne, assure qu'elle seule est capable d'organiser le travail, d'exploiter et de développer la Silésie, les Polonais ont d'avance établi l'inanité de cette thèse, en se montrant capables eux aussi d'organiser, et d'exploiter, aidés par des capitaux et des ingénieurs des pays amis, à Sosnowice comme à Dombrowa, des industries prospères [1].

1. Voir à ce sujet, sur la question économique de la Haute-Silésie, une remarquable étude de M. G. Bienaimé dans les *Archives de la Grande Guerre* (n° 24).

***

Mais l'Allemagne, pour tenir si fort à la Haute-Silésie, a, au delà de ces prétextes, des raisons qu'elle n'avoue pas et qui n'en sont pas moins connues. Ce sont des raisons d'ordre politique. La Haute-Silésie représente une conquête longuement, âprement poursuivie par le germanisme et il veut la garder. On a beaucoup dit que la Haute-Silésie était un arsenal de guerre ; on a même assuré que sans la Haute-Silésie l'Allemagne ne pourrait songer à d'autres entreprises belliqueuses. Et cette considération a une importance qui n'échappe à personne. Il ne faut pas cependant y voir l'argument déterminant des Allemands. La Haute-Silésie a joué un rôle particulièrement important dans la dernière guerre : elle n'aurait peut-être pas le même dans d'autres circonstances. Avec du temps, l'Allemagne peut créer ailleurs un arsenal équivalent. Et d'ailleurs tout est inconnu des conditions d'une guerre future. Qui peut même affirmer qu'une autre guerre serait, comme celle qui a bouleversé le monde pendant quatre ans, une guerre d'artillerie? Ce que l'on sait de l'Allemagne, la montre beaucoup plus appliquée à la recherche d'inventions nouvelles qu'à la reconstitution de ses moyens anciens. Les discours prononcés par les chefs nationalistes ne doivent pas être considérés comme représentant la pensée intime de l'Allemagne. Il n'est pas sûr que dans l'esprit des hommes qui comptent le plus il s'agisse d'entreprendre une guerre revanche avec les procédés connus, et dans des conditions où les Alliés gardent pour longtemps une incontestable supériorité. Il est bien plus probable que les chefs qui songent à l'avenir attendent de découvertes nouvelles les possibilités et les chances. Dans la civilisation matérielle, c'est l'invention qui change toutes les conditions de l'action, et l'humanité qui exerce son empire sur l'univers est à son tour l'esclave de son propre génie. Le monde se transforme d'autant plus vite que les sciences se développent davantage : les formes de la guerre changent aussi, et la valeur d'un arsenal est lui aussi en fonction des nouveautés qui peuvent surgir. A ce titre l'importance exceptionnelle de la Haute-Silésie, certaine aujourd'hui, et suffisante certes pour que nous ne voulions pas la laisser à l'Alle-

magne est une réalité, mais n'est pas l'unique raison qui détermine les aspirations germaniques.

Il y en a une autre qui compte dans cette Allemagne encore si peu démocratique et si soumise à ses anciens dirigeants : c'est que la Silésie intéresse les grands propriétaires, et qu'une Pologne soumise et faible est favorable à l'emploi d'une main-d'œuvre dont on abuse : les salaires des Hauts-Silésiens sont inférieurs de 20 à 25 p. 100 aux salaires des ouvriers mineurs westphaliens. Un géographe allemand, Partsch, faisait en 1911 une description bien curieuse de cette région. « Population comme en Irlande, écrivait-il, vivant dans des masures sans caves, sans lumière, sans air, avec le minimum de pain nécessaire, exposée à des maladies, population réduite à une sorte d'esclavage, tenanciers qui s'épuisent à payer le fermage et à faire le service des grands domaines. » Et d'après le même auteur allemand, 26 p. 100 de la contrée appartiennent en tout à sept propriétaires : 83 000 hectares à l'État, 41 000 au duc d'Ujest, près Kosel ; 33 000 au duc de Ratibor ; 26 000 au prince de Stollberg-Wernigelfingen ; 21 000 au prince de Donnersmarck; 39 000 au prince de Pless. La Haute-Silésie est dominée par une démocratie industrielle jointe à une aristocratie foncière, et la Pologne s'est trouvée par tous les moyens asservie à la Prusse ; elle représente une des terres où le germanisme a mis en œuvre tous ses procédés les plus violents. La population malgré tous les efforts a gardé une conscience nationale, qui avant la guerre était bien obligée de se contenter de protester en envoyant ses députés au Reichstag : mais elle a conçu en 1918 la grande espérance de sa libération.

L'histoire enfin nous montre, en dehors de ces raisons matérielles, la tendance obstinée de la Prusse à travers les âges : pour dominer, il lui fallait conquérir d'un côté le Rhin et de l'autre l'Oder. C'est afin d'éloigner sa frontière de la capitale, que Frédéric II s'installa sur la ligne de la Wartha, puis il se porta sur celle de l'Oder pour tenir la Pologne à sa merci en la prenant à revers; par le partage de la Pologne il régla à sa façon les conditions politiques de l'Europe centrale. Malgré la germanisation à outrance, la Pologne après la victoire a retrouvé sa vie et son indépendance, et dans la

Haute-Silésie (régence d'Opole-Oppeln) les grandes masses de la population sont restées fidèles à la nationalité polonaise. C'est pour l'Allemagne un signe de défaite irrécusable que de perdre toute sa conquête, et là est la raison principale de l'effort qu'elle fait pour diviser les Alliés et garder tout ce qu'elle pourra de la Haute-Silésie. Dans un exposé très remarquable que faisait il y a quelque temps M. Émile Bourgeois, professeur à la Sorbonne, sur la question des populations en Haute-Silésie, l'orateur évoquait l'image de ce « coin des Trois Empereurs » enfoncé depuis plus d'un siècle dans la chair polonaise, ce coin formé de Myslowicz silésienne et prussienne, de Modrejow polonais et russe, de Shipna, propriété des seigneurs autrichiens. En 1918, un seul des trois maîtres d'hier a laissé à son peuple le soin de tenir fortement : fera-t-il encore la loi à l'Europe? Les Autrichiens et les Russes sont éloignés désormais de la terre silésienne. Les Allemands pourront-ils y rester? Ce serait contraire au droit, au nom duquel s'est faite la guerre et s'est conclue la paix. Ce serait contraire à la plus élémentaire prudence politique. Afin d'établir la sûreté et l'équilibre dans l'Europe centrale, concluait M. E. Bourgeois, il ne faut pas perdre de vue cette route de l'Oder, cette forteresse appuyée sur un nœud de chemins de fer, dont la Prusse va continuer à disposer pour menacer et pour couper du Nord au Sud, le contact de l'antique civilisation occidentale et méditerranéenne avec les pays de la Vistule, qui s'en sont toujours réclamés et qui l'ont défendu aux heures critiques.

Pour arriver à une solution équitable de ce grand problème, la France a fait tous ses efforts, mais elle n'avait trouvé d'autre aide avant le Conseil Suprême que celui de l'Italie qui avait paru tentée par le rôle d'arbitre : les États-Unis se sont désintéressés de la question, et l'Angleterre avait agi de telle sorte qu'elle a paru appuyer l'Allemagne. Au moment où le Conseil Suprême s'est réuni, la Grande-Bretagne à qui est échue la fortune d'exercer une action prépondérante en cette affaire, a dû prendre conscience de la grande responsabilité qui lui incombait et de l'avenir qu'elle déterminait. La France, elle, faisait tout son devoir en préparant de son mieux une solution, en la défendant jusqu'au bout, et

en refusant, de souscrire à une décision qui, si elle ne tenait pas compte de la Pologne, serait à la fois injuste et impolitique.

La justice veut que les territoires litigieux soient répartis suivant le nombre des voix obtenues le 20 mars par la Pologne et par l'Allemagne. L'intérêt politique général veut que les Polonais ne se sentent pas victimes d'une iniquité et que l'Allemagne ne remette pas la main sur un territoire dont la conquête a jadis exalté son chauvinisme. La victoire et la paix ont eu pour objet de détruire la puissance militaire de l'Allemagne, de mettre fin à la domination germanique, de constituer une Pologne forte dans ses limites ethnographiques. Le Conseil Suprême qui délibère encore au moment où ces lignes sont écrites, ne peut oublier ces principes essentiels, qui répondent à des engagements solennels; le règlement équitable de l'affaire silésienne, promis par les traités, est nécessaire à l'avenir de la paix.

X. X. X.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, *85bis, Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe)*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1921

		Pages.
LYAUTEY	Lettres du Tonkin et de Madagascar	5
MARCELLE TINAYRE	Valentine	28
MAURICE BOMPARD	L'entrée en guerre de la Turquie. — I.	61
A. LE CHATELIER	Pour nos Livres	86
PRINCE DE CONDÉ	Journal d'émigration. — II.	104
J. DESSAINT	Le Centenaire de Joseph de Maistre	139
LOUIS CHADOURNE	Terre de Chanaan! — IV.	153
JOSEPH VASSAL	Dans les Pays rhénans	178
PAUL ALFASSA	L'exposition Fragonard	190
LOUIS LALOY	La Musique	201
X. X. X.	Les Alliés et l'Orient	215

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1921

ANATOLE FRANCE	La Vie en fleur. — II.	225
GÉNÉRAL BUAT	L'État-Major	248
MAURICE BOMPARD	L'entrée en guerre de la Turquie. — II.	261
VICTOR CYRIL	L'Amour avait raison. — I.	289
A. AULARD	Bonaparte républicain	329
LOUIS CHADOURNE	Terre de Chanaan! (*fin*)	343
COMMANDANT FOURNIER	Opinions bolcheviques	371
G. LECHARTIER	Les Américains et le Sport	398
ÉMILE BOREL	D'Henri Poincaré à Einstein	415
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	428
X. X. X.	Les Alliés et la Politique allemande	440

LIVRAISON DU 1er AOUT 1921

		Pages.
H. BERLIOZ	Lettres sur « les Troyens »	449
BERTHE-GEORGES GAULIS	Dix jours à Angora	474
E. HALPERINE-KAMINSKY	Tolstoïsme et Bolchevisme	492
J.-L. VAUDOYER	L'Empereur des forçats	512
VICTOR CYRIL	L'Amour avait raison. — II	530
PRINCE DE CONDÉ	Journal d'émigration (*fin*)	581
H. ROSNOBLET	Contes de la Brie	622
MAX LETANNOIS	L'Opinion en Rhénanie	643
LOUIS LALOY	La Musique	656
X. X. X.	Les États-Unis et la Paix	666

LIVRAISON DU 15 AOUT 1921

ANDRÉ BEAUNIER	Suzanne et le Plaisir. — I	673
GABRIEL BOUNOURE	La 22e Division au Chemin des Dames. — I	719
H. BERLIOZ	Lettres sur « les Troyens ». — II	749
BRADA	Madame Chrestienne de France, princesse de Piémont	771
VICTOR CYRIL	L'Amour avait raison (*fin*)	806
JOSEPH AYNARD	Un Critique anglais de Verlaine	854
DOCTEUR PAUL DUHEM	Le Danger des Rayons X	864
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	872
X. X. X.	Les Alliés et la Haute-Silésie	884

CHEMIN DE FER DU NORD

Services entre Paris, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et la Pologne

PARIS-NORD A LONDRES

Via Calais-Douvres, Boulogne-Douvres et Boulogne-Folkestone

VOIE LA PLUS RAPIDE

TRAJET EN 7 HEURES

Traversée maritime la plus courte. Quatre services quotidiens dans chaque sens

S'ADRESSER : GARE DU NORD, A PARIS, 18, RUE DE DUNKERQUE

PARIS-NORD A BRUXELLES : 5 express journaliers dans chaque sens. Trajet en 4 h. 40
PARIS-NORD A AMSTERDAM : 2 express journaliers dans chaque sens. Trajet en 11 h.
PARIS-NORD A COLOGNE : 3 express journaliers dans chaque sens. Trajet en 11 h. 30.
PARIS-NORD A BERLIN : 3 express journaliers dans chaque sens. Trajet en 22 h. 40.
PARIS-NORD A VARSOVIE : 1 express journalier dans chaque sens. Trajet en 41 h.

Les Forêts de Chantilly et de Compiègne en auto-mails

Deux circuits au départ de Chantilly | **Deux circuits au départ de Compiègne**

Tous les jeudis et dimanches, le Chemin de fer du Nord organise deux circuits automobiles dans chacune des forêts de Chantilly et de Compiègne.

CIRCUITS AU DÉPART DE CHANTILLY :

Circuit A (en matinée et en soirée) : Chantilly, Senlis, Etangs de Commelle, Chantilly.

Circuit B : Chantilly, Etangs de Commelle, Mortefontaine, Ermenonville, Chaalis, Senlis, Chantilly.

CIRCUITS AU DÉPART DE COMPIÈGNE :

Circuit C (en matinée et en soirée) : Compiègne, Saint-Jean-aux-Bois, Pierrefonds, Vieux-Moulin, Rethondes (emplacement où fut signé l'armistice), Compiègne.

Circuit D : Compiègne, Saint-Jean-aux-Bois, Pierrefonds, Vieux-Moulin, Rethondes (emplacement où fut signé l'armistice), Tracy-le-Mont, Tracy-le-Val, Carlepont, Pont-l'Evêque Noyon et sa cathédrale.

Prix des circuits au départ de Paris *(Trajets en chemin de fer et en auto-mail compris)*

	1re classe	2e classe	3e classe
Circuit A.	27 fr. 45	23 fr. 35	20 fr. »
Circuit B.	36 65	32 55	29 20
Circuit C.	44 85	36 95	30 15
Circuit D.	68 90	59 30	51 30

Les billets doivent être pris à l'avance. — Ils sont délivrés à la gare du Nord (salle des pas-perdus de la gare de Ceinture), 3, rue des Italiens, 11, rue Scribe, 16, place Vendôme, et dans les principales agences de voyages. — Consulter la notice spéciale.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

RELATIONS FRANCO-ANGLAISES

Le trajet le plus confortable et le plus économique

La tension du change entre l'Angleterre et la France a fait augmenter, depuis 1914, dans des proportions si considérables le prix des voyages entre Paris et Londres que le voyageur doit, plus que jamais, se soucier de choisir, parmi les divers itinéraires reliant les deux capitales, la voie la plus économique.

C'est ce qui explique la faveur avec laquelle le public a vu rétablir, à partir du 22 mars, les deux services rapides quotidiens de jour et de nuit Paris-Londres et *vice versa via* Dieppe et Newhaven.

Cette voie, de beaucoup la plus courte entre Paris et Londres, offre, concurremment avec la voie du Havre et Southampton, l'appréciable avantage sur toutes les autres lignes d'une différence de prix allant de 14 fr. 50 à 30 fr. 85 par billet simple et de 27 fr. 25 à 64 fr. 10 par billet d'aller et retour.

A cette économie sérieuse vient s'ajouter le bénéfice du confort dans les trains français et anglais (voitures à couloir, wagon-restaurant, couchettes, voitures Pullmann, etc...) et sur les luxueux et puissants paquebots à turbines (couchettes réservées, cabines particulières, postes de T. S. F. ouverts à la correspondance privée, etc...) et de la rapidité (service de Paris-Londres en 8 heures 25 dont 2 heures 45 seulement de traversée).

Aussi la ligne Paris-Londres *via* Dieppe-Newhaven, avec ses départs journaliers (dimanches et fêtes compris) de Paris-Saint-Lazare à 10 heures et 21 heures et de Londres-Victoria à 10 heures et 20 h. 20 est-elle de plus en plus appréciée et utilisée.

L'ARGUS de la PRESSE
"VOIT TOUT"
Fondé en 1879
LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX
37, Rue Bergère, PARIS (IXe)
Lit et dépouille par jour
20.000 Journaux ou Revues du Monde entier
Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE
Edite : L'Argus de l'Officiel
contenant tous les votes des Hommes politiques
L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

L'HUMANITÉ EN FOLIE
GROSCLAUDE
LA MACHINE RONDE A PERDU LA BOULE
1 volume..... 6 francs
LA RENAISSANCE DU LIVRE - PARIS
LU PAR UN MONDE FOU

CHEMINS DE FER DE L'EST

EXPOSITION DE L'ART FRANÇAIS DANS LES PROVINCES DU RHIN A WIESBADEN

En présence du succès obtenu par l'Exposition de l'Art Français à Wiesbaden, la clôture de cette Exposition qui avait été fixée primitivement au 31 août est reportée au 30 septembre prochain.

Il est rappelé à cette occasion que les gares de Paris-Est et de Paris-Nord délivrent à première demande des billets circulaires à prix réduits valables 30 jours, comportant des itinéraires variés et permettant de visiter les provinces reconquises, Wiesbaden, les bords du Rhin et la Belgique.

Ces billets concèdent aux voyageurs la faculté de s'arrêter à toutes les stations du parcours sans formalités. Ils sont valables pour effectuer le trajet par bateau sur le Rhin entre Mayence et Coblence moyennant paiement d'un supplément.

GRANDE LIBRAIRIE RUSSE ET FRANÇAISE
Éditions J. POVOLOZKY & Cie Librairie
PARIS-VIe — 13, RUE BONAPARTE, 13 — PARIS-VIe
Tél GOBE INS, 53-62

VIENT DE PARAITRE :

L'INCONNU sur les Villes

ROMAN DES FOULES MODERNES
par MARCELLO FABRI

Un volume in-8 écu. Prix. . . . . 6 fr.50, *franco* 6 fr 75

UN ROMAN SANS PERSONNAGES

Qui ne se passe ni à Paris
Ni à Berlin
Ni à Rome
Ni à Moscou

Mais qui se passe en réalité dans toutes les capitales de l'Europe

« Un livre d'une inspiration puissante ». Ainsi le salua Victor MARGUERITTE. *(Le Peuple)*

Tout le monde lit « LA REVUE DE L'ÉPOQUE »
MARCELLO FABRI, Directeur
Le Numéro : France, 3 fr. ; Étranger, 3 fr. 25. — Abonnement : France, 25 fr. Étranger, 28 fr.

SIGNES DOUBLES

Poèmes sur 3 plans, par NICOLAS BEAUDUIN
300 ex. sur pur fil Lafuma. . . . . 12 fr.

Sous presse

ANDRÉ LHOTE

par ALEXANDRE MERCEREAU (monographie)
20 reproductions en noir et en couleurs ; 75 ex. in-folio raisin sur pur fil Lafuma . . . 125 fr.
425 ex. sur beau papier vergé antique. . . . . 25 fr.

LA CONQUE MIRACULEUSE

par ALEXANDRE MERCEREAU
Conte légendaire, orné de 22 compositions d'ALBERT GLEIZES, gravées sur bois par P. E. GALLIEN.
Luxe, 250 fr.; ex. ordinaire, 150 fr.

Librairie de France, F. SANT'ANDRÉA, L. MARCEROU et Cie
99, Boulevard Raspail. — PARIS-VIe

Souscription ouverte du 15 Août au 15 Septembre

Édition du Centenaire

Texte définitif de la Bibliothèque Charpentier : Eugène Fasquelle, éditeur

ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT

ILLUSTRÉES de plus de 125 dessins, aquarelles et bois de

Ant. Bourdelle, A. Dunoyer de Segonzac, G. Dufrénoy, Pierre Girieud, Pierre Laprade, Alfred Lombard, Bernard Naudin, A. Ouvré, X. Roussel, Félix Vallotton. — Bandeaux, culs de lampes, lettrines gravées par A. OUVRE

imprimé par la Sainte Cathérine Press

12 beaux volumes in-4° couronne (20×25) sous couverture rempliée

POUR LES PREMIERS SOUSCRIPTEURS
UN PRIX INITIAL EXTRÊMEMENT RÉDUIT

(A) SOUSCRIPTION
à l'édition sur papier d'Alfa

(1) **264** fr. payables 30 fr. par mois, le 1er versement à la souscription, soit 22 fr. le volume.

(2) **240** fr payables en un versement unique à la souscription, soit 20 fr. le volume.

AU 15 SEPTEMBRE
Le prix de souscription sera porté à 300 francs.

(B) SOUSCRIPTION
à l'édition sur papier pur fil de Voiron
850 exemplaires numérotés

de 13 à 862 { *Chaque souscripteur assuré de recevoir le même numéro.*

(1) **360** fr. payables 60 fr. à la souscription et le solde 50 fr. par mois.
(2) **320** fr. payables en un versement unique à la souscription.
— *Toutes taxes comprises* —
La souscription sera close le 15 septembre
Les exemplaires non souscrits seront portés à 480 fr.

SPÉCIMEN DE L'IMPRESSION, DU PAPIER, DE L'ILLUSTRATION, FRANCO SUR DEMANDE

MADAME BOVARY, illustré, par Pierre LAPRADE, paraîtra courant Novembre, etc., etc.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Le soussigné déclare souscrire aux **Œuvres complètes illustrées de Gustave FLAUBERT** *en 12 volumes brochés au prix à forfait de :*

A — Édition sur Alfa
- **264** *fr. que je paierai à raison de 30 fr. par mois. J'effectue ce jour mon premier versement.*
- **240** *fr. au comptant, que je vous remets ce jour.*

B — Édition sur pur fil
- **360** *fr. que je paierai à raison de 50 fr. par mois. Mon premier versement que j'effectue ce jour étant de 60 fr.*
- **320** *fr. au comptant que je vous remets inclus.*

Je recevrai les volumes franco au fur et à mesure de leur parution.
(Biffer les modes non choisis)

Nom, prénoms : .....

Adresse : .....

SIGNATURE,

LIBRAIRIE PLON

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

LES AMANTS D'ANNECY

Anne d'Este et Jacques de Nemours

Un beau volume in-8° avec six portraits et, en frontispice, la reproduction d'un dessin d'André Jacques, représentant le château des ducs de Nemours, à Annecy. Tirage numéroté limité à 550 exemplaires. Prix (taxe comprise) . . . . . 44 fr.

MAURICE BARRÈS
de l'Académie Française

DU SANG, DE LA VOLUPTÉ, DE LA MORT

Un volume in-16 (Edition ordinaire). . . . . 7 fr.

JÉROME & JEAN THARAUD

QUAND ISRAËL EST ROI

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

ERNEST DAUDET

SOUVENIRS DE MON TEMPS

Débuts d'un homme de lettres (1857-1875)

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

LOUIS GILLET
Conservateur du Musée Jacquemart-André, à Chantilly

UN GRAND MAITRE DU XVIIIe SIÈCLE

WATTEAU

Un volume in-16 sur papier pur fil, avec la reproduction d'un dessin original du maître. 10 fr.

JOSEPH DE PESQUIDOUX

CHEZ NOUS

Travaux et jeux rustiques

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

LES PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI

Nouvelle collection d'études économiques et politiques dirigée par M. Alfred de TARDE

ALBERT CLAVEILLE
Ancien Ministre

NOS PORTS

Un volume in-16 . . . . . 6 fr.

Déjà parus :

A. TOULEMON. — LA RÉPARATION DES DOMMAGES DE GUERRE . . . . . 5 fr.
B. A. R. — L'ARMÉE NOUVELLE ET LE SERVICE D'UN AN . . . . . 5 fr.
TRUSTÉR. — LE BILAN DE LA GUERRE. . . . . 5 fr.
SYLVAIN BRIOLLAY — L'IRLANDE INSURGÉE . . . . . 4 fr.

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

VIENT DE PARAITRE *5e Mille*

ANDRÉ CORTHIS

LE PARDON PRÉMATURÉ

Roman

Ce roman d'André CORTHIS (lauréat en 1920 du " Grand Prix du Roman ") évoque, en une intrigue neuve, l'Espagne passionnée et poétique si familière à l'auteur.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. Prix ..... **6 fr. 75**

PUBLICATIONS RÉCENTES :

Marcelle VIOUX..... **Une Enlisée** (13e mille)
Edmond GOJON ..... **Le Jardin des Dieux** (5e mille).
Prix Vie Heureuse 1920.
Edmond ROSTAND ..... **La Dernière Nuit de Don Juan** (30e mille).
Raoul PONCHON..... **La Muse au Cabaret** (15e mille).
Couronné par l'Académie française.
Jules PERRIN..... **Le Mariage d'Abélard** (4e mille).
Nicolas SÉGUR..... **Une Ile d'Amour** (5e mille).
Marise QUERLIN ..... **Lui et Lui** (4e mille).
Maurice MAETERLINCK. **Le Grand Secret** (15e mille).
Marcel BATILLIAT..... **La Loi d'Amour** (4e mille).
Félicien CHAMPSAUR.... **L'Orage** (6e mille).

Chaque ouvrage. . . . . 6 fr. 75

Envoi FRANCO contre mandat

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

Viennent de paraître :

RENÉ BOYLESVE
de l'Académie française

ÉLISE

Roman

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

JOHN GALSWORTHY

LA FLEUR SOMBRE

Roman

Traduit de l'anglais par M. de Coppet

Un volume in-18 — Prix. . . . . 6 fr. 75

COMTE DE FELS

ESSAI DE POLITIQUE EXPÉRIMENTALE

Un volume in-8°. — Prix . . . . . 12 fr.

Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris. — 563-21

LIVRES NOUVEAUX

LA FLEUR SOMBRE

par **John Galsworthy**.

Printemps, *Eté*, *Automne*, les trois parties de ce livre, marquent les étapes de la vie d'un sculpteur anglais : Mark Lennan. Tel qu'il nous apparaît dès les premières pages, enfant presque encore, spontané, sensible et intelligent, attirant par son charme physique et sa délicatesse, tel il demeurera pour nous, comme pour tous ceux qui l'approchent, aux divers stades de son existence. Et c'est d'abord l'éveil de l'adolescent à l'amour et c'est aussi pour celle qui l'aime et qui est plus âgée que lui l'atroce blessure de l'impossible « définitif ». La grâce de cet épisode délicatement traité est comme effacée par la magnifique envolée du second : l'*Eté*. La fleur sombre, la Passion, s'épanouit dans toute sa beauté sauvage. Mais l'idéal visage d'Olive Cramier, le véritable, le seul amour de Mark, disparaît dans le sombre épilogue de ce drame saisissant. Et c'est l'*Automne* maintenant : Mark, marié, presque quinquagénaire, s'éprend d'une jeune fille.... Et c'est encore l'impossible.... Le profond attachement de Mark pour son épouse dévouée le détourne d'une entreprise imprudente et il s'enfuit à jamais loin de la Fleur sombre. Par l'originalité de ses personnages, par son habile composition, et surtout par l'émotion poignante qu'il provoque dans l'esprit du lecteur, ce livre mérite une place exceptionnelle. Il n'est pas seulement de ceux qu'on apprécie, mais encore de ceux — bien plus rares — qu'on aime.

RAFAEL GATOUNA FRANÇAIS D'OCCASION

par **Maurice Larrouy (René Milan)**.

L'entrée dans la société française d'avant-guerre d'aventuriers, étrangers à toute autre patrie autant qu'à la France a déjà donné naissance à de nombreux romans : les mœurs singulières de ces condottieri de la fortune ont été souvent stigmatisées. Le puissant observateur à qui l'on doit l'*Odyssée d'un transport torpillé* devait être tenté d'écrire une semblable histoire : la vigueur évocatrice et colorée de son talent devait y trouver une matière digne d'elle. C'est une sorte de biographie d'un de ces héros de l'audace malhonnête, biographie qui commence à ses premières années et le mène jusqu'à la fortune : ses vices et son cynisme grandissent avec lui et le suivent dans les deux hémisphères. Une sœur habituée dès l'enfance à subir ses caprices est le moyen dont il se sert, une fois en France, pour accomplir la dernière étape de son ascension. Les avatars successifs par lesquels il passe sont retracés par l'auteur de la façon vivante qui est la sienne et lui assure une place de choix parmi les écrivains d'aujourd'hui.

HEURES D'ITALIE

par **Gabriel Faure**.

L'auteur vient de réunir et de classer en un seul volume les diverses séries de ses impressions d'Italie, éparses jusqu'ici en plusieurs ouvrages. Pour visiter toutes ces petites villes riches en souvenirs, on trouvera en lui un guide sûr et inédit, merveilleusement apte à ramasser en quelques traits vigoureux les phases successives de leur histoire, comme aussi à mettre en lumière tel personnage ou tel monument dont l'originalité le séduit. C'est que l'auteur aime à se laisser guider par sa fantaisie, s'arrêtant longuement à évoquer un artiste cher pour dépeindre ensuite un paysage affectionné. C'est ainsi qu'on appréciera successivement un chapitre magistral sur l'art ombrien, puis de délicates descriptions de Bergame et des rives de la Brenta.

LE VIGNERON DANS LA CUVE

par **Jean Tédesco**.

Il s'agit à peu près d'un spectateur qui monte sur les planches, captivé qu'il est par la pièce, et vient à son tour tenir son personnage, exactement d'un jeune homme qui, d'abord simple témoin d'un grand amour, se laisse attirer graduellement par son mystérieux éclat jusqu'à participer à ce sentiment. Mais les circonstances et la raison le déterminent à se retirer sans avoir connu autre chose que des hésitations, entrevu mieux que des possibilités. La crise sentimentale n'en a pas été moins violente et c'est à son développement que l'auteur nous fait assister dans ces pages puissantes et passionnées. Tout l'intérêt est concentré sur le protagoniste dont les attentes, les espoirs ou les souffrances s'épanchent en des pages d'un lyrisme soutenu. Il faut féliciter l'auteur d'avoir su, par la sincérité du ton et la maîtrise du style, communiquer à son récit une intensité de vie, d'où semblaient l'éloigner les contours un peu flous du genre qu'il a choisi.

L'ILE D'AMOUR

par **Nicolas Ségur**.

Un aviateur a l'heureuse chance d'atterrir dans une île organisée pour le plaisir : la Pamphilie. Parcs et jardins sont aménagés avec ingéniosité et chacun peut y couler des jours aimables. Il y a pourtant une certaine mesure obligatoire dans la licence. Le gouvernement craint que la fraîcheur des sensations ne s'émousse. D'intelligentes méthodes eugéniques permettent à la race pamphilienne de se développer splendidement. Les poètes — influence platonicienne? — sont relégués dans un enclos interdit. On craint qu'ils ne détruisent l'harmonie des cerveaux pamphiliens. Diverses autres institutions sont examinées, pour permettre à l'auteur d'en critiquer de moins utopiques... Au bout de quelques jours l'aviateur, lassé, quitte l'île, envié par son monarque, qui voudrait bien, lui aussi, gagner Paris. On appréciera dans ces pages une libre fantaisie et un esprit aigu.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.